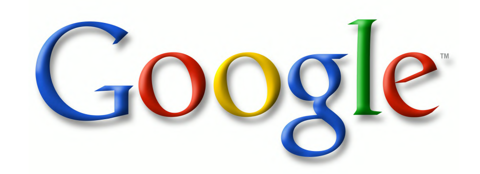
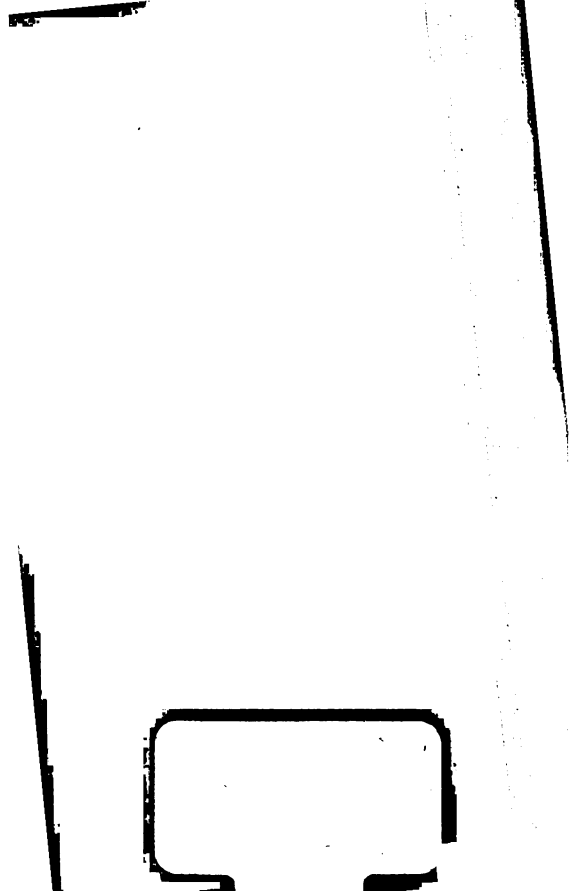



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579345 9



PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES.

1783

Tome 12

On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques;

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.


JEAN MAIRET
Né à Besançon le 4. Janvier 1604.
Mort le 8. Janvier 1686.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES;

CONTENANT un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique & Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, n°. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVIS.

L'ACCUEIL favorable que le Public a bien voulu faire à cette entreprise, est, sans doute, l'encouragement le plus flatteur que nous puissions recevoir, et nous promettons de faire tous nos efforts pour y répondre de notre mieux.

Le premier Volume, que nous présentons aujourd'hui, prouvera que nous n'avons rien négligé pour remplir les engagemens contractés par notre *Prospectus*, et nous osons croire que la beauté du papier, la netteté des caracteres, et le choix des Pieces, ne laisseront rien à desirer dans cette livraison.

Le prix du papier, et les frais de l'impression et autres, tous considérables qu'ils sont, ne nous ont point arrêtés. Moins beau n'auroit pu nous satisfaire, puisque

nous voulions offrir la plus belle Collection qui ait jamais paru en ce genre. C'est au Public éclairé à juger si nous y sommes parvenus.

En tâchant de réunir ce qui peut flatter les yeux, nous rassemblons aussi ce qui est capable d'intéresser et de piquer la curiosité. Nous donnons, avant les Pieces, tout ce qu'on a pu écrire sur chacune d'elles, et nous faisons suivre la vie des Auteurs par un catalogue raisonné de toutes celles de leurs Pieces que nous ne pouvons pas insérer dans notre Recueil.

Les Épîtres dédicatoires, Préfaces, Avertissemens, &c., nous ont paru devoir entrer dans notre plan, parce que l'on trouve souvent, dans ces sortes d'écrits, des particularités propres à faire connoître les raisons qui ont engagé les Auteurs à préférer tel sujet et telle situation, à tel et à telle autre.

Indépendamment de cela, nous avons cru nécessaire de faire précéder chaque Piece par un extrait, sommaire, contenant simplement le sujet, afin de faciliter la comparaiſon de celles qui ont quelques ressemblances, ou quelqu'analogie entre elles : et comme il en a paru quelquefois plusieurs sur le même sujet et sous le même titre, nous en donnons le catalogue, et les faisons toutes connoître succinctement.

Les jugemens des Pieces que nous offrons au Public, et les Anecdotes qui y sont relatives, devoient aussi nous occuper, et nous osons dire que cette partie de notre travail n'est pas la moins pénible, quoique ce ne soit qu'un rapprochement : cela exige beaucoup de recherches, et que nous connoissions tout ce qui a été dit sur chaque Piece, pour pouvoir former le jugement le plus équitable qu'il est possible d'en donner.

Pour que la partie typographique ne cede en rien au choix des Pieces, et à tout ce qui peut y avoir rapport, nous donnons tous nos soins à la correction des épreuves. Toutes les Pieces sont corrigées sur les éditions originales, et comparées avec toutes les éditions qui ont suivi.

Nous dirons même, en passant, que la rareté de ces premieres éditions rend la réimpression de ces Pieces absolument nécessaire, attendu que les éditions que l'on en a faites depuis, fourmillent, presque toutes, de fautes, et n'offrent, pour la plupart, que les Pieces, dénuées des Préfaces, Anecdotes, Épîtres dédicatoires, &c.

Notre second volume sera composé de Comédies du Théatre François : le troisieme, de Comédies du Théatre Italien ; c'est-à-dire, des premieres pieces Françoises de ce Théatre. Le quatrieme recommencera par des Tragédies, &c.

Chaque partie de cette Collection sera précédée d'un *Essai historique*, qui offrira l'origine et les progrès de l'Art en France, et qui sera délivré *gratis* à MM. les Souscripteurs.

Comme nous n'avons fait tirer qu'à un très-petit nombre au-dessus de celui des Souscripteurs que nous avons déja, depuis l'impression et la publication de notre *Prospectus*, où il est dit : « Que les Pieces se » vendront, séparément, 1 liv. 4 sols, et » les volumes 4 liv. », nous avons senti l'inconvénient qu'il y auroit à décompléter notre Collection, et nous déclarons qu'il n'en sera vendu aucunes Pieces, ni aucuns volumes détachés. On ne pourra se la procurer qu'en souscrivant pour l'année entiere, à commencer à l'époque de cette premiere livraison, et en payant 36 liv., port franc, au Bureau, rue des Moulins, maison de M. Richard, Tapissier, n°. 11.

MM. les Souscripteurs recevront aussi,

franc de port, douze volumes pour l'année, un chaque mois, et un treizieme *gratis*, ſous le titre d'*Etrennes d'Apollon*, composé des plus jolies ariettes, romances, chansons, et des vaudevilles les plus en vogue, avec les airs, gravés très-soigneusement. Nous les prions de nous avertir de leurs changemens de demeures, ou de leur séjour dans leurs Terres, afin de leur faire parvenir directement les volumes auſſi-tôt qu'ils paroîtront.

Nous craindrions de manquer à la reconnoissance, si nous ne rendions un hommage public à MM. les Gens de Lettres, qui ont bien voulu s'intéresser à notre entreprise, et nous envoyer des Pieces à insérer dans ce Recueil. Nous les prions de croire que nous déférerons toujours à leurs avis, dictés par la raison et le goût, et que nous accueillerons, avec empressement, leurs Pieces, que nous croirons faites pour enrichir notre Collection.

Nous prenons l'engagement solemnel,

de ne point faire usage des Pieces d'Auteurs vivans, sans avoir pris avec eux, ou leurs représentans, les arrangemens convenables; ainsi, nous n'en admettrons aucunes qui ne soient signées de leurs Auteurs, pour éviter toute réclamation quelconque.

Nous ne ferons également usage, pour notre volume des *Étrennes d'Apollon*, que des Chansons, Romances, Vaudevilles, &c., qui nous seront envoyés, signés de leurs Auteurs, promettant, cependant, de conserver l'anonyme à ceux d'entre eux qui le desireront. Les paquets seront adressés au Bureau *de la Petite Bibliotheque des Théatres, &c.*

MM. les Souscripteurs sont priés de vouloir bien nous faire parvenir, franc de port, le montant de la souscription, dès qu'ils auront reçu ce premier volume, conformément à l'engagement qu'ils nous ont fait passer, et nous leur envoyerons une

quittance imprimée. Il faut avoir soin d'affranchir les lettres d'avis, sans quoi elles ne seront pas reçues.

CHEF-D'ŒUVRE

DE

MAIRET.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIII.

VIE DE MAIRET.

JEAN MAIRET doit être regardé comme l'un des plus grands Poëtes tragiques de son siecle. Issu d'une famille noble et ancienne, originaire de la ville d'Ormond en Wesphalie, depuis réfugiée à Besançon, il nâquit dans cette Ville le 4 Janvier 1604. A l'âge de seize ans, il fut obligé d'abandonner le lieu de sa naissance, à cause de la peste, qui lui enleva en même-tems son pere et sa mere. Il se rendit à Paris, et choisit le Collége des Grassins pour y continuer ses études ; mais à peine y fut-il arrivé, que la contagion s'y fit aussi sentir, et les Colléges furent rigoureusement fermés. Le jeune MAIRET se vit alors le jouet de la Fortune, car il n'avoit presque rien hérité de ses peres. Il sentit plus qu'un autre combien il est essentiel à un Homme de Lettres de se faire

des Protecteurs : il se rendit en conséquence à Fontainebleau, où la Cour étoit alors ; son savoir et son esprit y étoient déja connus ; sa Chriséide alloit paroître au grand jour, et confirmer l'idée qu'on s'étoit déja formée de ce jeune Poëte, par quelques Poésies fugitives qui avoient précédé cette Piece et la Silvie. Sa réputation naissante lui donna accès dans les maisons les plus considérables de la Cour : il sut se faire un Protecteur du Duc de Montmorency, grand Amiral de France, et Gouverneur de Languedcc. Il gagna les bonnes graces de ce Seigneur, et se rangea sous ses drapeaux. Il l'accompagna en qualité de volontaire, dans la guerre de 1625, contre le Duc de Soubise, chef du parti des Huguenots de la Rochelle, et se distingua dans les deux batailles que l'Amiral gagna sur eux en douze heures, l'une sur terre, l'autre sur mer. Le bruit des armes, et le tumulte des camps, ne l'empêcherent pas de cultiver les Muses. Eschile, l'inventeur de la Tragédie, s'étoit, comme MAIRET, signalé, en combattant les ennemis de l'État à Marathon et à Solamine.

Les

Les marques de valeur que le jeune MAIRET avoit données dans ces deux combats, lui obtinrent de l'Amiral l'honneur d'être admis au nombre des Gentilshommes de sa maison, et d'être gratifié d'une pension de 1500 liv. Le Poëte Théophile Viaud se ressentit aussi des largesses de ce Seigneur, qui s'étoit déclaré son patron. MAIRET ne jouit pas long-tems des bienfaits de son illustre Protecteur, car il eut le chagrin de le voir périr sur un échafaut, ayant été décapité à Toulouse le 30 Octobre 1632. Il rendit à la mémoire de ce grand homme des témoignages publics de son sincere attachement et de sa vive reconnoissance (1). Le Cardinal de

(1) Voici comme il s'exprime sur la mort de ce Prince, dans l'Épître dédicatoire d'une de ses Pieces, adressée à M. Brun, Procureur-Général du Parlement de Dol. « Enfin, dit-il, ce fut l'audacieux desir de porter mes pas sur les vôtres, » qui me persuada de changer, comme je fis, à l'âge » de seize ans, l'air de Besançon à celui de Paris, » où presque en arrivant je rencontrai, par une heu» reuse témérité, la protection et la bienveillance du » plus grand, du plus magnifique, et du plus glo» rieux de tous les hommes de sa condition, que la

Richelieu, soit par politique ou qu'il fût réellement pénétré d'estime pour ce Poëte, et touché de ses regrets sur la fin malheureuse et tragique de son bienfaiteur, l'honora de sa protection, et le gratifia de 1000 liv. de pension. Le Duc de Longueville, le Comte de Belin, chez lequel MAIRET s'étoit retiré après la mort de M. de Montmorency, et le Cardinal de la Valette, furent successivement ses bienfaiteurs. Peu de tems après la mort du Duc de Montmorency, vers 1633, il abandonna le Théatre. En 1648, MAIRET épousa Jeanne Corduan, d'une ancienne maison du bas Maine, de laquelle il n'eut pas d'enfans. Aussi-tôt après son mariage, il se retira à Besançon avec sa femme, qui y mourut le 21 Janvier 1658. Peu après sa mort, il fit encore quelques voyages à Paris, où il ne resta pas long-tems. La Cour profita de la retraite de MAIRET, pour l'employer à deux négociations importantes : elle l'honora du titre de médiateur, et le chargea, à deux reprises différentes (en

» France ait jamais porté, si nous en ôtons les trois » derniers mois de sa vie, avec laquelle toutes mes » espérances ont fait naufrage ».

1649 et en 1651) de ménager deux suspensions d'armes avec la Franche-Comté. MAIRET justifia le choix qu'on avoit fait de lui, et réussit parfaitement dans l'une et dans l'autre. La Reine mere, Anne d'Autriche, alors Régente, fut si satisfaite de ses bons offices, que pour les reconnoître, et lui donner en même-tems des marques de l'estime dont elle l'honoroit, elle lui fit remettre, par Madame la Comtesse de Brienne, un présent de mille pistoles.

MAIRET mourut à Besançon le 31 Janvier 1686, âgé de quatre-vingt deux ans. Rien ne manqueroit à la réputation de ce Poëte célebre, et négociateur habile, si l'on n'avoit pas à lui reprocher d'avoir un peu terni sa gloire littéraire, par son extrême jalousie contre P. Corneille. Tant qu'il ne faisoit que des Comédies médiocres, MAIRET le louoit beaucoup; il lui adressa même des vers. Mais à peine le Cid parut-il, qu'il n'eut pas le courage d'être juste; il fit écrire et écrivit lui-même contre son illustre rival.

Voici les vers qu'il composa à la gloire de ce grand homme, à l'occasion de sa Comédie de la Veuve.

Rare Écrivain de notre France,
Qui le premier des beaux esprits
As fait revivre en tes écrits
L'esprit de Plaute et de Térence,
Sans rien dérober des douceurs
De Mélite ni de ses sœurs.
O Dieux ! que ta Clarice est belle !
Et que de veuves à Paris
Souhaiteroient d'être comme elle,
Pour ne pas manquer de Pâris !

Corneille, aussi modéré que supérieur en talens à son adversaire, se contenta de répondre aux critiques de Mairet, et à celles qu'il lui suscita, par quelques *Lettres*, ou réfutations, et par le Rondeau suivant :

» Qu'il fasse mieux, ce jeune Jouvencel,
» A qui le *Cid* donne tant de martel,
» Que d'entasser injure sur injure,
» Rimer de rage une lourde imposture,
» Et se cacher ainsi qu'un criminel.
» Chacun connoît son jaloux naturel,
» Le montre au doigt, comme un fou solemnel,
» Et ne croît pas, en sa bonne écriture,
» Qu'il fasse mieux ».

Nous trouvons dans une édition des Œuvres de Corneille (Paris, 1738), qu'il fit ce Ron-

deau contre Scudéri ; mais nous croyons, avec les Auteurs des *Annales Poëtiques*, que ce fut plutôt contre Mairet, qui avoit montré beaucoup d'humeur, en voyant le Cid faire oublier sa *Silvie*. Ce Rondeau, que l'on doit plus croire un défi proposé à Mairet, qu'une réponse sérieuse à tous ses sarcasmes, fait assez connoître l'idée avantageuse que Corneille s'étoit formée de cet adversaire, qu'il ne regardoit point comme indigne de lui. Voici le jugement que ce Poëte célebre en porte, dans un avis au Lecteur qui se trouve à la tête de sa Tragédie de Sophonisbe.

« Cette Piece (dit Corneille) me fait con-
» noître qu'il n'y a rien de si pénible que de
» mettre au Théatre un sujet qu'un autre y a déja
» fait réussir : mais, aussi, j'ose dire qu'il n'y
» a rien de si glorieux, quand on s'en acquitte
» dignement. C'est un double travail d'avoir,
» tout ensemble, à éviter les ornemens dont
» s'est servi celui qui nous a prévenu, et à
» faire effort pour en trouver d'autres qui puis-
» sent tenir leur place. Depuis trente ans que
» M. Mairet a fait admirer sa Sophonisbe sur

» notre Théatre, elle y dure encore ; et il ne » faut point de marque plus convaincante de » son mérite que cette durée, qu'on peut » nommer une ébauche, ou plutôt des arhes de » l'immortalité qu'elle assure à son illustre Au- » teur. Et certainement il faut avouer qu'elle a » des endroits inimitables, et qu'il seroit dan- » gereux de retâter après lui. Le démêlé de » Scipion avec Massinisse, et le désespoir de » ce Prince, sont de ce nombre. Il est impos- » sible de penser rien de plus juste, et très-dif- » ficile de l'exprimer plus heureusement. L'un » et l'autre sont de son invention ; je n'y pou- » vois toucher sans faire un larcin ; et si j'avois » été d'humeur à me le permettre, le peu d'es- » pérance de l'égaler me l'auroit défendu ».

Ce jugement sur la Piece de Mairet, en donnant la plus haute idée du caractere de Corneille, prouve combien il étoit au-dessus de cette basse jalousie qu'excitoient ses talens.

Le style de Mairet n'est point exact, et ne pouvoit l'être alors ; il offre néanmoins un grand nombre de passages dignes d'être cités, un tour de vers heureux et de génie ; il pouvoit atteindre

à une sorte d'élévation ; mais il eut mieux peint les fureurs de la vengeance et de l'ambition, que la tendresse de l'amour et la vérité du sentiment. On ne peut lui refuser de l'invention ; il est même peu de ses Pieces qui n'offrent quelques situations neuves et intéressantes, dont les effets sont ménagés avec art. Si ce Poëte n'eût point eu à réformer les défauts attachés à son siecle, il fût devenu le plus célebre de son tems. Quelques-unes de ses Pieces, quoiqu'antérieures à celles de Corneille, sont dans toute la rigueur de la regle.

CATALOGUE DES PIECES DE MAIRET.

CRISÉIDE et Arimand, Tragi-Comédie, en cinq actes, donnée au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne en 1620, imprimée à Rouen en 1630, *in-8°*. chez Jacques Besogne.

La Criséide est le coup d'essai de l'Auteur : elle a tous les défauts d'un ouvrage précoce, nulle conduite, nulle exactitude, nul développement, nulle vraisemblance : quoiqu'absolument médiocre, il s'y trouve néanmoins quelques scenes intéressantes. Le fond de cette Piece est tiré du troisieme volume de l'Astrée de Durfée.

Silvie, Tragi-Comédie Pastorale, dédiée à M. le Duc de Montmorency, avec une Préface, dans laquelle il est parlé du Poëte Théophile Viaud, ami de Mairet; représentée à l'Hôtel de Bourgogne en 1621, imprimée à Paris en 1629, *in*-4°. chez François Targa. Réimprimée sept à huit fois.

Cette Pastorale est écrite dans le goût du tems où elle parut ; c'est un tissu de pointes et de jeux de mots. Mairet l'appeloit les péchés de sa jeunesse : elle jouit pendant quatre ans de toute la réputation où puisse jamais prétendre aucune Piece de Théatre : ce fut même une joie, une admiration et une espece d'émotion si grande dans tout Paris, que l'on n'y parloit d'autre chose. Mais la premiere représentation du Cid changea tous les esprits. Mairet en conçut une jalousie si grande, qu'il devint le plus cruel ennemi de Corneille.

Silvanire, ou la Morte-Vive, Tragi-Comédie, avec des chœurs et un prologue, intitulé, l'Amour honnête, dédiée à Madame la Duchesse de Montmorency, avec un argument et un discours en forme de poétique, représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne en 1625, imprimée à Paris en 1631, *in-4°*. chez François Targa. Édition parfaitement belle, ornée du portrait de l'Auteur et de belles estampes à chaque acte, gravées par le célebre Michel Lasne.

C'est cette Piece qui a, pour ainsi dire, ouvert le chemin aux ouvrages réguliers. Le sujet est tiré de l'Astrée. Quoique beaucoup trop longue, elle offre de belles situations, de l'intérêt, et un grand nombre de maximes et de proverbes.

Les Galanteries du Duc d'Ossone, Tragi-Comédie, dédiée à Antoine Brun, Procureur-Général du Parlement de Dôle, son très-cher ami (cette épître est intitulée, comique et familiere); représentée en 1627, imprimée à Paris en 1636, *in*-4°. chez Pierre Rocolet.

Cette Piece est très-singuliere : elle renferme quelques scenes intéressantes, mais trop libres pour le Théatre.

Virginie, Tragi-Comédie, donnée en 1628 ou 1629, dédiée à la Reine, imprimée à Paris en 1635, *in*-4°. chez Pierre Rocolet.

Le sujet de la Virginie n'est point tiré de l'Histoire Romaine; il est absolument d'invention Peu de Pieces sont aussi compliquées que celle-ci; l'action y est double, et chaque acte voit plus d'une fois varier le lieu de la scene. Mairet donnoit la préférence à cette Piece, et l'appelloit sa favorite. Malgré cette prédilection, nous ne balancerons pas à dire que cette Piece est une des plus foibles productions de ce Poëte.

* Sophonisbe, Tragédie, représentée en 1629, dédiée à Monseigneur le Garde des Sceaux Séguier, avec un avis au Lecteur, imprimée à Paris en 1635, *in*-4°. chez Pierre Rocolet.

Marc-Antoine, ou Cléopatre, Tragédie,

donnée en 1630, dédiée au Comte de Belin, imprimée à Paris en 1637, *in*-4°. chez Antoine Sommaville.

Cette Tragédie est bien conduite; il y a de la dignité dans le Dialogue. La Chapelle, dans sa Cléopatre, a imité l'action de Lucile, qui donne à Antoine l'exemple de mourir.

Le Grand et dernier Soliman, ou la mort de Mustapha, Tragédie, représentée par la Troupe Royale en 1630, dédiée à Madame la Duchesse de Montmorency; imprimée à Paris en 1639, chez Courbé.

La Tragédie de Soliman passe pour une des meilleures Pieces de Mairet, après sa Sophonisbe. L'unité de lieu et d'action s'y trouvent réunies; la regle des vingt-quatre heures y est aussi parfaitement bien observée.

Athénaïs, Tragi-Comédie, donnée en 1635, dédiée à Éméric Marc de la Ferté, Évêque du Mans, imprimée à Paris en 1642, *in*-4°. chez Jonas de Braquigny.

Roland furieux, Tragi-Comédie, où se trouve l'épisode de Zerbin et d'Isabelle, dédiée à M. Belin, représentée en 1636, imprimée à Paris en 1640, *in*-4°. chez Augustin Courbé.

Foiblement versifiée; romanesque. On y trouve les principales situations de l'Opéra de Quinault.

L'illustre Corsaire, Tragi-Comédie, donnée en 1637, dédiée à la Duchesse d'Aiguillon, avec un sonnet et un avertissement, imprimée à Paris en 1640, *in*-4°. chez Augustin Courbé.

Le sujet de cette Piece est très-ingénieux : c'est dommage qu'elle soit mal versifiée.

Sidonie, Tragi-Comédie héroïque, représentée en 1637, dédiée à Mademoiselle de Hautefort, Dame d'atours de la Reine Régente, avec des sonnets, plusieurs autres Poésies, et un avis au Lecteur; imprimée à Paris en 1643, chez Antoine de Sommaville.

On lui attribue encore les Pieces suivantes.

La mort d'Hercule, Tragédie manuscrite.

Les Visionnaires, Comédie manuscrite.

Le Courtisan solitaire, Comédie manuscrite. Piece qui n'est pas sans mérite.

Cette derniere Piece se trouve citée dans le Dictionnaire des Grands Hommes, imprimé à Caën, article Mairet.

SOPHONISBE,
TRAGÉDIE
DE MAIRET,

DÉDIÉE

A MONSEIGNEUR

MESSIRE PIERRE SÉGUIER,

GARDE DES SCEAUX DE FRANCE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théâtres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIII.

e, H

A MONSEIGNEUR

MESSIRE PIERRE SÉGUIER,

GARDE DES SCEAUX DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

ÉTANT naturellement bienfaisant, comme vous êtes, et n'ayant jamais manqué de matiere pour le faire dignement paroître, puisque les plus belles charges du Parlement, que vous avez soutenues avec tant de suffisance & de probité, sont les honorables

degrés par où l'on vous a fait monter à la grandeur de celle que vous exercez maintenant : il est impossible que vous n'ayiez observé que les bienfaits ont cela de propre de rendre ceux qui les ont reçus plus hardis ou plus importuns à s'en procurer de nouveaux, & qu'une premiere faveur est ordinairement la semence d'une seconde. Pour moi, Monseigneur, c'est en suite de la permission que vous m'avez donnée sous votre sceau de mettre ma Sophonisbe au jour, que j'ose vous demander encore, & que vous m'accorderez s'il vous plaît, celle de vous la dédier, puisqu'il est vrai que je ne saurois mieux la mettre en lumiere, qu'en lui communiquant quelque rayon de la vôtre, que tout le monde regarde comme une des plus pures & des plus éclatantes de notre tems. Les témoignages que vous avez rendus devant quelques-uns de mes amis, que cette Piece vous avoit assez contenté sur le Théatre, me font espérer qu'elle ne vous déplaira pas dans le cabinet, si ce n'est

point pécher contre le bien public, que de lui dérober une heure de votre loisir pour ma satisfaction particuliere. Cependant, MONSEIGNEUR, quelque bonheur ou quelque applaudissement qu'ait eu cette Tragédie, qui se peut vanter d'avoir tiré des soupirs des plus grands cœurs, & des larmes des plus beaux yeux de France; je ne laisse pas de vous demander grace pour elle & pour moi, ne doutant pas qu'avec les clartés d'esprit & de jugement que vous avez, vous n'y remarquiez des défauts qui n'ont pas été découverts jusques ici: c'est pourquoi ne trouvez pas mauvais que j'essaie en ceci de vous corrompre, afin de vous avoir plutôt en qualité de favorable Protecteur, que de Juge équitable. J'aurois trop à craindre pour moi, si vous me vouliez faire justice, & me juger selon mes Œuvres, qui n'ont rien de rare ou de bon, que de porter en tête un caractere que la médisance ni les années ne pourront jamais effacer; je veux dire ce très-illustre nom de SÉGUIER que vous portez, & qui fut

autrefois de si bonne odeur en la personne de ce grand Président, votre oncle, de glorieuse mémoire, de qui l'amour pour les bonnes lettres, l'intégrité de vie pour soi-même, & la justice pour tout le monde, revivent en vous, comme en son digne & véritable successeur.

Je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

MAIRET.

AU LECTEUR.

LE ſujet de cette Tragédie eſt dans Tite-Live, Polybe, & plus au long dans Apian Alexandrin. Il eſt vrai que j'y ai voulu ajouter pour l'embelliſſement de la Piece, & que j'ai même changé deux incidens de l'Histoire assez considérables, qui sont la mort de Syphax, que j'ai fait mourir à la bataille, afin que le peuple ne trouvât point étrange que Sophonisbe eût deux maris vivans, & celle de Massinisse, qui vécut jusqu'à l'extrême vieillesse. Les moins habiles doivent croire que je n'ai pas altéré l'Histoire sans sujet, & les plus délicats verront, s'il leur plaît en prendre la peine, la défense de mon procédé dans Aristote.

Sanè constat ex his non Poëtæ esse ipsa facta propria narrare, sed quemadmodum geri quiverint, vel verisimile, vel omninò necessarium fuerit, &c. Et pour les modernes, qu'ils aient la curiosité de me voir justifier dans les deux discours que le Comte Prosper Bonarelli adresse à un de ses amis nommé Antoine Brun, pour son Soliman,

que j'espere habiller un de ces jours à la Françoise : c'est en la derniere impression de l'année M. DC. XXXII, tant y a que je fais faire à Massinisse ce qu'il devoit avoir fait, & que la fin de la Tragédie étant la commisération, je ne la pouvois pas mieux trouver qu'en le faisant mourir. Si je mets jamais ma Cléopatre au jour, je m'étendrai davantage sur cette matiere : cependant l'expérience a montré, sur le Théatre, que je n'ai point mal fait de m'éloigner un peu de l'Histoire.

SUJET DE SOPHONISBE.

Sophonisbe, fille d'Asdrubal, Général des Carthaginois, et femme de Syphax, Roi de Numidie, engagea son mari à renoncer à l'alliance des Romains pour prendre celle des Carthaginois. Syphax ayant perdu une grande bataille où il fut fait prisonnier par Massinisse, Sophonisbe qui étoit à la fleur de son âge et d'une rare beauté, voyant ce jeune vainqueur entrer dans le palais pour se saisir de sa personne, vint le recevoir dans le vestibule, et se jetta à ses pieds, pour le conjurer de ne la point livrer aux Romains. Massinisse, vaincu par les charmes de cette Princesse, non-seulement promit ce qu'elle demandoit, mais il se décida à l'épouser le jour même. Scipion n'approuva point le mariage de Massinisse avec sa prisonniere; il lui en fit de violens reproches, et pour le contraindre à s'en séparer, il lui tint ce discours : « Croyez-» moi, nous n'avons point tant à craindre pour » notre âge, des ennemis armés, que des

» passions qui nous assiégent sans cesse de toutes » parts. Celui qui par sa sagesse a su leur mettre » un frein et les dompter, s'est acquis, en vé- » rité, beaucoup plus d'honneur, et a remporté » une victoire plus glorieuse que celle que nous » venons de gagner sur Syphax ». Massinisse fut si honteux des reproches que lui fit Scipion, que pour ne point manquer à la promesse qu'il avoit faite à Sophonisbe d'empêcher qu'elle ne tombât sous la puissance des Romains, et lui épargner la honte d'être menée en triomphe à Rome, il chargea un de ses Officiers de lui porter du poison de sa part. La Princesse en le recevant, dit à l'Officier : « J'accepte ce présent nup- » tial, et même avec reconnoissance, s'il est » vrai que Massinisse n'ait pu faire davantage » pour sa femme. Dis-lui pourtant que je quit- » terois la vie avec plus de gloire et de joie, si je » ne l'eusse point épousé la veille de ma mort ». Elle prit le poison avec fermeté, et mourut l'an de Rome 549, et 203 avant J. C. (Tite-Live, liv. 30, n. 15).

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LA SOPHONISBE DE MAIRET.

LA Sophonisbe de Mairet fut représentée en 1629, et eut un extraordinaire succès : on la regarda comme un prodige ; la fierté Romaine y parut peinte avec grandeur ; la versification plus châtiée qu'elle ne l'étoit dans ce tems-là. La belle Scene entre Scipion, Lélie et Massinisse, en firent la réputation ; elle s'établit même au point, que le grand Corneille hésita de travailler sur le même sujet, et qu'après l'avoir fait, il eut le chagrin de voir donner la préférence à cette Tragédie. Plusieurs, malgré la foiblesse du style avec laquelle elle est écrite, quittoient la piece de Corneille, pour aller voir jouer celle de Mairet. Ce n'est pas qu'elle lui soit supérieure, ni même égale, mais Mairet semble avoir tiré meilleur parti du rôle de Massinisse. Il

s'écarte de l'Histoire, en faisant tuer le Prince, à la fin de la piece, sur le corps de Sophonisbe, et périr Syphax dans le combat qui se donne au second acte, afin, comme il le dit lui-même, d'éviter la concurrence de deux maris vivans. Les reproches de lubricité que Syphax fait à Sophonisbe, les précautions secrettes qu'elle prend pour le tromper, son mariage impromptu avec Massinisse, sont autant de fautes contre la décence et la vraisemblance du sujet, mais que l'on pardonnoit aisément du tems de Mairet. Les deux derniers actes de cette Tragédie en font le principal mérite : outre ces deux actes qui sont en partie cause de son succès, elle est sagement conduite, les trois unités y sont parfaitement bien conservées, il y regne aussi un grand fond d'intérêt, les vers en sont harmonieux et assez pleins d'idées. Mairet eut la gloire de voir sa Piece occuper la Scene pendant soixante représentations, avec le même succès. On inventa exprès pour la représenter une décoration décente (1).

(1) Du tems de Mairet, la forme des Théatres étoit à-peu-près la même que celle de nos joueurs de ma-

La

La Sophonisbe est la premiere Piece de Théatre où la regle des vingt-quatre heures soit observée. Chapelain fut cause de cette innovation : on en parloit beaucoup alors, mais

rionnettes du Boulevard ou de la Foire, mais bien moins décorés que ne le sont aujourd'hui ces petits spectacles. Voici ce que Perrault, dans ses Dialogues, fait raconter par M. l'Abbé. « J'ai ouï-dire à des gens âgés, qu'ils avoient vu le Théatre de la Comédie de Paris, de la même structure, et avec les mêmes décorations que celui des Danseurs de corde de la Foire S. Germain.... Que la Comédie se jouoit en plein air & en plein jour... Ensuite on joua à la chandelle, & le Théatre fut orné de tapisseries, qui donnoient des entrées & des issues aux Acteurs, par l'endroit où elles se joignoient l'une à l'autre.... Toute la lumiere consistoit d'abord en quelques chandelles dans des plaques de fer-blanc, attachées aux tapisseries. Mais comme elles n'éclairoient les Acteurs que par-derriere, et un peu par les côtés, ce qui les rendoit presque tous noirs, on s'avisa de faire des chandeliers avec deux lattes mises en croix, portant chacun quatre chandelles, pour mettre au-devant du Théatre. Ces chandeliers, suspendus grossiérement avec des cordes et des poulies apparentes, se baissoient et se haussoient sans artifice, et par main d'homme, pour les allumer et les moucher. La symphonie étoit d'une flûte et d'un tambour, ou de deux méchans violons au plus.... Dans ce tems parut la Silvie

chacun refusoit de s'y soumettre ; une infinité d'obstacles s'y opposoient ; il falloit aussi faire agréer ce changement aux Comédiens ; ce qui pouvoit encore souffrir beaucoup de difficultés. M. le Comte de Fiesque, qui avoit infiniment d'esprit, et qui jouissoit du plus grand crédit auprès d'eux, se chargea, à la priere de Mairet, de leur en parler ; il communiqua ensuite le consentement des Comédiens à Mairet, qui fit sa Tragédie de Sophonisbe (1).

---

de Mairet.... Ce fut une joie, une admiration si grande dans tout Paris, que l'on ne parloit d'autre chose.... Cette Piece fut suivie de la Sophonisbe, du même Auteur.... On en fit les décorations d'une peinture supportable, et on y mit des chandeliers de crystal pour les éclairer ». (Parallele des anciens et des modernes, tome 2 ; Chefs-d'Œuvres dramatiques, pag. 39 et 40 du Discours).

(1) « Il est très-remarquable, dit Voltaire, qu'en France, ainsi qu'en Italie, l'Art Tragique ait commencé par une Sophonisbe. Le Prélat *Georgio Trissino*, par le conseil de l'Archevêque de Benevent, voulant faire passer le grand Art de la Grece chez ses compatriotes, choisit le sujet de Sophonisbe pour son coup d'essai, plus de cent ans avant Mairet. Sa Tragédie, ornée de chœurs, fut représentée avec une magnificence digne du plus beau siecle de l'Italie ; et ce ne fut que

On a prétendu que le véritable Auteur de cette Piece étoit le célebre Théophile Viaud, né vers 1592, mort âgé de 36 ans, Auteur des Tragédies de Pyrame et Thysbé, et de Pasiphaé : c'est ce qu'assure Desbarreaux, qui avoit connu Théophile. Cette anecdote paroît peu fondée, et se trouve démentie par les Auteurs du tems même de Mairet. L'union qui régnoit entre ces deux Poëtes, n'auroit-elle pas donné lieu à cette anecdote ? Mairet a survécu de beaucoup à Théophile.

Voltaire, prévenu du mérite supérieur de la Tragédie de Sophonisbe de Mairet, ne balança pas à travailler à la mettre en état d'être représentée, avec le succès qu'elle méritoit, en suppléant à la vétusté de la langue. Cette Piece parut le 15 Janvier 1774, et eut quatorze représentations, aussi nombreuses que brillantes.

Les changemens qu'il y a faits sont très-heureux ; il a mis plus de décence dans le premier acte, plus de dignité dans les reproches de Syphax, plus de réserve dans les réponses et

près de cinquante ans après, que Melin de S. Gelais se borna à la traduire en prose ».

dans les confidences de Sophonisbe. La politique froide et cruelle des Romains, y est beaucoup mieux développée.

La Sophonisbe de Mairet a été mise en parallele avec celle de Corneille, et il y a sur cette Piece une dissertation dans les Nouvelles-Nouvelles. On peut aussi voir, sur les autres Pieces de cet Auteur, le jugement qu'en ont porté Soret et Chorier,

CATALOGUE DES TRAGÉDIES QUI ONT PARU SOUS LE TITRE DE SOPHONISBE.

IL a paru neuf Tragédies sous le titre de Sophonisbe, Reine de Numidie.

La premiere, en prose, avec des chœurs en vers de plusieurs mesures, par Mélin de S. Gelais, représentée en 1559; imprimée à Paris l'année suivante, *in*-8°.

Cette Piece fut représentée à Blois devant le Roi Henri II, et à sa Cour, après la mort de Mélin, par les soins de François Habert, son ami. C'est la premiere Tragédie en prose, où les chœurs soient en vers de plusieurs mesures. Il y a quelques endroits qui méritent d'être remarqués.

La seconde Sophonisbe, en vers, par Mermet, représentée en 1583; imprimée à Lyon en 1585, *in*-8°. Passable pour le tems.

Ces deux Pieces sont la traduction d'une Sophonisbe Italienne, donnée par J. Trissino, à Florence,

en 1516, et n'ont d'autre distinction d'actes que par des pauses.

La troisieme, de Mondot, donnée en 1583; non imprimée.

Beauchamps indique cette Piece sous le titre de Tragédie de Sophonisbe de Carthage, fille d'Asdrubal et femme de Syphax, Roi de Numidie.

La quatrieme, avec des chœurs, donnée en 1596; imprimée la même année, *in*-8°. par Mont-Chrétien, qui la redonna ensuite, avec des changemens, sous le titre de la Carthaginoise.

Cette Piece est très-rare, quoique médiocrement écrite pour le tems.

La cinquieme, de Nicolas Montreux, jouée à Paris en 1600; imprimée à Rouen en 1601, *in*-8°.

Foible et mal versifiée.

* La sixieme, de Mairet, représentée en 1629; imprimée en 1635, *in*-4°.

* La septieme, de Pierre Corneille, jouée à l'Hôtel de Bourgogne le 13 Janvier 1663; imprimée à Paris en 1664, *in*-12.

L'Abbé d'Aubignac fit des remarques critiques sur

cette Tragédie : ces remarques sont sans nom d'Auteur. S. Evremont porta un jugement favorable de cette Piece.

La huitieme, est de la Grange-Chancel, représentée le 10 Novembre 1716 ; non imprimée.

Cette Tragédie n'a eu que quatre représentations. La Grange-Chancel attribua le mauvais succès de sa Piece aux corrections qu'il fut obligé de souffrir que l'on y fit, et à la cabale qui s'éleva contre elle.

On rapporte, à ce sujet, l'anecdote suivante. « Les Comédiens avoient, de leur autorité particuliere, réformé quelque chose dans le troisieme et dans le cinquieme acte de la Tragédie de Sophonisbe de la Grange-Chancel, et l'Auteur avoit été obligé de souscrire à leur décision. Quand l'Orateur de la Troupe vint annoncer la seconde représentation de cette Piece, le Parterre s'écria qu'on vouloit qu'elle fût représentée comme elle avoit été composée, et sans les changemens qui avoient été faits par les Comédiens. L'Orateur fut obligé de se taire. La Tragédie fut redonnée ; mais elle n'eut point de succès, et l'Auteur attribua cette disgrace aux malheureuses corrections de ses Reviseurs ».

Voici le jugement qu'en a porté l'Auteur du Mercure. « Cette Piece, dit-il, étoit très-bien conduite ; les vers en étoient beaux, les caracteres bien soutenus, et les sentimens nobles. Le seul défaut considérable qu'on pourroit lui reprocher, c'est d'avoir été traitée d'après le grand Corneille. Il ne tint pas à Mademoiselle Desmarets, ajoute le même Auteur, qu'elle ne la sou-

tînt, puisqu'elle n'y joua pas moins bien que dans *Ino*, où elle se fit reconnoître pour une des premieres Actrices du monde ». *Voyez* le Mercure de Janvier 1717, pag. 244; et le Recueil de l'Abbé Archimbaud, tome premier, p. 244.

* La neuvieme et derniere, est de Voltaire, et a paru sous le titre de Sophonisbe de Mairet, réparée à neuf : elle a été imprimée en 1770, et représentée le 15 Janvier 1774.

Voltaire cite une Tragédie de Sophonisbe par M. Lantin, mort il y a environ quatre-vingts ans. Cette Sophonisbe est celle de Mairet, qu'il a presque retouchée entiérement, sans avoir touché au fond de la Piece. *Voyez* Epître Dédicatoire de la Sophonisbe de Mairet, réparée à neuf, pag. 4.

SOPHONISBE,

TRAGÉDIE

DE MAIRET.

Représentée en 1629.

PERSONNAGES.

SYPHAX, Roi de Numidie.
PHILON, Général de Syphax.
MASSINISSE, ennemi de Syphax.
SCIPION, Consul Romain.
LELIE, Lieutenant de Scipion.
CALIODORE, Domestique de Sophonisbe.
ARISTON, Soldat Romain.
SOPHONISBE, femme de Syphax.
PHENICE, } Confidentes de Sophonisbe.
CORISBÉ, }

La Scene est dans Cyrte, ville de Numidie.

SOPHONISBE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SYPHAX, SOPHONISBE.

SYPHAX.

QUOI, perfide! s'entendre avec mes ennemis!
Est-ce-là cet amour que tu m'avois promis?
Est-ce-là cette foi que tu m'avois donnée,
Et le sacré respect qu'on doit à l'Hyménée?
Ingrate Sophonisbe, as-tu si-tôt perdu
La mémoire du soin que Syphax t'a rendu?
Quelqu'inégalité qui soit entre nos âges,
Parmi mille sujets de soupçons et d'ombrages,
Qu'un mari plus crédule eût pris à tout propos,
Ai-je rien entrepris qui troublât ton repos?
As-tu pas toujours eu, comme Reine absolue,
Toute la liberté que toi-même as voulue?
Cependant ton caprice, ennemi de mon bien,
Trahit ingratement mon honneur et le tien.

Tu sais que pour complaire à cette vieille haine,
Que ta race eut toujours pour la race Romaine,
J'ai quitté l'amitié de ce peuple puissant,
Par où je conservois mon état florissant.
Sans tes mauvais conseils, à qui j'ai voulu plaire,
Et de qui ma ruine est le juste salaire,
On ne me verroit pas détruit comme je suis,
Ni l'esprit aveuglé d'un nuage d'ennuis.
J'aurois dessus le front ma couronne affermie;
Car j'aurois Rome encore et la fortune amie.
Mais quoi! m'ayant perdu de gloire et de bonheur,
Il te restoit encore à me perdre d'honneur;
Il te restoit encor, pour comble de malice,
A te lier d'amour avecque Massinisse.
Je veux que je te pese, et que mes cheveux gris
Soient à tes jeunes ans un sujet de mépris.
Hais moi, si tu le veux, abhorre ma personne;
Mais que t'ont fait les miens, que t'a fait ma couronne,
Pour faire un ennemi l'objet de tes desirs?
Ne pouvois-tu trouver où prendre tes plaisirs,
Qu'en cherchant l'amitié de ce Prince Numide,
Qui te rend tout ensemble impudique et perfide;
Vu que tu ne saurois l'aimer sans me haïr,
Ni t'entendre avec lui sans me vouloir trahir?
Je n'ai, pour mon malheur, que trop de connoissance
Du sujet dont ta flamme a tiré sa naissance:
Tu l'as toujours aimé, depuis le jour fatal
Qu'il te fut accordé par ton pere Asdrubal;
Et que de tes regards l'atteinte empoisonnée
Me fit prendre pour moi ce funeste Hyménée.

Heureux dans ce malheur, si le même flambeau,
Qui nous mit dans le lit, nous eût mis au tombeau!

SOPHONISBE.

Ah! Sire, plût aux Dieux, m'eussiez-vous écoutée!

SYPHAX.

Que me pourrois-tu dire, impudente, effrontée?

SOPHONISBE.

Ce qui m'exempteroit de ces noms odieux.

SYPHAX.

Oui, si j'étois perclus de l'esprit et des yeux;
Oui, si je ne savois quelle est ton écriture.
Convainc-moi toutefois d'erreur et d'imposture;
Je serai satisfait quand tu te purgeras;
Fais-le donc, si tu peux, et tu m'obligeras.

(*Il lui montre sa lettre.*)

Désavoueras-tu point ces honteux caracteres,
Complices et témoins de tes feux adulteres?

SOPHONISBE.

Non, Sire, ils sont de moi, je ne le puis nier,
Et n'ai pas entrepris de me justifier
Par un trait effronté de visible impudence.
Il est vrai, j'ai failli; mais c'est par imprudence.
C'est manque de conduite et pour vous avoir tu
Un généreux dessein que mon cœur avoit eu,
Dont ma bouche, en effet, vous devoit rendre compte.

SYPHAX.

O Dieux! as-tu perdu le sens avec la honte!
Ta faute, ce dis-tu, vient de m'avoir caché
Le généreux dessein de commettre un péché.
O réponse indiscrette autant comme insensée!

Explique, explique mieux ta confuse pensée;
Excuse ton offense au lieu de l'aggraver,
Et ne te souille pas au lieu de te laver.
Songe à ce que tu dis, et que jamais oreille
N'ouït extravagance à la tienne pareille.
Remets donc ton esprit de sa chûte étourdi.

SOPHONISBE.

Vous prenez mal le sens des choses que je di:
Je veux dire, Seigneur, afin que je m'explique,
Que jamais le flambeau d'un amour impudique,
Quoique vous en croyiez, ne m'échauffa le sein,
Et que j'avois écrit pour un autre dessein:
C'est par où je prétends prouver mon innocence,
Si Votre Majesté m'en donne la licence.

SYPHAX.

Parlez, parlez, Madame, et si vous le pouvez,
Mettez votre innocence au point que vous devez;
C'est le plus grand plaisir que vous me sauriez faire:
Mais, qu'avecque raison, j'ai crainte du contraire!

SOPHONISBE.

Sire, vous voyez trop à quelle extrémité
Les armes des Romains vous ont précipité:
Votre Empire perdu, votre Ville assiégée,
Et l'armée ennemie à nos portes logée,
De nos meilleurs Soldats les courages faillis,
Nos dehors emportés, nos remparts assaillis,
Et qu'il n'est quasi plus en la puissance humaine
De repousser de nous l'insolence Romaine.
Moi, qui, Carthaginoise, et vrai sang d'Asdrubal,
N'ai jamais reconnu ni craint un pire mal

Que celui dont le sort affligeroit ma vie,
Si ce peuple odieux la tenoit asservie;
J'ai cru qu'il seroit bon de m'acquérir de loin,
Un bras qui conservât ma franchise au besoin:
C'est pourquoi j'écrivois au Prince Massinisse,
Sous une feinte amour couvrant mon artifice.
Et pour vous mieux prouver la chose comme elle est,
Que Votre Majesté regarde, s'il lui plaît,
Que méprisant la fleur des Princes d'Italie,
Et le grand Scipion, et le sage Lelie,
J'ai voulu m'assurer de l'assistance d'un,
A qui le nom Lybique avec nous fût commun.
Voilà, Sire, en deux mots, la cause véritable
De l'erreur qui me rend apparemment coupable;
Mais les Dieux, après tout, que je prends à témoins,
Savent bien, en effet, que je ne suis rien moins!

SYPHAX.

Crois plutôt que ces Dieux, ennemis des parjures,
Vengeront en ceci nos communes injures,
Et qu'un jour, déja proche, ils puniront sur toi
Le mépris que ton cœur a fait d'eux et de moi.
Je te tiens, si tu veux, innocente et pudique;
Mais tu te souviendras qu'un esprit prophétique
T'annonce par ma voix, qu'un succès malheureux
Doit suivre de bien près tes desseins amoureux.
C'est la seule raison qui peut faire, à cette heure,
Que sans punition ton offense demeure,
Aimant mieux que le Ciel m'en fasse la raison,
Que si je la tirois du fer et du poison.

SOPHONISBE.

Quoi donc ? votre soupçon rejette mes excuses ?
O Dieux ! ...

SYPHAX.

Déguise mieux tes inutiles ruses,
De qui le faux éclat ne sauroit m'éblouir.
Adieu. Je ne veux plus, ni te voir ni t'ouïr.
Va-t-en, va, que sur toi ma colere n'éclate,
Femme sans foi, sans cœur, et sur toutes ingrate.

(*Elle rentre.*)

Va répandre plus loin tes infideles pleurs,
Et me laisse tout seul avecque mes douleurs.

(*Il demeure seul.*)

O Ciel ! pouvois-tu mieux me témoigner ta haine,
Qu'en mettant dans mon lit cette impudique Hélene ?
Ou plutôt cette peste, et ce fatal tison,
De qui déja la flamme embrâse ma maison ?
Quel Roi, sans cette horreur de la foi conjugale,
Auroit une fortune à ma fortune égale ?
Soit maudit à jamais le lieu, l'heure et le jour,
Que son aspect charmeur me donna de l'amour.
Quand j'aurois en un jour trois batailles perdues,
Et cent Places de marque aux ennemis rendues,
J'eusse encor moins perdu, qu'alors que sa beauté
Me fit perdre le sens avec la liberté.
Depuis que cette tache eut obscurci ma vie,
La mauvaise fortune a ma faute suivie.
Il n'est point de malheur qui ne m'ait accueilli ;
Et bien plus que mon corps, mon esprit a vieilli.
Depuis, mon jugement a bien moins de lumiere,

Et semble être déchu de sa force premiere.
Tout ce que j'entreprends, me succede à rebours,
Soit manque de bonheur, ou manque de discours.
O trois et quatre fois malheureux Hyménée,
Qui rend de mes vieux ans la course infortunée!

SCENE II.

PHILON, *Général de* SYPHAX.

SIRE, l'on n'attend plus que Votre Majesté,
Pour charger Massinisse, au combat apprêté.
Déja ses légions, de trop d'heur insolentes,
Ont tiré loin du camp leurs enseignes volantes;
Et vos gens, hors la Ville, en bataille rangés,
Jurent de n'y rentrer que vainqueurs et vengés.
Tandis que leurs esprits la vengeance respirent,
Il les faudroit mener au combat qu'ils desirent;
De peur qu'à différer, ils ne perdent, sans fruit,
Cette bouillante ardeur que la victoire suit.

SYPHAX.

Allons, et plaise aux Dieux qu'un trépas honorable
Me délivre bientôt d'un sort si déplorable!

PHILON.

Quoi, Sire! et depuis quand votre cœur abattu
Laisse-t-il au malheur accabler sa vertu?
D'où vient qu'en vos discours et sur votre visage
On remarque les traits d'un sinistre présage?
Vous n'êtes pas encor si maltraité du sort,

Que vous soyiez réduit a desirer la mort;
Et quoique jusqu'ici la fortune contraire
Nous ait fait tout du pis qu'elle nous pouvoit faire,
Si faut-il espérer que sa légéreté
La fera revenir à Votre Majesté.

SYPHAX.

Ah! Philon, souviens-toi que la fortune est femme,
Et que, de quelqu'ardeur que Syphax la réclame,
Elle est pour Massinisse, et qu'elle aimera mieux
Suivre un jeune Empereur qu'un autre déja vieux;
Mais que ce n'est pas-là le sujet de ma crainte,
Ni de l'extrême deuil dont mon ame est atteinte!
Ma vie est bien soumise à de pires dangers,
Et tous mes ennemis ne sont pas étrangers.

PHILON.

Comment, Sire! quelqu'un entre vos domestiques,
A-t-il fait contre vous d'infideles pratiques?

SYPHAX.

Oui, je suis odieux à ceux de ma maison,
Qui me devroient chérir avec plus de raison.

PHILON.

Il faut donc dans leur sang, avecque promptitude,
Noyer leur perfidie et leur ingratitude.
Le secret de l'affaire est de les prévenir,
Et votre sûreté consiste à les punir.
Mais, qui sont ces ingrats, ces courages perfides,
Qui peuvent concevoir des pensers homicides,
Pour le plus digne Roi qui soit en l'Univers?
Et que ne les perd-on, puisqu'ils sont découverts?

SYPHAX.

Pour ce qu'en les perdant je me perdrois moi-même,
Qui, tous traîtres qu'ils sont, les excuse et les aime.
C'est en quoi ma fortune est digne de pitié,
D'avoir encor pour elle un reste d'amitié,
Au lieu de la punir de mépris et de haine.

PHILON.

Pour elle!

SYPHAX.

Oui, cher Philon, je parle de la Reine;
Et veux bien confier à ton esprit discret
Un malheur que je tiens, pour tout autre, secret.
J'ai des preuves en main qui te feront paroître
Que si je suis troublé, j'ai bien sujet de l'être;
Et que la peur qu'imprime un ennemi vainqueur,
N'est pas ce qui m'abat le visage et le cœur.
Vois ce papier honteux, et par son écriture
Apprends, à même-tems, et plains mon aventure.

(*Il lit*).

LETTRE DE SOPHONISBE A MASSINISSE.

« Voyez à quel malheur mon destin est soumis.
» Le bruit de vos vertus et de votre vaillance
» Me contraint, aujourd'hui, d'aimer mes ennemis,
» D'un sentiment plus fort que n'est la bienveillance ».
Eh bien? aurois-tu cru que sous tant de beauté,
Logeât tant de malice et de déloyauté?

PHILON.

Certes, les Dieux encor n'ont point fait de courage
Qui soit inébranlable aux coups de cet orage;

Et c'est avec raison que le vôtre aujourd'hui
Pour un si grand malheur montre un si grand ennui.
Mais, Sire, il faut penser que c'est aux grandes ames
A souffrir les grands maux, et que femmes sont femmes.
Courons remédier, d'un courage constant,
Au danger le plus proche et le plus important.
Songez qu'en détruisant la puissance Romaine,
Vous détruisez aussi les desseins de la Reine;
Qu'il est bon cependant d'observer de plus près,
Par des yeux vigilans qu'on y peut mettre exprès.

SYPHAX.

Allons, Philon, allons où le destin m'appelle;
Et que ma mort contente une épouse infidelle.
Cependant, Massinisse!

PHILON, *à part.*

O Dieux! il a blêmi!

SYPHAX.

Pour te faire un présent digne d'un ennemi,
Et te souhaiter pis que le fer, ni la flamme,
Je te souhaite encor Sophonisbe pour femme.

SCENE III.

SOPHONISBE, PHENICE.

SOPHONISBE.

AH! Phenice! il est vrai qu'il a manqué de foi,
Qu'il a remis ma lettre entre les mains du Roi,
Et que son imprudence....

PHENICE.

PHENICE.

Assurez-vous, Madame,
Que l'Eunuque en ceci n'est pas digne de blâme,
Et qu'il ne vous manqua, ni de foi, ni d'esprit,
Ni de constance même, alors qu'on le surprit.
Ne soupçonnez donc plus sa franchise éprouvée,
Et sachez comme quoi la chose est arrivée.
Déja ce malheureux, sans nuls empêchemens,
Etoit prêt à sortir de nos retranchemens,
Et d'un camp endormi se couler dans un autre,
Quand son propre malheur, aussi-bien que le vôtre,
Sur la pointe du jour le fit tomber ès mains
D'un escadron errant de chevaux Afriquains;
Qui, comme fugitif, entr'eux le dépouillerent,
Et si soigneusement à l'envi le fouillerent,
Que l'un d'eux apperçut le papier attaché
Dans le bord de sa robe où nous l'avions caché;
Et tous, pour profiter d'une telle aventure,
Le rendirent au Roi sans en faire ouverture.
Ainsi, le pauvre Ésilque, à sa rage exposé,
Mérite d'être plaint, et non d'être accusé:
Voilà comme en effet la chose s'est passée.

SOPHONISBE.

Cependant Massinisse ignore ma pensée;
Ce glorieux vainqueur est encore à savoir
Le mauvais traitement qu'il me fait recevoir.
Combien lui va coûter l'amour que je lui garde,
Et comme à son sujet mon honneur se hasarde!
Dieux! que j'approcherois du comble de mes vœux,
S'il savoit seulement le bien que je lui veux!

J'éprouverois au moins, hors de l'incertitude,
Ou sa reconnoissance, ou son ingratitude.
Phenice, pensez-vous que s'il connoissoit bien
Qu'il possede mon cœur, il me donnât le sien ?
Mes yeux, à votre avis, ont-ils assez de charmes
Pour cet esprit nourri dans la fureur des armes!

PHENICE.

Que trop, que trop, Madame, et je ne doute pas
Que ce jeune vainqueur ne cede à vos appas,
Puisqu'on a vu Syphax, en l'hiver de son âge,
Concevoir tant de feux pour un si beau visage;
Lui de qui les cheveux ont blanchi sous l'armet,
A la suite du bien que la gloire promet.
Croyez assurément que s'il vous avoit vue,
Avec tous les attraits dont vous êtes pourvue,
Il seroit sans raison, s'il ne changeoit un jour
Les lauriers de la guerre aux myrtes de l'amour;
Si ce n'est qu'autre part sa franchise asservie,
De toute autre amitié lui fît perdre l'envie :
Car, à bien discourir, il n'est pas apparent
Qu'il ait pu conserver un cœur indifférent,
Parmi tant de beautés dont l'Espagne se vante.

SOPHONISBE.

O Dieux ! que ce soupçon me trouble et m'épouvante;
Et que je souffrirois si mon amour trompé,
Trouvoit en Massinisse un cœur préoccupé !
Certes, autant de fois que mon ame insensée
A voulu s'arrêter dessus cette pensée,
Nourrice, autant de fois j'ai changé de couleur,
Et mes sens interdits ont montré ma douleur.

PHENICE.

Mais, Madame, après tout, cette amour découverte
Cause visiblement votre honte et ma perte.
Le Roi témoigne assez par le bruit qu'il a fait,
Que toutes vos raisons ne l'ont pas satisfait;
Et je crains qu'au retour du combat qui l'arrête,
Il ne fasse éclater la derniere tempête.

SOPHONISBE.

Rien moins. Je connois trop la puissance d'Amour,
Pour craindre que le Roi me fasse un mauvais tour.
Celle qu'il a pour moi ne lui sauroit permettre
De me déshonorer sur une simple lettre.
Il a puni ma faute en me la reprochant;
Et s'il m'eût voulu perdre, il l'eût fait sur le champ:
C'est en quoi mon offense est plus blâmable encore,
De tromper lâchement un mari qui m'adore.
Mais un secret destin que je ne puis forcer,
Contre ma volonté, m'oblige à l'offenser.
Moi-même mille fois je me suis étonnée
Et de ma passion, & de ma destinée.
Encore à ce matin, je pleurois, en rêvant
Au malheur inconnu qui me va poursuivant.
Faisant réflexion sur mon erreur extrême,
Je ne pouvois trouver que je fusse moi-même,
Et que dans la rigueur d'un tems si malheureux,
Je pusse concevoir des pensers amoureux.
Hélas! il paroît bien que l'amour, pour mes crimes,
M'alluma dans le cœur ces feux illégitimes:
Car, enfin, il arrive, ou souvent, ou toujours,
Que l'aise & le repos engendrent les amours.

Mais qu'ils aient pris naissance au milieu des alarmes,
Et qu'ils aient allumé leurs flambeaux dans les larmes,
C'est bien un accident aussi prodigieux,
Que d'un sort non commun il est présagieux.

CORISBÉ.

Madame, tout est prêt, et pour le sacrifice,
Et pour le vœu public.

SOPHONISBE.

Allons-y donc, Phenice;
Et de peur de prier contre mon propre bien,
En adorant les Dieux, ne leur demandons rien.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SOPHONISBE, CORISBÉ, PHENICE.

PHENICE.

ENFIN toute la Ville est dessus la muraille,
D'où, comme d'un théatre, elle voit la bataille;
Et Votre Majesté, sans aller loin d'ici,
Si c'étoit son plaisir, la pourroit voir aussi.

SOPHONISBE.

Non, j'ai trop de frayeur, et suis trop désolée,
Pour voir cette mortelle et douteuse mêlée,
Où Mars et la Fortune achevent le destin,
Et du peuple Africain, et du peuple Latin.
Mais, si vous souhaitez, ce tragique spectacle,
Pour le voir sans danger ainsi que sans obstacle,
Rendez-vous au sommet de la plus haute tour,
D'où l'œil découvre à plein tous les champs d'alentour;
Et que, de tems en tems, l'une ou l'autre descende,
Pour m'assurer toujours des maux que j'appréhende:
Car, quelque grand combat que Syphax ait rendu,
J'en espere si peu, que je le tiens perdu;
Tant nos communs desseins ont un malheur étrange.

CORISBÉ.

Madame, en un moment la fortune se change,
Fait rire bien souvent ceux qu'elle a fait pleurer,
Et soumet sa malice à qui peut l'endurer.

SOPHONISBE, *seule.*

O sagesse ! ô raison ! adorables lumieres,
Rendez à mon esprit vos clartés coutumieres;
Et ne permettez pas que mon cœur endormi
Fasse des vœux secrets pour son propre ennemi,
Ni que mes passions aujourd'hui me réduisent
A vouloir le salut de ceux qui me détruisent !
Mais je réclame en vain cette foible raison,
Puisque c'est un secours qui n'est plus de saison,
Et qu'il faut obéir à ce Dieu, qui m'ordonne
De suivre les conseils que sa fureur me donne.
Je ne puis ignorer qu'à ce même moment
Que je passe ma vie avec tant de tourment,
Ce jeune conquérant ne songe et ne travaille
A joindre ma couronne au gain d'une bataille,
Et qu'il ne fût ravi de m'avoir en ses mains
Pour servir de trophée aux triomphes Romains.
Cependant, tant s'en faut que je brûle d'envie
De conserver ma gloire aux dépens de sa vie;
Qu'il est très-assuré que je mourrois de deuil,
Si le glaive des miens l'avoit mis au cercueil.
O vous ! hommes vaillans, de qui les funérailles
Se font, dans la mêlée, au pied de nos murailles,
Et qui, faisant bouclier et rempart de vos corps,
Soutenez du Romain les superbes efforts;
Que vous employez mal cette valeur insigne,

Pour un sujet ingrat qui n'en fut jamais digne !
A quoi tant de combats, si grands et si connus,
Avec tant de valeur donnés et soutenus ;
Si, bien loin d'obliger, votre courage offense
Celle dont votre zele entreprend la défense ;
Puisque son intérêt, en amour converti,
Lui fait aimer le chef de contraire parti ?
Que vous sert de défendre avecque tant de peine
Les portes & les tours qui couvrent votre Reine ;
Si déja l'insensée aime tant son vainqueur,
Que d'en porter l'image au milieu de son cœur ?
Que vous sert de défendre une place rendue,
En voulant conserver sa liberté perdue ?
Plutôt, braves sujets, armez-vous contre moi,
Qui suis le plus mortel des ennemis du Roi ;
Et qui fais de mon cœur le temple et la retraite
De celui qui poursuit votre entiere défaite.
Revenez au combat, ou vainqueurs, ou vaincus,
M'accabler sous le faix de vos larges écus ;
Moi, qui trahis mon nom, ma gloire et ma patrie,
Pour aimer Massinisse, avec idolatrie.
O funeste rencontre ! ô malheureux moment,
Où le sort me fit voir ce visage charmant !
Quel orgueil vers le Ciel, ou quelle ingratitude
Avoit pu m'attirer un châtiment si rude ?
Quel crime envers l'Amour pouvois-je avoir commis,
Qu'il a juré ma perte avec mes ennemis ?
Enfin, si ma défaite importoit à sa gloire,
Il pouvoit l'établir par une autre victoire.
Mais qui ne connoît pas qu'en cette occasion,

Il la cherchoit bien moins que ma confusion ?
Etoit-ce, Sophonisbe, un crime nécessaire
D'aimer un Massinisse, un mortel adversaire;
Un ami des Romains, et de qui la valeur
Donne les derniers coups à mon dernier malheur ?
Puisqu'en ce même instant que je plains et soupire,
Peut-être que Syphax a perdu son empire,
Et que dans peu de tems.... Mais, voici de retour
Mes filles, sans couleur, qui viennent de la tour.
Leur crainte me fait peur. N'importe, allons entendre
Ce qu'il faut que je sache, et que je n'ose apprendre.
Eh bien, qu'avez-vous vu ?

CORISBÉ.

Le plus rude combat
Qui se verra jamais.

SOPHONISBE.

O Dieux ! le cœur me bat,
Et m'annonce déja que nous avons du pire.

PHENICE.

C'est ce qu'assurément nous n'oserions vous dire :
Car, outre que de soi la distance des lieux
Montroit confusément les objets à nos yeux,
C'est qu'un nuage épais de poudre et de fumée
Nous empêchoit de voir et l'une et l'autre armée.
Nous voyions seulement éclater dans les airs,
A travers la poussiere, une suite d'éclairs,
Qui sortoient à longs traits de flammes ondoyantes
De l'acier bien poli de leurs armes luisantes :
Parmi cela des cris poussés de tems en tems,
Mêlés et confondus aux coups des combattans,

De qui le bruit terrible, en frappant nos oreilles,
Nous portoit dans l'esprit des frayeurs non-pareilles.

CORISBÉ.

Aussi n'avons-nous pu, ma compagne, ni moi,
Soutenir plus long-tems ces matieres d'effroi,
C'est la raison pourquoi nous sommes descendues,
Et tremblantes d'horreur, et de crainte éperdues.

SOPHONISBE.

Et le peuple.

CORISBÉ.

Le peuple ? Il est sur les remparts,
Qui pousse vers le Ciel ses cris et ses regards,
Autant pour témoigner sa foiblesse ordinaire,
Que pour encourager les nôtres à bien faire;
Et l'on en voit beaucoup, par des chemins divers,
Aller faire leurs vœux dans les temples ouverts:
De maniere que Cyrte, en toute son enceinte,
N'est rien qu'un grand tableau de désordre et de crainte.
Mais, après tant de maux, possible que les Dieux
Changeront aujourd'hui nos fortunes en mieux.

SOPHONISBE.

Ah! Corisbé, le sort a juré ma ruine;
Et la puissance humaine a choqué la divine.
Les Dieux, que mon bonheur a sans doute lassés,
Ne sont pas satisfaits de mes malheurs passés;
Et je m'ose moi-même à moi-même prédire
Qu'ils me gardent encor quelque chose de pire.
Les songes que je fais, depuis deux ou trois nuits,
Ne me présagent pas de vulgaires ennuis;
Et ce qui m'en assure avec plus de science,

C'est que moi qui, bien loin de leur donner créance ;
Les ai toujours tenus ridicules, trompeurs,
Et produits d'un amas de grossieres vapeurs,
Je ne puis m'empêcher, si bien que je résiste,
De croire à ces derniers, qui n'ont rien que de triste.

PHENICE.

Madame, volontiers nos seules passions,
Sans suite et sans dessein, font ces impressions ;
Et notre fantaisie, en dormant, imagine
Suivant les qualités de l'humeur qui domine.
Si les pensers du jour sont remplis de souci,
Les songes de la nuit seront fâcheux aussi.
Vraiment, vous n'avez garde, en l'état où vous êtes,
De songer des festins, des danses et des fêtes.
Votre esprit inquiet, triste, noir, soucieux,
Ne vous produira pas des songes gracieux.
Ne redoutez donc plus ces monstres en peinture ;
Et ne présumez pas de voir votre aventure
Dans ces miroirs obscurs, qui donnent, quoique faux,
Aux crédules esprits de véritables maux.
Mais quelqu'un ce me semble, a fait bruit à la porte.
Irai-je ouvrir ?

SOPHONISBE.

Allez. C'est quelqu'un qui m'apporte
La nouvelle du bien, ou du mal que j'attens.

SCENE II.

CALIODORE, *Messager*.

AH ! Phenice, le Roi ! ... (*Il parle bas.*)

PHENICE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entens !
Mais, de grace, de peur de surprendre la Reine,
Déguise-lui d'abord le sujet qui t'amene.

CALIODORE.

Si ferai, si je puis. Mais j'appréhende bien
Qu'un esprit pénétrant et clair comme est le sien
Ne le découvre trop.

SOPHONISBE.

Eh bien, Caliodore,
Le destin de jadis nous poursuit-il encore ?
Et ce même malheur, tant de fois éprouvé,
A-t-il à nos dépens le combat achevé ?
Parlez. Si peu d'espoir de mon bonheur me reste,
Que je n'attens de vous qu'un message funeste.

CALIODORE.

Madame, il est bien vrai que le Ciel en courroux,
Frappe encore aujourd'hui visiblement sur nous,
Et qu'il est mal-aisé de vaincre la fortune,
Quand elle veut montrer sa derniere rancune.
Certes, jamais l'espoir de voir notre vertu
Relever aujourd'hui votre Empire abattu,
Ne flatta notre armée avec plus d'apparence,
Et ne la fit combattre avec plus d'assurance.

D'abord tout a fait jour aux merveilleux efforts
Dont nous avons couvert la campagne de morts.
Deux fortes légions, superbement armées,
Et presque de tout tems à vaincre accoutumées,
N'ayant pu soutenir nos bataillons pressés,
Ont tombé sur les leurs, qu'elles ont renversés,
Et, se montrant alors à la peur accessibles,
Ont perdu contre nous le titre d'invincibles.
A ce premier succès, plus forts qu'auparavant,
Nous poussons hardiment nos armes plus avant.
Le Roi, tout le premier, payant de sa personne,
Nous conduit à leur camp, que l'on nous abandonne,
Par un combat si foible et si peu résolu,
Que nous pouvions juger qu'on l'avoit bien voulu,
Et que ce stratagême étoit un coup de maître,
Comme l'événement le fit bientôt paroître :
Car, au lieu d'achever l'ouvrage glorieux,
Qui devoit couronner nos fronts victorieux,
Le soldat, en désordre, imprudemment s'engage
Tant à brûler le camp, qu'à piller le bagage ;
Et soulant de butin son avare appétit,
Ne sent pas que par-là son ardeur s'alentit.
Sur cet amusement, l'ennemi se rallie ;
D'un côté Massinisse, et de l'autre Lelie,
Sans nous donner loisir de reprendre nos rangs,
Viennent fondre sur nous comme deux fiers torrens.

SOPHONISBE.

Que sert de me cacher le poignard qui me tue ?
Non, non, il faut mourir ; la bataille est perdue.

CALIODORE.

CALIODORE.

Vous l'avez dit, Madame, et c'est la vérité.
Même, s'il faut tout dire à votre Majesté,
C'est que, si les Romains, comme il est trop à croire,
Ménagent mieux que nous le fruit de leur victoire,
Ils entreront dans Cyrte aussi facilement
Que s'ils n'y trouvoient pas un soldat seulement.
Le peuple, épouvanté, leur ouvrira les portes,
Dès qu'il verra venir leurs premieres cohortes.

SOPHONISBE.

Le Roi, par conséquent, est mort, ou prisonnier.

CALIODORE.

De tous nos maux publics c'est ici le dernier.
Il est vrai qu'en montrant sa valeur infinie,
Ce Prince malheureux a sa trame finie.

SOPHONISBE.

Plutôt qu'il est heureux de n'avoir pas vécu,
Pour être à la merci de ceux qui l'ont vaincu!
» Et qu'il est importun de conserver sa vie,
» En un tems où la mort est si digne d'envie!

PHENICE.

Madame, en un malheur si grand et si pressant,
Il faut faire paroître un esprit agissant,
Et penser qu'en l'état où vous êtes réduite,
Vous devez, sur le champ, vous résoudre à la fuite.
En pareil accident les pleurs sont superflus,
Et la perte du tems ne se répare plus.

SOPHONISBE.

Bons Dieux! quel bruit de peuple, entremêlé de plaintes,
Replonge mon esprit en de nouvelles craintes!

SCENE III.

CALIODORE.

Madame, attendez-moi. J'irai voir, s'il vous plaît,
D'où provient ce tumulte.

SOPHONISBE.

Oui, Sachez ce que c'est.

(*Elle demeure seule, parlant à ses filles.*)

O vous, de mes travaux, compagnes généreuses,
Faut-il que mes malheurs vous rendent malheureuses,
Et que l'affection que vous avez pour moi,
Mette votre disgrace au point où je la voi!

CORISBÉ.

Eh! Madame, plaignez votre seule infortune,
Et souffrez qu'avec nous elle nous soit commune.
En cela seulement le sort nous fait plaisir,
Et veut bien nous traiter selon notre desir.
Cette même rigueur du mal qui nous afflige,
En la souffrant pour vous, nous plaît et nous oblige;
Comme nous eûmes part à vos prospérités,
Il faut bien nous sentir de vos adversités.

SOPHONISBE.

O! miracle de foi, d'amour et de sagesse,
Digne d'un autre sort et d'une autre maîtresse!

CALIODORE, *revenu.*

Madame, il n'est plus tems, ni de dissimuler,
Ni de vous taire un mal qui ne se peut celer.

La ville s'est rendue, ou du moins se va rendre;
Et de-là vient le bruit que nous venons d'entendre.
Massinisse en personne est devant nos remparts,
Où chacun, pour le voir, accourt de toutes parts.

SOPHONISBE.

Il faut donc, par mon aide apprêtant mon courage,
Eviter, par la mort, la honte du servage.
Sus donc, qui de vous trois me prêtera la main?
Qui de vous, au besoin, sera le plus humain?
Toi, fidele sujet, si ma chute certaine
Me laisse encor sur toi la qualité de Reine,
Emploie ton épée à cet acte d'amour,
(Puisque c'est m'aimer bien, que me priver du jour.)
Dépêche, et n'attends pas que Rome ait l'avantage
De triompher en moi de l'honneur de Carthage.

CALIODORE.

Pour tels commandemens, mon cœur a protesté
De n'obéir jamais à votre Majesté.

SOPHONISBE.

Hélas! de quel endroit espérer du remede,
Si les miens aujourd'hui me refusent leur aide?

PHENICE.

Comme on ne doute point qu'un mal désespéré
N'ait toujours, en la mort, un remede assuré,
Ce remede est aussi le dernier qu'on essaie,
Et qu'on doit appliquer à la derniere plaie.
Pour moi, je suis d'avis, qu'oubliant le trépas,
Vous tiriez du secours de vos propres appas.
Vous n'aurez pas besoin de beaucoup d'artifice.

Pour vous rendre agréable aux yeux de Massinisse.
Essayez de gagner son inclination.

SOPHONISBE.

Plût aux Dieux !

PHENICE.

Il est jeune, et d'une Nation
Qui, par toute l'Afrique, est la plus renommée
Pour aimer aussi-tôt, et vouloir être aimée.
De grace, au nom des Dieux, essayez le pouvoir
Que sur un cœur Numide un bel œil doit avoir;
Et donnez cette épreuve à nos communes larmes.

SOPHONISBE.

Je n'attens rien du tout du côté de mes charmes.
Ce remede, Phenice, est ridicule et vain:
Il vaut mieux se servir de celui de la main,
Et, d'un coup généreux, digne de mon courage,
Me jetter dans le port en dépit de l'orage.
Mais, pour vous contenter, je me force, et veux bien
Faire une lâcheté, qui ne serve de rien.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MASSINISSE.

GRACE aux Dieux, cette insigne et derniere victoire
Me rend tous les rayons de ma premiere gloire.
Il est mort ce barbare et lâche Usurpateur,
Qui de tant de combats fut l'objet et l'auteur.
Le Ciel, par sa ruine, a fait voir à la Terre
Qu'un succès malheureux suit une injuste guerre.
O vous, à qui je dois la fortune et l'honneur,
Instrumens et témoins de mon dernier bonheur;
Croyez, chers compagnons, dont les armes prosperes
M'ont ouvert un chemin au trône de mes peres,
Que, par vos longs travaux, mon repos rétabli,
N'est pas dans mon estime un bien digne d'oubli.
Je sais trop quel salaire exigent vos services,
Et que l'ingratitude est le plus noir des vices.
Mais il nous reste encore à faire une action,
Qui conduise ma gloire à sa perfection.

PHILIP.

Magnanime Empereur, disposez de nos vies;
Et, si vous concevez de plus hautes envies,
Si l'état de Syphax ne vous contente pas,

Poussez vos vœux plus outre, et nous suivrons vos pas.
Sous l'aveu du Sénat, vous pouvez entreprendre
De nous mener plus loin que ne fut Alexandre.
Vous possédez l'amour de quatre Légions
Qui vous peuvent donner autant de régions,
Et qui ne cèdent pas à ces vieilles Phalanges,
Qui virent tant de mers et de terres étranges.

MASSINISSE.

Je ne refuse pas, invincibles Romains,
Ni ces cœurs généreux, ni ces puissantes mains,
Qui, par tout l'Univers, quand les causes sont bonnes,
Otent comme il leur plaît, et donnent les couronnes.
Je sais que vous m'aimez, et que votre amitié
Etablit ma puissance, et l'accroît de moitié;
Enfin, que vous pourriez, si vous le vouliez faire,
Rendre toute l'Afrique à mes vœux tributaire.
Mais, les bons mouvemens que vous avez pour moi,
Se doivent réserver pour un meilleur emploi,
Et pour l'achevement d'une plus grande chose
Que celle que je veux, et que je vous propose.

PHILIP.

Commandez seulement, et dites ce qu'il faut.

MASSINISSE.

Allez droit au Palais, et l'emportez d'assaut,
S'il est vrai, comme on dit, qu'il fasse résistance.
Non que, de soi, le lieu soit de telle importance,
Qu'il faille absolument, sans attendre à demain,
Au prix de notre sang, l'avoir à coups de main;
Mais c'est que Sophonisbe, à l'extrême réduite,
S'y trouve enveloppée avec toute sa suite,

Or je crains qu'attendant jusqu'à demain matin,
Cette longueur ne nuise à l'Empire Latin :
Car si cette Africaine, aussi fine que belle,
Emploie à se sauver quelque ruse nouvelle,
Il a toujours en elle un puissant ennemi,
Et nous n'avons gagné ni vaincu qu'à demi ;
Outre que cette Reine en beauté nompareille,
Doit de notre triomphe accomplir la merveille,
Qui, sans cet ornement, sera défectueux,
Et rendra moins brillant vos actes vertueux.
Allons donc de ce pas attaquer cette Place,
Que défend une foible et lâche populace.
Que s'il faut l'emporter par un sanglant moyen,
Séparez le Soldat d'avec le Citoyen ;
Epargnez, s'il se peut, ces peu vaillantes ames,
Et sur-tout respectez la Princesse et ses femmes ;
Et qu'en faveur du sexe, ou de la qualité,
On ne fasse à pas une aucune indignité.

SCENE II.

SOPHONISBE, PHENICE, CORISBÉ.

SOPHONISBE.

PHENICE, encore un coup, tandis qu'il m'est loisible
Que j'applique à mes maux un remede infaillible.
Celui qu'on me propose, outre qu'il est honteux,
Ne promet qu'un effet extrêmement douteux.

Le pouvoir de mes yeux, s'il faut que je le tente,
Vaut moins que le secours que ma main me présente:
C'est le plus prompt de tous, comme le plus certain,
Et le plus digne aussi d'un courage hautain.
Un seul coup de poignard épuisera mes veines,
Et, presque sans douleur, achevera mes peines.
Ah! que déja, sans vous, j'aurois bien évité
La honte et le malheur de la captivité!

PHENICE.

Donnez-vous, s'il vous plaît, un peu de patience;
Et, de votre beauté, faites expérience.
Sachez ce qu'elle vaut, et ce que vous pouvez.
Mais, comment le savoir, si vous ne l'éprouvez?

CORISBÉ.

De fait, la défiance où la Reine se treuve,
Ne peut venir d'ailleurs que d'un manque d'épreuve.

SOPHONISBE.

Corisbé, prenez garde à l'état où je suis;
Et, par-là comme moi, voyez ce que je puis.
Quand hier j'aurois été la vivante peinture
Des plus rares beautés qu'on voit en la Nature,
Le moyen que mes yeux conservent, aujourd'hui,
Une extrême beauté sous un extrême ennui?
Et n'ayant plus en moi que des attraits vulgaires,
Ils ne toucheroient point, ou ne toucheroient gueres:
De sorte qu'après tout, je conclus qu'il vaut mieux
Essayer le secours de la main que des yeux.

CORISBÉ.

Madame, si vos yeux n'ont pas assez d'amorce,
Vos mains, au pis aller, auront assez de force

Pour vous faire sentir la pointe d'un poignard.

SOPHONISBE.

Mais, peut-être qu'alors je le voudrai trop tard,
Et que je n'aurai pas un glaive qui me tue.

PHENICE.

Ce que le fer ne peut, la douleur l'effectue.
Tant de chemins divers conduisent au trépas,
Que qui n'en trouve point, veut bien n'en trouver pas.
Il faut donc, s'il vous plaît, vous résoudre à la vie,
Et ravir la franchise à qui vous l'a ravie.
Pour moi, je ne vois point qu'à votre seul aspect,
Il ne brûle d'amour, et tremble de respect;
Et qu'à son jugement, vous n'emportiez la pomme
Sur toutes les beautés de Capoue et de Rome.
Au reste, la douleur ne vous a pas éteint
Ni la clarté des yeux, ni la beauté du teint.
Vos pleurs vous ont lavée; et vous êtes de celles
Qu'un air triste et dolent rend encore plus belles.
Vos regards languissans font naître la pitié,
Que l'amour suit par fois, et toujours l'amitié;
N'étant rien de pareil aux effets admirables
Que font dans les beaux cœurs des beautés misérables.
Croyez que Massinisse est un vivant rocher,
Si vos perfections ne le peuvent toucher;
Et qu'il est plus cruel qu'un tigre d'Hircanie,
S'il exerce envers vous la moindre tyrannie.

SCENE III.

COLIODORE *survenant.*

Madame, Massinisse est dans la grande cour,
Qu'on prendroit pour un temple où tout le monde accourt;
Tant ses soins d'empêcher le désordre et l'outrage,
Des plus épouvantés assurent le courage;
Au reste, si benin, que votre Majesté
Doit beaucoup espérer de son humanité.
Mais le degré royal retentit, ce me semble,
D'un grand bruit de boucliers.

SOPHONISBE.

Ah! Phenice, je tremble.

PHENICE.

C'est pourtant maintenant qu'il se faut assurer,
Et lui tirer des traits qu'il ne puisse parer.
Sitôt qu'il entrera, faites-lui la harangue
Que la nécessité vous mettra sur la langue,
Et dont les doux regards et les soupirs fréquens
Fassent les plus beaux traits! et les plus éloquens;
Au reste, un jeune esprit facilement s'engage
Par la douceur des yeux, du geste et du langage.
Que votre Majesté ne refuse donc pas
D'attaquer son vainqueur avec tous ses appas.

VŒU DE SOPHONISBE A L'AMOUR.

Voici, puissant Amour! un sujet assez ample,
Pour laisser de ta force un mémorable exemple.

Entreprens ce miracle, afin que les mortels,
De soupirs et d'encens échauffent tes autels.
Fais-donc, et je te voue un Temple magnifique,
Comme au Restaurateur des affaires d'Afrique.

SCENE IV.

MASSINISSE, SOPHONISBE, PHENICE, CORISBÉ.

MASSINISSE, *entrant avec ses soldats.*

Soldats, attendez-moi ; n'entrez pas plus avant.
La majesté du lieu ne veut point de suivant.
Autant que sa douleur, sa beauté nous la montre,
Qui d'un pas triste et lent nous vient à la rencontre.

HARANGUE DE MASSINISSE.

Madame, je sais bien que c'est renouveller
Ou croître vos ennuis, que de vous en parler ;
Et qu'il me sieroit mieux d'avoir la bouche close,
Que de vous consoler du mal que je vous cause.
Mais vos Dieux et les miens, à qui rien n'est secret,
Savent qu'en vous perdant, je vous perds à regret ;
Et qu'en quelque façon mon bonheur m'importune,
Pour ce qu'il ne me vient que de votre infortune.
Mais puisque le destin, pour montrer qu'il vous hait,
N'a pas laissé la chose au gré de mon souhait,
Trouvez bon que mon cœur vous jure par ma bouche,
Que très-sensiblement votre douleur le touche,

Et qu'il diminueroit et vos maux et vos soins,
Si, pour y prendre part, il vous en restoit moins.
Ne m'étant pas permis d'empêcher vos miseres,
Je ferai, pour le moins, qu'elles vous soient légeres;
Et si je ne le puis, j'aurai soin en tout cas,
Que de nouveaux malheurs ne les aggravent pas,
Et qu'on vous traite en Reine, et non pas en captive.
Rendez donc l'assurance à votre ame craintive;
Et que votre douleur se dispose à songer
En quoi les miens ou moi la pouvons soulager.

RÉPONSE DE SOPHONISBE.

C'est bien très-justement, ô Vainqueur magnanime,
Que le monde est rempli du bruit de votre estime!
Vos rares qualités m'apprennent la raison
Du malheur obstiné qui suit notre maison.
Leur éclat est si grand, que la fortune même,
Tout aveugle qu'elle est, les connoît et les aime,
Et, vous favorisant, agit si sagement,
Qu'elle montre en cela qu'elle a du jugement.
Mais, pour le juste prix d'une vertu si haute,
Si, par de plus grands biens que ceux qu'elle nous ôte,
L'inconstante n'ajoute à vos prospérités,
Vous avez beaucoup moins que vous ne méritez.
Assez de conquérans, à force de puissance,
Rangent les Nations à leur obéissance;
Mais fort peu savent l'art de vaincre les esprits,
Et de bien mériter le Sceptre qu'ils ont pris.
Il n'appartient qu'à vous de faire l'un et l'autre.
C'est la propre vertu d'un cœur comme le vôtre.
Même c'est un destin, que les Rois ennemis

Sont

Sont d'abord odieux à ceux qu'ils ont soumis ;
Et votre courtoisie, ô vainqueur débonnaire,
Fait un miracle, en moi, qui n'est pas ordinaire.
Tant s'en faut que votre heur m'oblige à murmurer,
Que je demande aux Dieux de le faire durer ;
Et vous n'aurez jamais une grandeur parfaite,
Que lorsque vous aurez ce que je vous souhaite.
Les présens que le sort vous fait à mes dépens,
Ne sont pas le sujet des pleurs que je répans.
Je vois votre bonheur sans haine et sans envie ;
Et je plains seulement le malheur de ma vie,
Qui m'est d'autant plus dur, que m'ayant tout ôté,
Espérance, repos, fortune, liberté,
Pour faire de tout point mon destin pitoyable,
Il m'ôte le moyen de me rendre croyable.
Dans la condition du tems où je me voi,
Je vous serai suspecte, ou peu digne de foi.
Mais, n'ayant quasi plus qu'espérer et que craindre,
Il me siéroit fort mal de flatter, ou de feindre ;
Et je me haïrois si j'avois racheté
L'Empire de Syphax par une lâcheté.

PHENICE, *bas.*

Ma compagne, il se prend.

MASSINISSE.

O Dieux ! que de merveilles
Enchantent à la fois mes yeux et mes oreilles !
Certes, jamais esprit n'eut un plaisir si doux
Que celui que je sens d'être estimé de vous.
Mars n'a pas de lauriers dont la gloire me touche
Au prix d'être loué d'une si belle bouche :

Mais je n'aurai jamais qu'un bonheur imparfait,
Si votre compliment n'est suivi de l'effet;
Si vous ne témoignez estimer Massinisse,
En lui donnant sujet de vous rendre service.
Commandez donc, Madame; éprouvez, aujourd'hui,
Le pouvoir absolu que vous avez sur lui;
Et tout malheur le suive, au cas qu'il ne vous serve
Aux choses qu'il pourra, sans feinte et sans réserve.

SOPHONISBE.

Grand Roi, puisqu'il vous faut un sujet malheureux,
Où pouvoir exercer vos actes généreux;
Pour ne me rendre pas votre grace inutile,
Je ne vous ferai point de requête incivile.

PHENICE, *à part.*

La victoire est à nous, ou je n'y connois rien.

SOPHONISBE.

Non, je ne veux de vous ni puissance ni bien:
Je ne demande pas à vos mains libérales,
Ni mon sceptre perdu, ni ses pompes royales;
Car j'atteste les Dieux que quand je les aurois,
Avec l'ame et le cœur je vous les donnerois.
Mais si le sentiment de la misere humaine
Vous fait avoir pitié d'une dolente Reine,
N'aguere l'ornement de sa condition,
Et maintenant l'objet de la compassion.
Donnez-moi l'un des deux, ou que jamais le Tybre,
Ne me reçoive esclave, ou que je meure libre.
Nous vous en conjurons, mes disgraces et moi,
Par le nom Africain, par le titre de Roi,
De qui la Majesté de tout tems sacré-sainte,

Souffriroit en ma honte une publique atteinte ;
Par le sceptre que j'eus, par ceux que vous avez,
Par ces sacrés genoux de mes larmes lavés,
Par ces vaillantes mains, toujours victorieuses,
Bref par vos actions en tout si glorieuses.

MASSINISSE.

Dieux ! faut-il qu'un vainqueur expire sous les coups
De ceux qu'il a vaincus ? Madame, levez-vous.

SOPHONISBE.

Non, Seigneur, que mes pleurs n'obtiennent ma demande.

MASSINISSE.

Vous obtenez encore une chose plus grande,
C'est un cœur que beauté n'a jamais asservi,
Et que présentement la vôtre m'a ravi.

SOPHONISBE.

En l'état où je suis il faut bien que j'endure
L'outrageuse rigueur de votre procédure.
Mais sachez que jamais un genéreux vainqueur
N'affligea son vaincu d'un langage moqueur.

MASSINISSE.

Ah ! Madame, perdez cette injuste créance,
Qui dans sa fausseté me nuit, et vous offense,
Jugez mieux des respects qu'un Prince doit avoir ;
Et dans votre beauté voyez votre pouvoir.
Trop de gloire pour moi se trouve en ma défaite
Pour la désavouer, et la tenir secrette.
Vantez-vous d'avoir fait, avec vos seuls regards,
Ce que n'ont jamais pu ni les feux ni les dards.
Il est vrai, j'affranchis une Reine captive ;
Mais de la liberté moi-même je me prive.

Mes transports violens, et mes soupirs, non feints ;
Vous découvrent assez le mal dont je me plains.

SOPHONISBE.

Certes, ma vanité seroit trop ridicule,
Oui, j'aurois un esprit extrêmement crédule,
Si je m'imaginois qu'en l'état où je suis,
Captive, abandonnée au milieu des ennuis,
Le cœur gros de soupirs, et les yeux pleins de larmes,
Je conservasse encor des beautés et des charmes
Capables d'exciter une ardente amitié.

MASSINISSE.

Il est vrai que d'abord j'ai senti la pitié ;
Mais comme le soleil suit les pas de l'aurore,
L'Amour qui l'a suivie, et qui la suit encore,
A fait en un instant dans mon cœur embrasé
Le plus grand changement qu'il ait jamais causé.

SOPHONISBE.

Il est trop violent pour être de durée.

MASSINISSE.

Oui, car en peu de tems la mort m'est assurée,
Si vous ne consolez, d'un traitement plus doux,
Celui qui désormais ne peut vivre sans vous.

CORISBÉ, *à part.*

Comme de plus en plus cet esprit s'embarrasse !

MASSINISSE.

Donnez-moi l'un des deux, la mort, ou votre grace,
Nous vous en conjurons, mes passions et moi,
Non par la dignité de vainqueur et de Roi,
Puisqu'Amour me fait perdre et l'un et l'autre titre ;
Mais par mon triste sort dont vous êtes l'arbitre,

Par mon sang enflammé, par mes soupirs brûlans,
Mes transports, mes desirs, si prompts, si violens;
Par vos regards, ces traits de lumiere et de flamme,
Dont j'ai senti les coups au plus profond de l'ame;
Et par ces noirs tyrans dont j'adore les loix,
Ces vainqueurs des vainqueurs, vos yeux maîtres des Rois,
Enfin, par la raison que vous m'avez ôtée,
Rendez-moi la pitié que je vous ai prêtée;
Ou, s'il faut dans mon sang noyer votre courroux,
Que ce fer par vos mains m'immole à vos genoux,
Victime infortunée et d'amour et de haine.

SOPHONISBE.

Votre mort, au contraire, augmenteroit ma peine.
Mais plaignez, ô grand Roi, votre sort et le mien,
Qui, par néceſſité, rend le mal pour le bien.
Je vous plains de souffrir. Et moi, je suis à plaindre
D'allumer un brasier que je ne puis éteindre...

MASSINISSE.

Quand on n'a point de cœur, ou qu'il est endurci...

SOPHONISBE.

C'est pour en avoir trop que je vous parle ainsi.

MASSINISSE.

Ce discours cache un sens que je ne puis entendre.

SOPHONISBE.

Ce discours toutefois est facile à comprendre.
Le déplorable état de ma condition
M'empêche de répondre à votre affection.
La veuve de Syphax est trop infortunée
Pour avoir Massinisse en second hyménée:
Et son cœur généreux formé d'un trop bon sang,

Dii

Pour faire une action indigne de son rang.
Car, enfin, la Fortune, avec toute sa rage,
M'a bien ôté le sceptre, et non pas le courage.
Je sais qu'usant des droits de maître et de vainqueur,
Vous pouvez me traiter avec toute rigueur.
Mais j'ai cru jusqu'ici que votre ame est trop haute
Pour le simple penser d'une si lâche faute.

MASSINISSE.

Croyez-le encor, Madame, et sachez qu'en ce point
Votre créance et moi ne vous tromperons point.
Donc, pour vous faire voir que c'est la belle voie,
Par où je veux monter au comble de ma joie;
Puisque Syphax n'est plus, il ne tiendra qu'à vous
D'avoir en Massinisse un légitime époux.

SOPHONISBE.

Quelles Reines, au monde, en beauté si parfaites,
Ont jamais mérité l'honneur que vous me faites?
O merveilleux excès de grace et de bonheur,
Qui met une captive au lit de son Seigneur!

MASSINISSE.

Puisque vous me rendez le plus heureux des hommes,
Ma violente ardeur et le tems où nous sommes,
Ne me permettent pas de beaucoup différer
Un bien, le plus parfait qu'on sauroit espérer.
C'est pourquoi, trouvez bon qu'en la forme ordinaire,
Le flambeau d'Hyménée aujourd'hui nous éclaire;
Tant pour hâter le tems d'un bien qui m'est si cher,
Que pour d'autres raisons qui pourroient l'empêcher,
Et que pour le présent il faut que je vous taise.
Cependant, permettez que je prenne à mon aise,

Un honnête baiser, pour gage de la foi
Que le Dieu conjugal veut de vous et de moi.
(*Il la baise.*)
O transports! ô baiser de nectar et de flamme!
A quels ravissemens éleves-tu mon ame?
Madame, s'il vous plaît, j'irai voir mes Soldats;
Et, les ordres donnés, je reviens sur mes pas.
Adieu. Vous voyez trop en mon visage blême,
Que m'arracher de vous, c'est m'ôter à moi-même.
(*Il s'en va.*)

SOPHONISBE.

O miracle d'amour à nul autre pareil!

PHENICE.

Peut-être une autre fois vous suivrez mon conseil?

SOPHONISBE.

Ah! Phenice, il est vrai qu'une telle merveille
Fait que très-justement je doute si je veille,
Et qu'un songe trompeur n'abuse mes esprits.

PHENICE.

Madame, le Numide est tellement épris,
Son brasier est si grand, qu'il ne vous faut pas craindre
Que rien que le trépas ait pouvoir de l'éteindre.
Cependant en ceci la prudence des Dieux,
Contre nos sentimens, a fait tout pour le mieux.
S'il avoit aujourd'hui votre lettre reçue,
Vos desseins n'auroient pas une si bonne issue.
S'il savoit seulement que vous l'avez chéri,
Vous l'auriez pour amant plutôt que pour mari.
Croyez assurément que votre modestie
Fait de sa passion la meilleure partie.

C'est pourquoi, tenez bon, et ne relâchez point,
Que l'ouvrage entrepris ne soit au dernier point.
Après, quand vous serez sa véritable femme,
Vous pourrez lui montrer votre premiere flamme;
Afin qu'il vous chérisse avecque plus d'ardeur,
Voyant que vous l'aimez, et non pas sa grandeur.
Allons donc achever les apprêts nécessaires
Au rétablissement du bien de vos affaires.
Mais quel sujet, Madame, avez-vous de rêver?

SOPHONISBE.

Phenice, je ne sai ce qui doit m'arriver:
Mais quelque doux présent que le bonheur m'envoie,
Mon cœur ne goûte point une parfaite joie.
Syphax n'a pas encor les honneurs du tombeau,
Et d'un second Hymen j'allume le flambeau.
Certes, son amitié, jointe à la bienséance,
Me donne du remords et de la répugnance.

CORISBÉ.

Madame, il est bien vrai qu'en une autre saison,
Vous auriez ces pensers avec juste raison;
Mais songez qu'en l'état où vous êtes réduite,
C'est la nécessité qui fait votre conduite.
Mille raisons d'Etat, que vous n'ignorez pas,
Sont de votre action l'excuse et le compas.
Celles de votre rang sont toujours dispensées
D'attacher leur conduite à toutes ces pensées.

SOPHONISBE.

Allons donc travailler à notre liberté,
Et cédons aux rigueurs de la nécessité.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MASSINISSE, SOPHONISBE.

MASSINISSE.

QUELQUE insigne bonheur dont je sois redevable
Aux caresses du sort qui m'est si favorable,
C'est ici le plus grand qui m'ait jamais suivi.
Oui, Madame, il est vrai que je suis plus ravi
De voir que votre amour à la mienne réponde,
Que si j'avois soumis tous les peuples du monde.
J'aime plus de moitié quand je me sens aimé,
Et ma flamme s'accroît pour un cœur enflammé.
Dans la possession d'une beauté de glace,
La plus chaude fureur s'alentit et se lasse.
Un plaisir légitime en veut un de retour,
Et l'Amour seulement est le prix de l'Amour.
Comme par une vague une vague s'irrite,
Un soupir amoureux par un autre s'excite.
Quand les chaînes d'Hymen étreignent deux esprits,
Un baiser se doit rendre aussi-tôt qu'il est pris :
De sorte que toujours la plus honnête femme,
Est celle qui témoigne une plus vive flamme.

C'est-là que sa vertu se montre en son ardeur,
Et que la retenue est de mauvaise odeur.
Pour moi, quoique déja ma passion fût telle
Que sa force excédât toute force mortelle:
Mes desirs toutefois ont accru de moitié,
Depuis que j'ai connu votre ardente amitié.

SOPHONISBE.

Il me faudroit la voix de l'éloquence même,
Pour vous représenter à quel point je vous aime.
Il suffit que pour trop et trop bien vous aimer,
Il n'est point de discours qui le puisse exprimer.
Pourtant, et c'est ici la peur qui m'assassine,
Votre esprit abusé peut-être s'imagine,
Que mon affection, toute pure qu'elle est,
Mêle dans sa ferveur quelque peu d'intérêt.
Mais j'atteste le Ciel que ma foi non commune,
Regarde Massinisse, et non pas sa fortune;
Et qu'en pareil degré de fortune et d'ennui,
Ce qu'il a fait pour moi, je l'aurois fait pour lui.

MASSINISSE.

Je ne veux pour témoin des choses que vous dites
Que mon propre bonheur.

SOPHONISBE.

Mais vos propres mérites.

MASSINISSE.

A propos, où naquit, en quel tems, et pourquoi
La bonne volonté que vous avez pour moi?
De grace, accordez-moi le plaisir de l'entendre.
Vous plaît-il?

SOPHONISBE.

Volontiers. Je m'en vais vous l'apprendre.
Vous savez qu'autrefois nous fûmes sur le point
De conclure un Hymen qui ne s'acheva point.
Ce Prince malheureux, à qui les Destinées
Vouloient sacrifier mes premieres années,
Fut cause que mon pere, à ses vœux complaisant,
Rompit le nœud sacré qui nous lie à présent.
Cependant, sous l'espoir d'être un jour votre femme,
J'avois conçu pour vous une secrette flamme,
Et reçu dans l'esprit une douce langueur,
Dont le tems m'eût guérie avecque sa longueur;
Si l'étrange accident que vous allez entendre,
N'eût rallumé ce feu qui mouroit sous sa cendre.
Vous souvient-il du jour que Syphax et les siens,
Sortirent pour forcer vos Massessiliens?
Il se passa pour vous avecque tant de gloire,
Que vous en devez bien conserver la mémoire;
Car par votre vertu les nôtres repoussés,
Vous laisserent venir jusqu'au bord des fossés:
Où je vous vis combattre avec tant de vaillance,
Que j'eus déja pour vous assez de bienveillance,
Pour ne souhaiter pas qu'un succès malheureux
Achevât à mes yeux vos exploits valeureux.
Mais lorsque de la tour où je m'étois placee,
Je vis de votre armet la visiere haussée,
Que pour vous rafraîchir vous levates exprès;
Et qu'il me fût permis d'observer d'assez près
Ce visage où l'Amour et le Dieu de la Thrace
Mêlent tant de douceur avecque tant d'audace;

De-là, je commençai de vendre mon pays,
Et de-là dans mon cœur les miens furent trahis.
D'une fleche de feu j'eus l'ame outre-percée ;
De sorte que de tous je fus la plus blessée.
Il est vrai qu'à présent mon mal est appaisé,
Par la main de celui qui me l'avoit causé ;
Et que la guérison qui s'en est ensuivie,
Me le fera bénir tout le tems de ma vie.

MASSINISSE.

Certes, je suis heureux d'une telle façon,
Que ma prospérité me donne du soupçon.
Je trouve désormais ma fortune si grande,
Que j'en suis aveuglé, si je ne l'appréhende.
Le bonheur a cela de la mer et du flux,
Qu'il doit diminuer si-tôt qu'il ne croît plus.
Mais s'il faut que les Cieux, comme c'est leur coutume,
Fassent à la douceur succéder l'amertume,
Que tout seul, s'il se peut, je boive tout le fiel
Que répandroit sur nous la colere du Ciel.
Mais que veut ce Soldat couvert à la Romaine ?
Ah ! mon cher Ariston, quel sujet vous amene ?
Et que fait Scipion ?

ARISTON.

Sire, il vient d'arriver,
Qui vous mande par moi de le venir trouver.

MASSINISSE.

Où l'avez-vous laissé ?

ARISTON.

Dans la salle prochaine,
Où seulement Lelie avec lui se promene.

MASSINISSE.

Oui, j'irai le trouver dans un moment d'ici.

SOPHONISBE.

Je n'attends rien de bon de ce message-ci.
Cé nom de Scipion est de mauvais présage.

MASSINISSE.

O Dieux!

SOPHONISBE.

Et quoi, Seigneur, vous changez de visage?
Quel sujet avez-vous de vous inquiéter?

MASSINISSE.

Nul, que le déplaisir que j'ai de vous quitter,

SOPHONISBE.

Un si prompt changement marque encore autre chose;
Et votre inquiétude a toute une autre cause.
Dites la vérité, vous craignez le pouvoir
De celui qui vous mande, et que vous allez voir?

MASSINISSE.

Il est vrai que je crains que ce courage austere
N'empêche nos plaisirs, ou qu'il ne les altere.
Je vois ma destinée, et sais que Scipion
Est venu pour troubler notre sainte union.
C'est pourquoi j'ai voulu hâter ma procédure:
Car la chose étant faite, il faudra qu'il l'endure.
Il sera moins fâché que si j'eusse attendu
D'accomplir notre Hymen, quand il l'eût défendu.
Il ne faut pas douter qu'il ne me sollicite,
Me presse et me tourmente, afin que je vous quitte.
Mais que vif aux Enfers je sois précipité,
Si jamais je consens à cette lâcheté.

SOPHONISBE.

Que je perde plutôt la lumiere céleste,
Que de voir mon amour vous devenir funeste.
Non, non, si Scipion, comme on n'en doute point,
Veut séparer en nous ce que l'Hymen a joint,
Il faut que vous fassiez toute chose possible
Pour vaincre la rigueur de ce cœur insensible.
Que si rien ne le peut, je vous demande, au moins,
Au nom de tous les Dieux, de nos nôces témoins,
Et par la pureté de l'amour conjugale,
De conserver en moi la dignité Royale.
Enfin, je vous conjure autant que je le puis,
De vous bien souvenir de ce que je vous suis.
Ne souffrez pas qu'un jour votre femme enchaînée,
Soit dans un Capitole en triomphe menée.
Je ne vous parle plus comme hier je vous parlois,
En veuve de Syphax, et sujette à vos loix.
Je sais bien que le nœud qui nos âmes assemble,
Confond pareillement nos intérêts ensemble;
Que vous devez souffrir des maux qu'on me fera;
Et que c'est de tous deux que l'on triomphera.

MASSINISSE.

J'ai pour vous trop d'amour, pour moi trop de courage,
Pour souffrir sans me perdre, un si sensible outrage.
Mais on n'en viendra pas à cette extrémité.

SOPHONISBE.

Je connois Scipion, et sa sévérité.

MASSINISSE.

Je vous donne ma foi que, quoi qu'il en arrive,
Rome ne verra point Sophonisbe captive.

SOPHONISBE.

Me le promettez-vous ?

MASSINISSE.

Oui, je vous le promets.

SOPHONISBE.

Allons donc, mon esprit est content désormais.

SCENE II.

SCIPION, LELIE.

SCIPION.

MAIS vous, qui par un long et familier usage,
Vous devez mieux connoître en cet esprit volage,
Quel remede à son mal lui semble le plus seur ?
Est-ce la violence, ou si c'est la douceur ?
Et duquel maintenant faut-il que je me serve ?

LELIE.

L'un perd souventes fois ce que l'autre conserve:
Je crois que le dernier y fera plus que tout.

SCIPION.

Et moi, que le premier en viendra mieux à bout.

LELIE.

La douceur néanmoins est le meilleur dictame
Que l'on puisse appliquer aux maux d'une belle ame.

SCIPION.

Mais quand une belle ame a perdu la raison,
Ce remede est sans force, ou n'est plus de saison.

Ce qu'a fait Massinisse est si déraisonnable,
Qu'à peine mon esprit le trouve imaginable;
Et marque en sa raison un tel déréglement,
Qu'il porte son excuse en son aveuglement.
Loin de s'imaginer que sans beaucoup de peine,
On tire ce Pâris du sein de son Hélene,
Je crains que cet Hymen augmentant sa fureur,
Ne lui fasse plus outre étendre son erreur;
Et que le même esprit qui le fit entreprendre,
Ne porte sa manie à le vouloir défendre.
En ce cas, nous voyons à quelle extrémité
Cette funeste amour l'auroit précipité.
Mais le voici venir, triste, et sans contenance.
Essayons la douceur avant la violence.
Je trouve cependant qu'il seroit à propos,
Et pour notre conduite, et pour notre repos,
D'aller prendre, nous-même, et le tems et la peine,
Que nos Gardes, sans bruit, s'assurent de la Reine.

SCENE III.

MASSINISSE, SCIPION.

SCIPION.

EH bien, cher Massinisse, est-il sous le soleil
Un Roi dont le bonheur soit au vôtre pareil?
Quoi! bons Dieux! dans le cours d'une même journée,
Recouvrer un Royaume, et faire un hyménée!

Pour moi, je ne crois pas que sans enchantement,
On puisse aller plus loin, et plus légérement.
Certes, quand le récit de toutes ces merveilles,
De Lelie et de moi vint frapper les oreilles,
Tous deux poussés pour vous d'une même amitié,
O grands Dieux ! dimes-nous; c'est trop de la moitié.
En effet, vous pouviez, sans ternir votre gloire,
Vous contenter pour lors de la seule victoire.
Il n'étoit pas besoin de faire en même-tems
Deux exploits si fameux, et si fort importans.
Mais peut-être est-ce un bruit qui court à l'aventure,
Et que toute une Armée a cru par conjecture.
De moi, mon jugement jusqu'ici suspendu,
Ne concevra jamais cet hymen prétendu,
Que la confession qu'en fait la renommée,
Par votre propre aveu ne me soit confirmée.
Otez-nous donc de doute, et faites, s'il vous plaît,
Que nous sachions de vous la chose comme elle est.

MASSINISSE.

Ici le sens commun ne veut pas que je cache,
Ce qu'il faut, aussi-bien, que tout le monde sache;
Et la Terre et le Ciel exigent mon aveu,
Sur un mystere saint que l'un et l'autre a veu.
Enfin, j'abuserois de votre patience,
Si je vous en parlois contre ma conscience.
Il est vrai, Scipion, que Sophonisbe et moi,
Avons pris et donné la conjugale foi;
Et nous sommes liés d'une chaîne si sainte,
Qu'on ne sauroit, sans crime, en défaire l'étreinte.
Je vois bien que déja votre sévérité,

Condamne mon amour et ma légéreté :
D'autant mieux que votre ame est encore à connoître
Ce qu'il peut sur un cœur dont il s'est rendu maître.
Aussi dans mon malheur je serois trop heureux,
Si j'avois un censeur autrefois amoureux.
Mais ayant au contraire un Scipion pour juge,
Quel sera mon espoir? Où sera mon refuge ?
Et de quelles raisons me faudra-t-il user,
S'il n'a jamais connu ce qui peut m'excuser;
S'il ignore d'Amour la puissance suprême,
Qui seule a fait ma faute, et l'excuse elle-même ?
Et quelle grace enfin puis-je attendre de lui,
Si par ses sentimens il juge ceux d'autrui ?

SCIPION.

Il est vrai que toujours j'ai gardé ma franchise
De se prendre aux filets où la vôtre s'est prise,
Et toujours évité ces folles passions,
Comme un chemin contraire aux belles actions.
Ce n'est pas que mon sein soutienne un cœur de roche,
Impénétrable aux traits que l'Amour nous décoche :
La main qui fit le vôtre a fait le mien aussi,
Et la seule vertu me le rend endurci.
C'est avec ce bouclier qu'il falloit se défendre,
Et mon exemple seul vous le devoit apprendre.
Ah ! mon cher Massinisse, il falloit en effet,
Vous défendre un peu mieux que vous n'avez pas fait.
Je sais que dès long-tems les histoires sont pleines
Des transports amoureux des meilleurs Capitaines;
Mais où trouvera-t-on que les plus signalés,
Puissent être en fureur aux vôtres égalés ?

Massinisse en un jour, voit, aime, et se marie !
A-t-on jamais parlé d'une telle furie ?
Bien plus, l'aveuglement de sa raison est tel,
Qu'il entre dans le lit d'un ennemi mortel,
D'un Syphax, d'un tyran, de qui l'injuste épée
A sur son pere mort la Couronne usurpée.
Certes, si pour venger la mort de nos parens,
Il falloit épouser les veuves des tyrans,
Les vôtres, qu'il perdit, ont toute l'allégeance
Qu'ils pourroient desirer d'une telle vengeance.
Il est vrai que chacun en son propre intérêt,
Se rend compte à soi-même, et fait comme il lui plaît;
Et par cette raison vous avez cru possible
Qu'en cette affaire-ci tout vous étoit loisible.
Mais, à mon jugement, il est bien mal-aisé
Que le vôtre en ce point ne se soit abusé.
Peut-être croyez-vous que par cet Hyménée,
Sophonisbe soit vôtre; et qui vous l'a donnée ?
Par quelle autorité prenez-vous le butin
Qui doit appartenir à l'Empire Latin ?
Ne savez-vous pas bien que c'est là son partage,
Et qu'il vous rétablit dedans votre héritage ?
Par le conseil de qui l'avez-vous entrepris ?
Non, non, notre allié, rappellez vos esprits.
La plus courte fureur est toujours la meilleure.
Quittez donc Sophonisbe, et la rendez sur l'heure.
C'est par-là seulement que vous seront rendus
Le repos et l'honneur que vous avez perdus.

MASSINISSE.

Quel honneur, ô grands Dieux ! et quel repos en l'ame
Peut avoir un mari d'abandonner sa femme ?

SCIPION.

N'ayant pu l'épouser, puisqu'elle étoit à nous,
Ce mariage est nul au jugement de tous.

MASSINISSE.

Et la force et le droit veulent que je la rende;
Elle est vôtre, il est vrai; mais je vous la demande.

SCIPION.

Je ferois une faute indigne de pardon,
Si je vous octroyois un si funeste don.
Accorder ce présent à l'ardeur qui vous brûle,
Ce seroit vous donner la chemise d'Hercule.

MASSINISSE.

S'il m'est ici permis de vous rendre présens
Les services rendus dès mes plus jeunes ans;
Et si dans le passé je puis aussi comprendre
Tous ceux qu'à l'avenir je desire vous rendre,
Ma tristesse, aujourd'hui, vous conjure, par eux,
De ne me ravir pas ce salaire amoureux.
Non que toute ma vie en services passée,
Ne fût trop dignement déja récompensée;
Mais à quoi tant d'honneur et de biens superflus,
Si l'on m'ôte celui que j'estime le plus?
Je sais que demandant la chose qu'on me nie,
Je demande un trésor de valeur infinie;
Aussi n'appartient-il qu'aux Romains, seulement,
De m'accorder un don qui vaille infiniment.
Faites moi donc encor cette derniere grace,
Par ces mains que je baise, et ces pieds que j'embrasse.

SCIPION.

Levez-vous, Massinisse, et vous ressouvenez
De conserver l'honneur du rang que vous tenez.

Oui, comme votre ami, qui plaint votre infortune,
Je vous accorde tout, sans différence aucune;
Mais d'autre part, aussi, comme votre Empereur,
Qui plaint et blâme en vous cette aveugle fureur,
Pour la derniere fois, il faut que je vous nie
Ce qu'exige de moi votre mauvais génie.
Les raisons que j'en ai sont de tel intérêt,
Que rien ne peut changer cet immuable arrêt.
Nécessaire au salut de la chose publique.

MASSINISSE.

O mortelle sentence! ô décret tyrannique!
Quoi donc de tant de coups mon estomac ouvert,
Et tout mon triste corps de blessures couvert,
Dont vous fûtes jadis le témoin oculaire,
Ne pourront m'obtenir un plus digne salaire?
M'a-t-on vu tant de fois, une pique à la main,
Soutenir la grandeur de l'Empire Romain,
Pour me voir, maintenant, demander avec larmes,
Ce que j'ai mérité par le sang et les armes?
Mais celui qui le vit en fait si peu de cas,
Qu'il est à présumer qu'il ne s'en souvient pas.
Montrez, montrez-vous donc mes blessures fermées,
Vaines marques d'honneur, par le fer imprimées;
Telles, s'il se pouvoit, que vous étiez alors
Que vous fîtes tomber ce misérable corps.
Voyez, si vous changeant en de sanglantes bouches,
Vous n'adoucirez point ses sentimens farouches.
O Dieux! rien ne l'émeut. O cœur sans amitié,
Et sourd à la priere, et sourd à la pitié!

(*Ici il se promene sans rien dire.*)

SCIPION.

Laissons-le un peu nager dans la mélancolie,
Et nous servons après de l'esprit de Lelie.
Bon, il vient à propos.

SCENE IV.

LELIE.

Eh bien, se rend-il pas ?

SCIPION.

Vous voyez comme il rêve, et chemine, à grands pas ?
Adieu, je vous le laisse. Essayez, je vous prie,
De calmer doucement les flots de sa furie.
Comme il est violent, il pourroit s'emporter ;
Et moi, je ferai mieux de ne pas l'écouter.

(*Scipion sort.*)

MASSINISSE.

Non, je n'en ferai rien, la chose est résolue ;
Ou l'on m'y contraindra de puissance absolue.

LELIE.

Ces mots interrompus, de soupirs redoublés,
Montrent qu'il a les sens extrêmement troublés.
Les tragiques pensers où je vois qu'il se plonge,
Irritent sa fureur et l'ennui qui le ronge.
C'est pourquoi, de bonne heure, il faut l'en divertir.
Et quoi ?

MASSINISSE.

Non, Scipion, je n'y puis consentir.

LELIE.

L'excès de sa douleur l'aveugle, et le transporte.
Quoi, vous méconnoissez vos amis de la sorte?

MASSINISSE.

Ah! Lelie, il est vrai que je croyois parler
A cet inexorable.

LELIE.

Il vient de s'en aller,
Qui plaint votre aventure.

MASSINISSE.

O ridicule chose!
Il plaint mon aventure, et c'est lui qui la cause.
Ah! qu'un parfait ami se trouve rarement!

LELIE.

Croyez que Scipion vous aime assurément.
Il vous aime; et sur-tout, c'est en cette rencontre,
Que pour votre salut son amitié se montre.
Considérez, de grace, et sans vous emporter,
Quel est le grand trésor qu'il voudroit vous ôter:
C'est la veuve d'un Roi, qui, cent fois en sa vie,
A, par cent cruautés, la vôtre poursuivie,
Employant contre vous le fer et le poison,
Aprés avoir détruit toute votre maison.
Pour elle à ce qu'on dit, c'est une belle chose;
Mais voyons son esprit, et les maux qu'elle cause.
Avant que le poison de ses regards charmans
Eût mis le vieux Syphax au rang de ses amans,
Ce Prince étoit-il pas, ôtez la perfidie,

Le plus grand que jamais ait vu la Numidie ?
Et dès qu'ils furent joints par le nœud conjugal,
Fut-il jamais malheur à son malheur égal ?
Elle ne cessa point, que pour plaire à sa haine,
Il n'eût abandonné la Puissance Romaine,
Et, par cette imprudence, à sa perte animé
Ceux qu'il aima jadis, et dont il fut aimé.
O vous, dont la vertu, le cœur et la vaillance,
Sont le plus cher objet de notre bienveillance !
Voyez si, sans sujet, nous craignons, aujourd'hui,
Que le même rocher ne vous perde avec lui ?

MASSINISSE.

Croyez, mon cher Lelie, avecque certitude,
Que sur tous actes noirs, je hais l'ingratitude ;
Et qu'il n'est ni beauté, ni conjugale loi,
Qui m'éloigne jamais de ce que je vous doi.
Je tiens tout du Sénat, et sais quel avantage
A l'Empire Romain sur celui de Carthage.
Non, non, cher confident, assurez Scipion
De la sincérité de mon affection.
Dites-lui que jamais cette innocente Reine
Ne me divertira de l'amitié Romaine ;
Qu'on ôtera plutôt les feux du firmament.
Enfin, qu'il ait pitié d'un misérable amant.
Tâchez de m'adoucir ce courage insensible ;
Je n'espere qu'en vous.

LELIE.

Je ferai mon possible.

(A part.)

(*A part.*)

Pauvre esprit aveuglé, qui ne reconnois pas
Que l'Amour te séduit, avec ses faux appas!
Certes, je plains ton sort, quoi qu'en cet Hymenée,
Ton obstination fasse ta destinée.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MASSINISSE.

Que les Dieux, tous parfaits de nature qu'ils sont,
Témoignent d'inconstance aux présens qu'ils nous font!
Qu'il est aisé de voir, au malheur de ma vie,
Que nos prospérités leur causent de l'envie,
Et qu'ils ne donnent point un plaisir sans douleur,
De peur qu'un bien entier ne soit semblable au leur!
En vain, dans le destin des affaires humaines,
D'autres se promettront des voluptés certaines,
Si je montre aujourd'hui que le même soleil,
Qui vit hier mon bonheur à nul autre pareil,
Comme déjà son char s'alloit cacher sous l'onde,
Me trouve à son retour le plus triste du monde.
Que me sert la puissance et le titre de Roi,
Si dans mon propre Etat on me donne la loi?
Que me sert le laurier qui me couvre la tête,
S'il ne peut empêcher la prochaine tempête,
Dont s'en va foudroyer ma gloire et mes plaisirs;
Ce mortel ennemi des amoureux desirs,
Ce naturel chagrin, qui n'aimant rien lui-même,
Ne sauroit approuver ni souffrir que l'on aime?

Enfin, de quoi me sert l'audace et la valeur,
Si j'ai les bras liés en ce dernier malheur?
Hélas! si ce trésor de beautés et de charmes,
Comme je l'ai gagné par la force des armes,
Par les armes, aussi, se pouvoit conserver,
Que ne ferois-je point afin de le sauver?
S'il me falloit dompter le monstre d'Andromede,
Mon malheur en ma main trouveroit son remede.
S'il me falloit encore aller contre les morts,
Sur les pas d'un Hercule, éprouver mes efforts,
Et l'arracher des fers, comme un autre Thésée,
Mon amour me rendroit cette entreprise aisée.
Mais ayant à combattre un monstre renaissant,
Une fiere harpie, un aigle ravissant,
De qui le vol s'étend par-tout notre hémisphere,
Que pourrois-je entreprendre, ou que pourrois-je faire,
Qui n'excédat l'effort et le pouvoir humain?
Forcerai-je, moi seul, tout un peuple Romain?
Ou ferai-je, moi seul, ce qu'en seize ans de guerre,
N'a pu faire Annibal, ni par mer, ni par terre?
Non, non, ma Sophonisbe, il n'y faut plus penser.
Notre sort n'est pas tel qu'on le puisse forcer.
C'est la seule douceur qui vous peut rendre mienne.
Hors cela, mon espoir n'a rien qui le soutienne.
Possible que Lelie aura mieux réussi
Que je n'ose espérer. O grands Dieux! le voici,
Qui me vient prononcer ma derniere sentence.
Sus, mon cœur à ce coup arme-toi de constance.

SCENE II.

LELIE, MASSINISSE.

MASSINISSE.

Eh bien, mon cher Lelie, irons-nous à la mort?
Venez-vous m'annoncer le naufrage ou le port?

LELIE.

Sire, c'est à regret que je suis le ministre
Et le triste porteur d'un mandement sinistre.
J'ai charge de vous dire, et de vous ordonner
De rendre Sophonisbe, ou de l'abandonner,
Comme chose au public utile et nécessaire.
Avisez maintenant ce que vous voulez faire.

MASSINISSE.

Me perdre, et par ma mort apprendre à tous les Rois
A ne suivre jamais ni vos mœurs, ni vos loix,
Cruels, qui sous le nom de la chose publique,
Usez impunément d'un pouvoir tyrannique;
Et qui, pour témoigner que tout vous est permis,
Traitez vos alliés comme vos ennemis!

LELIE, *à part.*

Ne lui répliquons rien, que toutes ces fumées,
En semblables transports, ne se soient consumées.
La fureur diminue à force de parler.

MASSINISSE.

Ah! que si le passé se pouvoit rappeller,
Je m'empêcherois bien de servir de matiere
A la sévérité de ton humeur altiere,
Peuple vain, qui croirois n'avoir pas triomphé,

A moins d'un pauvre Roi sous ses fers étouffé !
C'est par cette raison, ou publique, ou privée,
(Puisqu'un particulier l'a possible trouvée)
Que de force absolue on me fait rendre un bien,
Sans lequel je ne veux, ni n'espere plus rien.
Oui, Lelie, il importe à la gloire d'un homme
Que ma femme elle-même aille esclave dans Rome;
Et que sa vanité seule semblable à soi,
Triomphe à même tems de Syphax et de moi.
O bienheureux vieillard dont la trame est finie,
Sur le point qu'il tomboit sous votre tyrannie!
Et moi très-malheureux d'éprouver, à présent,
Combien, même aux vainqueurs, votre joug est pesant!
Qu'il s'en saisisse donc, qu'il l'enleve et l'entraîne,
Cette désespérée et pitoyable Reine.
Il faut que son triomphe ait tout son ornement,
Je n'y contredis plus, je l'ai fait vainement.
Suffit, si je ne puis y faire plus d'obstacle,
Que ma mort préviendra cet indigne spectacle.

LELIE, *à part.*

Il lui faut pardonner ces violens transports.
Mais parlons maintenant, qu'il a tout mis dehors.
(*A Massinisse.*)
Sire, si vous pouviez à force d'invectives,
Rendre vos passions et vos douleurs moins vives,
Je vous conseillerois de les continuer,
Tant que votre souffrance en pût diminuer.
Décriez, devant moi, le joug de notre Empire,
J'y consens, et dirai qu'il est encore pire;
Mais je ne puis souffrir que vous blâmiez, à tort,

Un homme qui vous plaint, et vous aime si fort;
Et dont l'ambition n'est pas si déréglée
Que vous la concevez, en votre ame aveuglée.
Vous savez, et le tems vous y fera songer,
La raison qui l'oblige à vous désobliger.
Je ne la dirai point, vous l'ayant déja dite;
C'est pourquoi, jugez mieux d'un si rare mérite,
Que de vous figurer que pour sa vanité,
Il voulût vous traiter avec indignité.
Il connoît votre cœur, il en fait trop de compte,
Bref, il vous aime trop pour chercher votre honte.
Il ne veut rien de vous, sinon que vous rendiez
Celle qui vous perdroit si vous ne la perdiez.
Et pour l'amour de vous, et de votre Hyménée,
Elle ne sera point en triomphe menée.

MASSINISSE.

A quoi donc Scipion la veut-il destiner?

LELIE.

C'est à vous maintenant à vous l'imaginer.
Vous savez du Sénat l'ordonnance derniere,
Par laquelle, arrivant qu'elle fût prisonniere,
Il nous est, à tous deux, expressément enjoint,
De l'envoyer à Rome, et de n'y manquer point.
Regardez maintenant si vous avez envie
De lui sauver l'honneur aux dépens de la vie;
Et ne vous plaignez plus, puisqu'à bien discourir,
Votre ami lui fait grace en la laissant mourir.

MASSINISSE.

Quelle grace, ô bons Dieux!

LELIE.

C'est pourtant la plus grande
Qui se puisse accorder, et que le tems demande.
Sire, relevant donc votre esprit abattu,
D'une nécessité faites une vertu.

MASSINISSE.

Hélas ! quelle vertu voulez-vous que je fasse,
Qui ne soit ridicule, et de mauvaise grace ?
Voulez-vous que je montre un visage serein ?
Rendrai-je encore grace au juge souverain,
De qui l'arrêt sanglant a conclu ma ruine,
Ou si je baiserai le bras qui m'assassine ?

LELIE.

La plus haute vertu qu'on exige de vous,
C'est de souffrir un mal qui nous afflige tous.

MASSINISSE.

Il faut bien le souffrir, puisque mon impuissance...

LELIE.

Je veux dire, souffrir avecque patience;
En vous représentant que par cette action,
Vous gagnez un laurier sur votre passion;
Que Rome, le Sénat, et toute l'Italie,
A qui dorénavant votre sceptre s'allie,
Si vous prenez pour eux cette fortune en gré,
Vous chériront encore en un plus haut degré.
Regardez, s'il vous plaît, vos dernieres conquêtes;
Le trouble où vous étiez, et le calme où vous êtes.
Ne m'avouerez-vous pas que vous seriez ingrat,
Et point ou peu soigneux du bien de votre Etat,
Si vous nous obligiez, par quelque violence,

A retrancher pour vous de notre bienveillance?
Quel malheur et pour vous et pour tous les Romains;
S'il leur falloit défaire avec leurs propres mains,
Leur plus considérable et plus parfait ouvrage!
Mais posons qu'en ceci le Sénat vous outrage.
Quoi ! pour un déplaisir qu'il vous fait aujourd'hui,
Perdra-t-il cent bienfaits que vous tenez de lui?
Ne condamnez donc point avecque vos murmures,
Ni nos mœurs, ni nos loix.

MASSINISSE.

O Dieux ! qu'elles sont dures !
En effet, il est vrai, je serois plus qu'ingrat,
Si je ne répondois aux bienfaits du Sénat;
Mais je serois moins qu'homme, ou bien plus que barbare,
Si je ne frémissois du mal qu'on me prépare.
Et bien, n'en parlons plus, m'y voilà résolu.
Il faut bien le vouloir, quand Rome l'a voulu.
O mari déplorable, ô malheureuse femme!

LELIE.

Sire, n'y songez plus.

MASSINISSE.

Arrachez-moi donc l'ame:
Quoiqu'en vain; car encore on m'y verra songer
Au milieu des enfers.

LELIE.

Que veut ce messager?
C'est, infailliblement, la Reine qui l'envoie.
Il faut bien empêcher qu'elle ne le revoie.

SCENE III.

LE MESSAGER.

Sire, quand vous lirez le papier que voici,
Vous saurez le sujet pourquoi je suis ici.

LETTRE DE SOPHONISBE.

« Si rien ne peut fléchir la rigueur obstinée
» De ceux que mon courage a fait mes ennemis,
» Plutôt qu'être captive en triomphe menée,
» Donnez-moi le présent que vous m'avez promis.

MASSINISSE.

Oui, je suis obligé de tenir ma promesse:
Je vais vous le porter, puisque l'heure me presse,
Et que la seule mort peut finir votre ennui.

LELIE.

Sire, ne le donnez que par la main d'autrui.
Vos maux en la voyant s'augmenteront.

MASSINISSE.

N'importe.

LELIE.

Croyez-moi.

MASSINISSE.

Non, Lelie, il faut que je le porte.

LELIE.

Vous ne le ferez pas, ce n'est que tems perdu.

MASSINISSE.

Et pourquoi?

LELIE.

C'est un point qu'on vous a défendu,
De peur que cette vue accrût votre supplice.

MASSINISSE.

Bien donc, que de tout point mon destin s'accomplisse,
(*Au Messager.*)
Tu le vois, mon ami, qu'avec tout mon pouvoir,
Il ne m'est pas permis seulement de la voir.
O Dieux! souffrirez-vous qu'une injuste Puissance
Regne sur vos enfans avec tant de licence !

LELIE, *à part.*

Ce violent esprit s'échappe à tout moment.
Certes, il est à plaindre en son aveuglement.
Je crains quelque révolte en son ame agitée.
Le voilà qui rumine.

MASSINISSE.

La pierre en est jettée !
Mon ami, viens quérir ce funeste présent.
Allons, Lelie, allons, vous y serez présent.

SCENE IV.

SOPHONISBE, CORISBÉ, PHENICE.

PHENICE.

Madame, votre humeur craintive et soucieuse,
A vous inquiéter est trop ingénieuse.
Le moindre objet vous trouble; un songe, une vapeur,
Un corbeau qui croasse, enfin tout vous fait peur.

SOPHONISBE.

Phenice, croyez-moi, je suis venue aux termes
Où doivent s'ébranler les esprits les plus fermes.
Le malheur qui m'attend est si prodigieux,
Les signes que j'en ai sont si présagieux,
Et tous si clairement marquent ma destinée,
Que vous, qui m'assurez, en serez étonnée.
Vous savez qu'hier au soir, lorsqu'Hymen nous joignit,
Par deux diverses fois son flambeau s'éteignit;
Que même à ce matin une brebis frappée,
S'est de la main du Prêtre, et du temple échappée;
Et qu'étant ramenée avec le coup mortel,
La foudre a consumé la victime et l'autel.
Deux funestes oiseaux, dans l'horreur des ténebres,
Ont troublé mon repos avec leurs cris funebres.
Encore aujourd'hui, même au lever du soleil,
Un songe épouvantable a causé mon réveil.
Du malheureux Syphax l'image ensanglantée,
Avec ces tristes mots, à moi s'est présentée:

» Ingrate ! je reviens de l'éternelle nuit,
» Pour t'assurer encor du malheur qui te suit.
» D'un mari méprisé le courroux légitime,
» Te demande aux Enfers, où t'appelle ton crime.
» Adieu, tes voluptés feront naufrage au port :
» Je te l'ai dit vivant, et je te le dis mort.
Là, certes, le sommeil à la crainte a fait place;
Et je me suis trouvée aussi froide que glace.
Puis embrassant le Roi, par un contraire effet,
La peur a fait en moi ce que l'Amour eût fait.

CORISBÉ.

Il est vrai qu'après tout, voilà des pronostiques,
Qui sont avant-coureurs d'aventures tragiques.
Mais le pere des Dieux, à qui tout est permis,
En détourne l'effet dessus nos ennemis.

SOPHONISBE.

Ce qui me met en peine, avec plus d'apparence,
C'est l'extrême longueur de cette conférence.
Le Roi dorénavant met trop à revenir,
Pour croire, avec raison, qu'il ait pu m'obtenir.
Mais voici de retour celui par qui la vie
Me sera conservée, ou me sera ravie.

SCENE V.

LE MESSAGER.

Que je suis malheureux de servir d'instrument
A la fureur du sort !

SOPHONISBE.

Avancez hardiment.
Montrez-moi ce papier; donnez-moi ce breuvage,
Par où j'éviterai la honte du servage.

LETTRE DE MASSINISSE A SOPHONISBE.

» Puisqu'il faut obéir à la nécessité,
» Recevez de ma part cette coupe funeste.
» De tant de biens que j'eus, c'est le seul qui me reste,
» Et le dernier témoin de ma fidélité.

SOPHONISBE.

O Dieux ! que ce présent m'aporteroit de joie,
Si je pouvois baiser la main qui me l'envoie !
Dites, Caliodore, et ne me trompez point :
Avez-vous observé ce qui vous fut enjoint ?

CALIODORE.

Madame, en le voyant, vous avoûriez vous-même,
Q'ainsi que son amour, sa douleur est extrême.
La couleur du trépas dont son visage est peint,
Montre de quel ennui son esprit est atteint.
Mon ami, m'a-t-il dit, va-t-en dire à Madame,
Que Rome ne veut pas qu'elle vive ma femme ;
Et que c'est sa vertu, qu'on ne sauroit souffrir,
Qui fournit le poison que tu lui vas offrir :

Il porte dans le cœur une mort si soudaine,
Que presque en un instant il acheve sa peine.
Après, en m'embrassant, et me parlant tout bas,
Afin que les Romains ne l'entendissent pas;
Jure-lui, m'a-t-il dit, que la main de la Parque
M'eût poussé le premier dans la fatale barque,
N'étoit qu'après ma mort, nos communs ennemis
Perdroient le souvenir de ce qu'ils m'ont promis.
Qu'elle s'assure donc qu'un trépas digne d'elle,
Lui prouvera dans peu que je lui suis fidele.
Avec ces derniers mots il s'est évanoui.

CORISBÉ.

O de parfaite amour témoignage inoui!

PHENICE.

O barbares Romains! ô Ciel impitoyable!

SOPHONISBE.

Enfin, voici l'effet de mon songe effroyable.
Vous voyez maintenant que ce n'est pas à tort
Que je prenois pour moi tous ces signes de mort.
Mais il m'est aussi doux de mourir que de vivre,
Puisque mon Massinisse a juré de me suivre.
Montre donc, cher époux, ta constance et ta foi;
Et ne differe pas un instant après moi.
Oui, pour trop te chérir, je te suis inhumaine;
Tant j'ai peur que peut-être une Dame Romaine,
Par l'ordre des Romains, mes tyrans et les tiens,
Ne prenne auprès de toi la place que j'y tiens.
Corisbé, je vous prie, et vous aussi, Phenice,
De me faire un plaisir, avant que je finisse.
Me l'accorderez-vous?

CORISBÉ.

Eh ! Madame, parlez,
Commandez seulement.

SOPHONISBE.

Puisque vous le voulez,
Je vous commande donc, comme votre maîtresse,
De contenir si bien la douleur qui vous presse,
Que vos pleurs ni vos cris ne déshonorent pas
La gloire qui doit suivre un si noble trépas.
N'est-ce point à mes jours une gloire assez grande,
Que, tous obscurs qu'ils sont, Rome les appréhende?
Nos vainqueurs sont vaincus, si nous leur témoignons
Qu'ils nous craignent bien plus que nous ne les craignons.
Sus donc, ne perdons plus, en discours infertiles
Le tems qu'il faut donner aux effets plus utiles.
Délivrons les Romains de la peur et du mal
Que leur pourroit causer la fille d'Asdrubal.
(*Elle avale le poison.*)

PHENICE.

O Dieux ! c'est maintenant que nous sommes perdues.

SOPHONISBE.

Certes, si les Romains vous avoient entendues,
Ils auroient bien raison de penser à ce coup,
Que les maux qu'ils nous font nous affligent beaucoup.
Non, non, témoignons-leur que s'ils n'ont rien de pire,
Nous n'avons pas sujet de craindre leur Empire ;
Et leur ôtons par-là le plaisir et l'orgueil
Qui les transporteroient, s'ils savoient notre deuil.

Mais la Parque dans peu me fermera la bouche.
Mes filles, aidez-moi, portez-moi sur ma couche,
Et que je meure au moins dessus le même lit,
Où mon funeste Hymen hier au soir s'accomplit.

SCENE VI.

SCIPION, MASSINISSE, LELIE.

SCIPION.

Il est vrai qu'en ceci votre constance est telle,
Qu'on la doit couronner d'une gloire immortelle.
Aussi ne doutez pas que Rome et le Sénat
N'en fassent quelque jour un merveilleux état.
Sophonisbe n'est pas la derniere des femmes :
Assez d'autres encor sont dignes de vos flammes.
Quand votre jugement se sera reconnu,
Vous bénirez le mal qui vous est avenu ;
Si l'on peut dire mal un fortuné veuvage,
Que je n'ai souhaité que pour votre avantage..

MASSINISSE.

O Dieux, quel avantage !

SCIPION.

En une autre saison,
Vous en connoîtrez mieux la suite et la raison.
Lelie, à mon avis vous les a fait comprendre,
Dans la charge et le soin qu'il en a voulu prendre :

Au moins, si vos transports ne me font point douter
Qu'il ait pu vous les dire, et vous, les écouter.

LELIE.

Seigneur, par sa froideur, et par sa retenue,
On voit que sa raison est un peu revenue;
Et je ne doute point qu'il ne confesse un jour,
A quel point de malheur l'eût porté cet amour,
Et qu'on n'a travaillé que pour sa seule gloire.
Aussi devez vous, Sire, en perdre la mémoire,
Bannir ces noirs soucis, vous divertir ailleurs,
Et donner vos pensers à des objets meilleurs.

SCIPION.

La chute de Syphax vous laisse une matiere
Capable d'exercer une ame toute entiere.
Un Royaume nouveau fournit assez de quoi
Occuper le loisir et l'esprit de son Roi.
C'est à ce digne emploi que votre ame occupée,
Se guérira dans peu du trait qui l'a frappée;
Et que Lelie et moi vous verrons censurer
L'aveugle passion qui vous fait murmurer.

MASSINISSE.

Je vous tromperai bien avant que le jour passe.

SCENE VII.

CALIODORE.

O CONSTANCE incroyable ! ô mortelle disgrace !

MASSINISSE.

Ah, Dieux ! la Reine est morte !

CALIODORE.

Oui, Sire, c'en est fait.
Hélas ! jamais poison n'eut un si prompt effet.

MASSINISSE.

Eh bien, mes Souverains, aurez-vous agréable
Que n'ayant pu la voir, en sa fin lamentable,
Nous la fassions au moins apporter devant nous?
Oui, vous en trouverez le spectacle si doux,
Il est si nécessaire au bien de votre Empire,
Que j'obtiens ma demande.

SCIPION.

Il faut le laisser dire.

MASSINISSE.

Voyons donc ce trésor de grace & de beauté.
Mon ami, que sur l'heure il nous soit apporté.

CALIODORE.

Si votre Majesté desire qu'on lui montre
Ce pitoyable objet, il est ici tout contre.
La porte de sa chambre est à deux pas d'ici ;
Et vous le pourrez voir de l'endroit que voici,
En levant seulement cette tapisserie.

SCIPION.

Je crains que cette vue éveille sa furie.

(La chambre paroît.)

MASSINISSE.

(Ici le Messager rentre.)

O vue! ô désespoir! regardez maintenant,
O vous, Consul.Romain, et vous, son Lieutenant,
Si je vous ai rendu l'aveugle obéissance
Que votre autorité veut de mon impuissance.
Ai-je été, qu'il vous semble, ou rebelle, ou trop lent
A l'exécution de ce coup violent?
Otez-vous tout sujet de soupçon et de crainte,
Et voyez si sa mort n'est point une mort feinte.
Voyez si de son teint les roses et les lys,
Dans l'hiver de la mort sont bien ensevelis.
Observez ces yeux clos, considérez-la toute,
Tant qu'il ne vous demeure aucun sujet de doute.
Mais, sans considérer ses yeux ni sa couleur,
Il ne faut regarder que ma seule douleur.
Il ne faut qu'observer le deuil qui me transporte,
Pour croire assurément que Sophonisbe est morte.
Elle est morte; et ma main, par cet assassinat,
M'a voulu rendre quitte envers votre Senat.
Si la reconnoissance aux bienfaits se mesure,
Cette seule action le paie avec usure.
Par cet acte, témoin de votre cruauté,
J'ai mis dans le tombeau l'amour et la beauté.
Enfin, par cette mort qui fait votre assurance,
Vous n'avez plus de peur, ni moi plus d'espérance.

Ne me dites donc plus que je serois ingrat,
Et bien peu soucieux du bien de mon Etat,
Si je vous obligeois par quelque violence,
A retrancher pour moi de votre bienveillance.
Quant à moi, désormais tout m'est indifférent;
Et quant à mon état, ma douleur vous le rend.
Après m'avoir ôté le desir de la vie,
Vos biens, ni vos honneurs, ne me font point envie.
Usurpez l'Univers de l'un à l'autre bout,
Je n'y demande rien, je vous le cede tout.
Rendez-moi seulement une chose donnée
Par Hymen, par l'Amour, et par la Destinée.
En un mot, donnez-moi ce que vous craignez tous,
Et je serai plus riche et plus content que vous.
Rendez-moi Sophonisbe.

SCIPION.

Allons-nous-en, Lelie;
Puisque notre présence irrite sa folie,
Et que nous ne voyons fer ni poison sur lui.
Laissons-le par la plainte adoucir son ennui.

(*Ils rentrent.*)

SCENE VIII.

SCENE VIII.

PLAINTE DE MASSINISSE
SUR LE CORPS DE SOPHONISBE.

Miracle de beauté, Sophonisbe, mon ame,
Que je n'ose appeller de ce doux nom de femme,
Tant les chastes plaisirs d'Hymen et de Junon
M'ont duré peu de tems, pour te donner ce nom.
Vive source autrefois d'amour et d'éloquence,
Où la mort maintenant a logé le silence.
Belle bouche, beaux yeux, de tant d'attraits pourvus,
Pour mon contentement et trop et trop peu vus:
Vous avez donc perdu ces puissantes merveilles,
Qui déroboient les cœurs, et charmoient les oreilles?
Clair soleil, la terreur d'un injuste Sénat,
Et dont l'aigle Romain n'a pu souffrir l'éclat;
Doncques votre lumiere a donné de l'ombrage:
Donc vous êtes couvert d'un éternel nuage.
Et sans aucun midi, la mort et le destin
Confondent votre soir avec votre matin.
Triste et superbe lit, presque en même journée,
Témoin de mon veuvage et de mon hyménée,
Falloit-il que le Ciel, à ma perte obstiné,
M'ôtât si-tôt le bien que tu m'avois donné?
Félicité ravie aussi-tôt que connue;
Sophonisbe, en un mot, qu'êtes-vous devenue?
Mais, Dieux! que ma demande a bien peu de raison,
Puisque ma propre main a fourni le poison,

Qui fait qu'elle m'attend sur le rivage sombre,
Où mon fidele esprit va rejoindre son ombre!
C'est-là, cruel Sénat, que tes superbes loix
Ne feront point trembler les misérables Rois.
Un poignard, malgré toi, trompant ta tyrannie,
M'accorde le repos que ta rigueur me nie.
Cependant, en mourant, ô peuple ambitieux!
J'appellerai sur toi la colere des Cieux.
Puisses-tu rencontrer, soit en paix, soit en guerre,
Toute chose contraire et sur mer et sur terre.
Que le Tage et le Pô, contre toi rebellés,
Te reprennent les biens que tu leur a volés.
Que Mars, faisant de Rome une seconde Troye,
Donne aux Carthaginois tes richesses en proie;
Et que dans peu de tems, le dernier des Romains
En finisse la race avec ses propres mains.
Mais consumer le tems en des plaintes frivoles,
Et flatter sa douleur avecque des paroles,
C'est à ces lâches cœurs, que l'espoir de guérir
Persuade plutôt que l'ardeur de mourir.
Meurs, misérable Prince; et d'une main hardie,
Ferme l'acte sanglant de cette Tragédie.

(Il tire le poignard caché sous sa robe.)

Sophonisbe en ceci t'a voulu prévenir;
Et puisque tes efforts n'ont pu la retenir,
Donne-toi pour le moins le plaisir de la suivre,
Et cesse de mourir en achevant de vivre.
Montre que les rigueurs du Romain sans pitié,
Peuvent tout sur l'amant, et rien sur l'amitié.

(Il se tue.)

FIN.

CHEF-D'ŒUVRE

DE

DU RYER.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIII.

VIE DE DU RYER.

PIERRE DU RYER nâquit à Paris en 1605, d'une famille noble. En 1626, il fut pourvu d'une charge de Secrétaire du Roi (1).

Séduit par le mérite d'une femme aimable, qui n'avoit que la beauté pour dot, Pierre

(1) Selon quelques Auteurs, Pierre du Ryer eut pour pere Isaac du Ryer, mort de misere par inconduite, ayant été Secrétaire du Duc de Bellegarde, et ensuite réduit à être Commis au port Saint Paul. On a d'Isaac du Ryer plusieurs Pieces de Théatre; savoir, les Amours contraires, Pastorale, en trois actes, en vers, donnée en 1619; la Vengeance des Satyres, Pastorale, en cinq actes, en vers, représentée dans la grande Salle de l'Église du Temple de Paris, en 1614; le Mariage d'Amour, en 1621, Pastorale, en cinq actes, en vers. Ces différentes Pieces sont imprimées dans un volume intitulé, le Temps perdu et les Gaietés d'Isaac du Ryer, imprimé en 1604, réimprimé en 1621 et 1631, in-12.

DU RYER fit un mariage peu avantageux, qui dérangea sa fortune, au point de l'obliger de vendre sa charge de Secrétaire du Roi, le seul bien qu'il possédoit; ce qu'il fit en 1633, quelque tems après son mariage.

Lùttant contre l'adversité, et n'ayant plus d'autre ressource que son esprit, il travailla sans relâche, pour faire subsister sa famille du produit de ses Ouvrages : on assure même que sa femme lui assignoit tous les jours sa tâche à remplir, et tant de pages à traduire. « C'étoit, » dit M. Marmontel, la seule façon de lui » rendre agréable un travail forcé, et de lui en » donner le courage; on obéit avec bien moins » de peine à l'amour qu'à la nécessité ».

César, Duc de Vendôme, connoissant l'extrême misere de DU RYER, et étant jaloux d'avoir auprès de lui un des premiers hommes de son siecle, se l'attacha en qualité de Secrétaire, et le gratifia d'une pension.

Le 21 Novembre 1646, la même année que parut le Scévole, DU RYER fut reçu de l'Académie Françoise, à la place de M. Farel, par préférence à Pierre Corneille, qui deux ans

auparavant avoit essuyé le même désagrément, lorsque M. Salomon remplaça M. Bourbon. Sur la fin de ses jours, DU RYER obtint un brevet d'Historiographe de France, et une pension de 2000 liv. sur le sceau. Il n'en jouit pas longtems; car environ six mois après, de retour à Paris, il tomba malade d'une fievre putride, dont il mourut le 6 Novembre 1658 (en 1656, selon Baile), âgé de cinquante-trois ans. Il fut enterré à S. Gervais en Greve, dans le tombeau de ses ancêtres.

Loret, dans sa Muse historique du 5 Octobre 1658, inséra l'épitaphe suivante à la louange de DU RYER.

Trésor d'immortelles douceurs,
Chastes Muses, divines sœurs,
Pucelles de céleste race,
Pleurez, pleurez votre disgrace,
Un de vos plus chers favoris,
Un des ornemens de Paris,
L'Auteur de cent doctes ouvrages,
Les délices des ames sages,
Et qui vous honoroit si fort,
Monsieur DU RYER enfin est mort.

. . . . . .
. . . . . .

Rare Auteur, dont j'aimai toujours
Les hauts traités, les hauts discours,
Les traductions sans égales,
Les belles Pieces Théatrales;
Et bref, tant de divins écrits.
Dont tu ravissois nos esprits;
Ame à présent toute sublime,
Pour te témoigner mon estime,
Avec des transports innocens,
Je viens t'offrir un peu d'encens:
Pour un défunt de tel mérite,
Certes, l'offrande est bien petite;
Mais du moins j'ai fait cet écrit
Autant du cœur que de l'esprit.

Peu d'Écrivains ont été plus laborieux et plus féconds que DU RYER. On a de lui dix-neuf Pieces de Théatre, et plus de quarante volumes de traductions, dont plusieurs sont *in-fol.* (1). Quoique ses Ouvrages soient négli-

(1) Ses traductions sont le Traité de la Providence, texte Latin de Salvian; l'Éloge de Busiris, par Isocrate; les Pseaumes de Dom Antoine, Roi de Portugal; l'Histoire de la guerre de Flandre, écrite en Latin par Strada; celle d'Hérodote en neuf Livres; les Supplémens de Freinshemius, à la tête du Quinte-Curce de Vaugelas; la Vie de S. Martin, par Sévere Sulpice; les Décades de Tite-Live, avec les Supplémens de

gés, et que cet Auteur n'ait pu s'empêcher de payer le tribut au mauvais goût de son siecle, par des jeux de mots pitoyables, et des antitheses puériles et affectées, néanmoins si on les compare avec ceux de son tems, on avouera qu'ils étoient encore moins défectueux que ne le devroient être ceux d'un Écrivain forcé de travailler pour vivre, et mal payé de son Libraire. On rapporte à ce sujet, que Sommaville lui donnoit un écu par feuille de ses traductions : le cent de grands vers lui étoit payé 4 livres, et le cent de petits 40 sols.

Les inégalités de style qu'on remarque dans les Pieces de ce Poëte, n'empêchent pas qu'on n'y rencontre à peu près la même marche et le même ton ; c'est toujours un Dialogue raisonné, fort et nervèux, des sentences souvent exprimées vivement et avec précision, une intrigue bien ménagée et conduite avec art : on ne peut lui refuser de la force, quelquefois du sublime,

---

Freinshemius ; ce qui nous reste de Polybe ; l'Histoire de M. de Thou, les Métamorphoses d'Ovide ; douze volumes des Œuvres de Cicéron, neuf volumes de celles de Sénéque

dans les idées, de l'énergie dans l'expression; et un grand fonds de raisonnement.

DU RYER donna sa premiere Piece à l'âge de vingt-cinq ans : celles qui lui ont fait le plus d'honneur sont les Tragédies d'Alcionée, de Saül, d'Iphigénie et de Scévole. Cette derniere, quoique trop négligée dans son style, quelquefois lâche, diffus, et prosaïque, est fort supérieure à toutes celles du même Auteur.

La vie privée de DU RYER fut irréprochable; ses mœurs étoient douces, simples et modestes. L'étroite misere où il étoit réduit n'influoit en rien sur son caractere : il n'eut jamais la vanité de rougir de son peu de fortune. Rien ne le prouvera mieux que ce qu'en rapporte Vigneul de Marville. « Ne pouvant fournir aux besoins » de sa famille, il s'étoit retiré dans une maison » du côté de Picpus, près de Paris. Un beau » jour d'été, ajoute le même Auteur, nous » allâmes plusieurs ensemble lui rendre visite » (Ménage en étoit). Il nous reçut avec joie, » nous parla de ses desseins, et nous montra de » ses ouvrages; mais ce qui nous toucha, c'est » que ne craignant pas de nous laisser voir sa

» pauvreté, il voulut nous donner la collation.
» Nous nous rengeâmes sous un arbre ; on étendit une nappe sur l'herbe ; sa femme nous apporta du lait, et lui des cerises, de l'eau fraîche et du pain bis. Quoique ce régal nous semblât très-bon, nous ne pûmes dire adieu à cet excellent homme, sans pleurer de le voir si maltraité de la Fortune, à l'approche de la vieillesse, et déja accablé d'infirmités ».

CATALOGUE
DES PIECES
DE DU RYER.

ARÉTAPHILE, Tragi-Comédie, en vers, en cinq actes, avec un divertissement, donnée en 1618 ; manuscrite.

Clitophon et l'Eucipe, Tragi-Comédie, en vers, en cinq actes, donnée en 1622 ; manuscrite.

Ces deux Pieces se trouvent dans la Bibliotheque de feu M. le Duc de la Valliere : elles sont indiquées dans le second volume du Catalogue des livres rares de cette Bibliotheque, numéro 3407. Elles étoient autrefois dans celle de M. le Maréchal d'Estrées.

Argénis et Poliarque, ou Théocrine, Tragi-Comédie, dédiée au Maréchal de la Chastre, premiere Journée, donnée en 1630 ; imprimée la même année, avec des argumens, un avis

au Lecteur, et d'autres Poésies de l'Auteur. Paris, chez Nicolas Bessin, 1630, *in*-8°.

Les vers de ce Poëme sont un peu plus travaillés que ceux de Hardy, mais la conduite n'en est pas plus réguliere.

Argénis, Tragi-Comédie, deuxieme Journée, dédiée à Madame Louise Henriette de la Chastre, donnée en 1631, avec des argumens et quelques vers; imprimée à Paris en 1636, chez la veuve Bessin, *in*-8°.

Lisandre et Caliste, Tragi-Comédie, dédiée à Madame la Duchesse de Longueville, jouée en 1632, avec un argument et quelques vers à l'Auteur; imprimée en 1636. Paris, chez David, *in*-8°.

Le sujet de cette Tragi-Comédie est tiré du Roman d'Audiguier, qui porte le même titre : elle est extrêmement chargée d'événemens; la versification en est passable; les mauvaises pointes en sont presque entiérement bannies : elle annonce le germe du talent.

* Alcimédon, Tragi-Comédie, dédiée à César de Vendôme, Duc de Mercœur, jouée en 1634; imprimée à Paris en 1635 et 1636, chez Pierre de Sommaville, *in*-8°.

Les Vendanges de Surenne, Comédie en cinq actes et en vers, dédiée à César, Duc de Vendôme, donnée en 1635; imprimée l'année suivante. Paris, 1636, chez Pierre de Sommaville, *in*-4°.

Cléomédon, Tragi-Comédie, dédiée à César, Duc de Vendôme, donnée en 1635 ou 1636, imprimée à Paris en 1637 et en 1638, *in*-8°. chez Pierre de Sommaville.

Rien de plus singulier que le rôle principal. Cette Piece est assez bien écrite : on y trouve des vers heureux.

Lucrece, Tragédie, dédiée à Madame de Vendôme, représentée en 1637; imprimée en 1638, *in*-4°.

Sextus, un poignard à la main, veut exiger que Lucrece réponde à ses desirs : elle s'enfuit dans la coulisse; on entend des cris, et Lucrece reparoît en désordre, pour apprendre au Spectateur qu'elle vient d'être violée. Cette scene nous donne une idée de la maniere dont les Auteurs de ce tems traitoient de semblables sujets, et quelles en étoient les mœurs.

Clarigene, Tragédie, dédiée au Duc de Mercœur, donnée en 1638; imprimée l'année

suivante, avec figures, et réimprimée en 1640, *in*-4°.

Cette Piece est assez bonne pour le tems.

* Alcionée, Tragédie, dédiée à Madame la Duchesse d'Aiguillon, représentée en 1639; imprimée l'année suivante à Paris, *in*-4°. et en 1705, chez P. Ribou, *in*-12.

Alcionée a eu un très-grand succès, et s'est conservée plus de cinquante ans au Théatre. Cette Piece mérite d'être sauvée de l'oubli; il y a de l'intérêt, et un intérêt assez vif: on y remarque plusieurs belles scenes très-pathétiques: elle est écrite avec une simplicité assez noble, et d'un ton assez élevé. (Voyez Chef-d'Œuvres Dramatiques, vie de du Ryer). L'Abbé d'Aubignac a loué dans cette Piece la force du discours et la grandeur des sentimens. Ménage la regardoit comme un chef-d'œuvre. Christine, Reine de Suede, se la fit lire jusqu'à trois fois dans un jour.

* Saül, Tragédie, avec un avertissement et une estampe; représentée en 1639, et imprimée à Paris en 1642, chez Antoine de Sommavile, *in*-4°.

« Cette Piece, dit M. le Chevalier de Mouhy, n'est » pas sans mérite, a des beautés de détail, et n'est » point mal versifiée. L'Ombre de Samuel apparoît sur » la scene à Saül; ce qui dément l'opinion de ceux

» qui soutiennent que Voltaire a le premier mis des » Ombres au Théatre ». Voyez abrégé de l'Histoire du Théatre François, tome premier, pag. 4[illegible].

On lit dans l'avertissement qui se trouve à la tête de cette Tragédie.

« Je ne dédie cette Piece à personne, parce que je la dédie à tout le monde. Je la donne aux grands et aux petits, aux profanes et aux religieux, parce que les uns et les autres peuvent trouver dans son sujet une instruction sans aigreur, et un divertissement sans scandale, &c. ».

Esther, Tragédie, avec un avertissement, jouée à l'Hôtel de Bourgogne en 1643; imprimée à Rouen en 1644, *in*-4°.

Bérénice, Tragédie en prose, représentée en 1645; imprimée en 1645 ou 1647, *in*-4°. avec un avertissement.

Beauchamps cite la Bérénice de du Ryer, mise en vers par l'Abbé d'Aubignac.

* Scévole, Tragédie, dédiée par le Libraire à M. Hesselin, jouée en 1646; imprimée à Paris en 1647, chez Sommaville, *in*-4°. avec fig.

* Thémistocle, Tragédie, représentée en Novembre 1647, sur le Théatre du Marais; imprimée à Paris l'année suivante, *in*-4°. chez

de Sommaville ; réimprimée à Lyon en 1654, chez Claude Riviere.

Cette Piece est passable, quoiqu'avec beaucoup de fautes : elle a eu du succès.

Nitocris, Reine de Babilone, Tragi-Comédie, représentée en 1649; imprimée à Paris l'année suivante, *in*-4°. chez Antoine de Sommaville.

La sixieme scene du second acte offre une situation bien intéressante.

Amarillis, Pastorale, donnée en 1650; imprimée la même année, *in*-12, et l'année suivante *in*-4°. sans le consentement de l'Auteur. Paris, chez Toussaint Quinet.

Cette Pastorale est bonne pour le tems : on y trouve d'assez jolis vers.

Dinamis, Reine de Carie, Tragi-Comédie, donnée en 1650 ; imprimée à Paris, chez Antoine de Sommaville, 1653, *in*-4°.

Anaxandre, Tragi-Comédie, donnée en 1654; imprimée en 1655, *in*-4°.

On attribue cette Piece à Isaac du Ryer.

Tarquin, Tragédie, donnée en 1656; manuscrite.

Il paroît que M. le Duc de la Valliere n'a point connu cette Tragédie, ni Beauchamps non plus. Voyez abrégé de l'Histoire du Théatre François, par M. le Chevalier de Mouhy, article du Ryer.

On lui attribue encore, Alexandre, Tragédie, Cléophon, Tragédie, et la Comédie des Captifs, peu connue. On n'est pas certain que Pierre du Ryer soit l'Auteur de ces dernieres Pieces : on les croit d'Isaac du Ryer, son pere.

SCÉVOLE,

TRAGÉDIE

DE DU RYER,

DÉDIÉE

A MONSIEUR

HESSELIN,

CONSEILLER DU ROI EN SES CONSEILS, MAÎTRE-D'HÔTEL ORDINAIRE DE SA MAJESTÉ, ET MAÎTRE DE SA CHAMBRE AUX DENIERS.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIII.

C. H.

A MONSIEUR

HESSELIN,

CONSEILLER DU ROI EN SES CONSEILS, MAÎTRE-D'HÔTEL ORDINAIRE DE SA MAJESTÉ, ET MAÎTRE DE SA CHAMBRE AUX DENIERS.

MONSIEUR,

PERMETTEZ que je vous donne cet Ouvrage, avant que de le donner à tout le monde, et que personne ne le puisse connoître en même-tems que j'ai essayé de vous rendre des devoirs. Si quelqu'un me vouloit blâmer de vous faire un présent du bien d'autrui, au moins on louera mon jugement d'apporter une belle chose, où toutes les belles choses sont les bien-venues. En effet, Monsieur, si les beaux Ouvrages sont capables d'un souverain bien, c'est chez vous qu'ils le rencontrent. On peut dire que toute votre maison est un Cabinet de Pieces rares; mais on peut dire

aussi, plus raisonnablement que tout autre chose, que parmi tant de raretés, il n'y a rien de plus précieux que vous ; ainsi je ne doute point que M. du Ryer, qui est le pere de cet Ouvrage, n'approuve mon dessein à son retour de la campagne : et comme il me fait l'honneur de m'aimer, il sera aise, sans doute, de m'avoir donné les moyens de payer ce que je dois à l'honneur de votre amitié. Je vous supplie donc, Monsieur, de recevoir le fameux Scévole : mais si cela se pouvoit faire, je vous supplie très-humblement de me considérer en sa place. Imaginez-vous, Monsieur, que je vous présente une image de l'ardente passion que j'ai pour votre service, en vous offrant le tableau d'un Héros qui se laisse brûler lui-même. Je serai content de ma fortune, et j'aurai tout le bien que je desire, si vous me faites l'honneur de croire que je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble, très-obéissant
et très-affectionné Serviteur,
DE SOMMAVILLE.

SUJET DE SCÉVOLE.

PORSENNE, Protecteur de Tarquin, que les Romains ont chassé du Trône, vient attaquer Rome. Scévole, pour délivrer sa Patrie, se détermine à assassiner Porsenne. Afin d'y parvenir, et de n'être point reconnu, il prend les habits d'un soldat de Porsenne, et arrive dans le camp ennemi. Il y rencontre Junie, fille du fameux Brutus, et dont il est amoureux, qui est prisonniere du Roi d'Étrurie. Il lui confie son projet, et l'exécute bientôt après; mais il se trompe, et au lieu de Porsenne, il tue un de ses Officiers. On l'arrête; on veut l'appliquer à la torture, pour lui faire découvrir ses complices; mais ce généreux Romain, pour donner des preuves de sa fermeté, plonge sa main dans des charbons ardens. Le Roi en est touché. On alloit cependant le faire périr, lorsque le fils de Porsenne reconnoît dans Scévole un Héros qui lui a sauvé la vie. Il demande sa grace au Roi,

son pere, et l'obtient. Porsenne, frappé de la grandeur du courage de ses ennemis, quitte le parti de Tarquin, et fait sa paix avec les Romains.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR LA TRAGÉDIE
DE SCÉVOLE.

LA Tragédie de Scévole parut entre Rodogune et Héraclius : elle fut jouée pour la premiere fois en 1646, à l'Hôtel de Bourgogne, et eut un succès prodigieux, qui s'est toujours soutenu toutes les fois qu'elle a été reprise. Les principaux rôles étoient remplis alors par Bellefleure, Blandiniere, Beausoleil, et Bellerose qui jouoit Scévole ; et celui de Junie, par la Duclos, mere de l'Acteur de ce nom qui a brillé si long-tems sur la scene Françoise; ensuite par la Beauval, en 1719, et celui de Tarquin, par la Thorilliere pere ; celui de Porsenne, par Champmellé, et celui de Scévole, par Baron pere, qui le joua encore à sa rentrée au Théatre, dans une reprise qui en fut faite au mois de Juillet 1721 (1). Philippe

(1) Le célebre Baron avoit quitté le Théatre en 1691, avec une pension de mille écus ; il y remonta en 1720,

Poisson, fils, joua Tarquin, le grand Porsenne, Dufrêne Aronce, et la Duclos, Junie. (Voyez recherches sur les Théatres, par Beauchamps, tome second, pag. 82).

Cette Piece est le chef-d'œuvre de du Ryer : elle est assez bien écrite, à quelques inégalités près. La versification en est belle, harmonieuse ; les caracteres en sont grands et sublimes, bien dessinés et habilement contrastés. Le rôle de Junie est digne de Corneille ; l'amour y est subordonné à l'héroïsme Républicain, non-seulement dans l'ame de Scévole, mais encore dans celle de Junie, fille de Brutus. Rien n'y inspire la pitié, rien n'y excite la terreur ; mais il y regne une grandeur de sentimens qui étonne. C'est dommage qu'un assassinat soit l'action principale et le fond du sujet.

« L'action de Scévole, dit M. Marmontel,

âgé de soixante-huit ans. Ce Comédien étoit si supérieur à tous ceux du tems, qu'il fut généralement applaudi, et appellé, d'une commune voix, le Roscius de son siecle. Baron lui-même, dans les momens d'enthousiasme de son amour-propre, disoit, « que tous les » cent ans on voyoit un César, mais qu'il falloit mille » ans pour produire un Baron ».

» étoit très-simple ; il a fallu y suppléer par des » scenes épisodiques, amener la fille de Brutus » dans le camp ennemi, la supposer amante de » Scévole, et donner à Scévole un rival dans » Arons, fils de Porsenne. Or rien de tout cela » n'est assez bien conduit. L'arrivée de Junie » dans le camp est trop précipitée : au lieu de l'y » faire venir à point nommé, un Poëte habile » eût supposé qu'elle y étoit déja captive. L'in- » vraisemblance du moyen qui l'y amene, est » d'ailleuts trop sensible : quel pouvoit être cet » asyle où la fille de Brutus avoit eu l'impru- » dence de se retirer et de se croire en sûreté, » hors des murs de Rome assiégée ? Y avoit-il » pour elle d'autre asyle que Rome même ? » Tout le reste du Latium étoit en proie au parti » de Tarquin ; le camp de Porsenne couvroit les » bords du Tybre. Mais le plus grand défaut de » ce Roman est d'être épisodique. Cet amour, » cette rivalité, ne font rien au fait principal ; » et rien de tout cela n'empêche, ne retarde, ni » ne décide l'événement.

» Le nœud de l'action consiste dans le péril de » Rome, dans le projet de Scévole, dans son

» déguisement, dans le danger d'être reconnu, » dans l'erreur où il tombe, dans le moyen terrible qu'il emploie, après avoir manqué son » coup, pour intimider Porsenne ; le reste est » inutile, et ne tient point au sujet. Il faut en excepter pourtant cette supposition ingénieuse et » intéressante, qu'Arons doit la vie à Scévole.

» En général ce n'est point encore là le grand » art de la Tragédie, cet art de se rendre maître » des cœurs, de les pénétrer de compassion, de » douleur et de crainte, de faire trembler, gémir, » verser des larmes : ce pathétique ne peut naître » que des combats ou des souffrances qui déchirent le cœur de l'homme, et d'une peinture » énergique des passions les plus violentes, ou » des plus grandes calamités ».

Malgré ce jugement rigoureux, la Tragédie de Scévole est faite pour intéresser ceux qui préferent, au plaisir d'être vivement émus pendant la représentation, l'avantage d'éprouver un sentiment qui éleve l'ame et qui la fortifie : elle est restée au Théatre, et se trouve sur le Catalogue des Pieces que les Comédiens doivent représenter de tems en tems.

Nota. En comparant les différentes éditions de *Scévole*, nous trouvons des fautes essentieles, qu'il n'est pas facile de corriger. L'édition originale de 1637, *in*-4°. Paris, de Sommaville, nous fournit, acte quatrieme, scene troisieme, page 72, deux vers féminins, dans le rôle d'*Arons*, qui devroient être précédés de deux vers masculins du même rôle. L'édition du Théatre François, *in*-12, Paris, 1737, page 540, supprime ces deux vers féminins. L'édition des Chefs-d'Œuvres dramatiques donnée par M. de Marmontel, *in*-4°. Paris, 1773, les supprime également. Mais comme ces deux vers ne nous paroissent hors d'œuvre que parce qu'ils font tache dans la contexture de la versification, nous croyons ne pas devoir les supprimer. Ils se trouvent à la page 58, et nous les avons guillemettés, pour que l'on ne puisse s'y méprendre.

L'édition de 1637, acte cinquieme, scene cinquieme, page 105, a deux vers féminins de moins, dans les rôles de *Tarquin* et de *Porsenne*. L'édition de 1737 ne les restitue pas,

et l'on ne les trouve que dans celle des Chefs-d'Œuvres dramatiques de M. de Marmontel. Nous les donnons dans la nôtre, et les marquons de guillemets : ils se trouvent à la page 83.

SCÉVOLE,

TRAGÉDIE

DE DU RYER.

Repréſentée en 1646.

PERSONNAGES.

TARQUIN, Roi des Romains.

PORSENNE, Roi d'Etrurie, ou de la Toscane.

ARONS, fils de Porſenne, amoureux de Junie.

SCÉVOLE, amoureux de Junie.

MARCILE, Capitaine.

LICINE, Capitaine.

JUNIE, fille de Brute, amoureuse de Scévole.

FULVIE, Suivante de Junie.

SUITE.

L'action se passe sous les murs de Rome, dans le camp de Porsenne.

SCÉVOLE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TARQUIN, PORSENNE, *& sa suite.*

TARQUIN.

Quoi ! toujours différer le succès d'une guerre
Qui doit intéresser tous les Rois de la terre
Et joindre à leur pouvoir même la cruauté,
Puisqu'elle venge un Roi d'un peuple révolté !
Vous avez vu le crime où la fureur d'un homme,
Où Brute a fait monter l'insolence de Rome.
Vous voyez les effets de ses noirs attentats,
Puisque vous me voyez chassé de mes Etats.
Cependant aujourd'hui, vous Porsenne, vous-même,
Qui m'avez vu tomber de ce degré suprême,
Et de qui le secours s'est offert tant de fois
A remettre Tarquin dans le nombre des Rois ;
Vous enfin....

PORSENNE.

Qu'ai-je fait contre cette assistance
Que mon affection donne à votre vengeance ?
N'ai-je pas, pour remettre un sceptre entre vos mains,
Couvert de mes soldats tous les champs des Romains ?
Ne fais-je pas paroître au pied de leurs murailles
Tout ce qui rend affreux le démon des batailles ?
Rome, qui m'opposoit l'orgueil de ses remparts,
Les voit avec horreur trembler de toutes parts.
Enfin, dans cette guerre, on me voit en personne,
Combattre, non pour moi, mais pour votre couronne.
N'est-ce pas témoigner que je sens vos douleurs ?
N'es-ce pas noblement combattre vos malheurs ?
N'est-ce pas vous donner d'assez visibles marques
Que qui blesse un Roi seul, blesse tous les Monarques ?

TARQUIN.

Oui, Porsenne, il est vrai que vos soins généreux
Eclatent noblement pour un Roi malheureux.
Oui, par votre secours, Rome, cette mutine,
Par ses murs entr'ouverts voit déja sa ruine.
Ses remparts ébranlés sont prêts à succomber;
Il ne faut plus qu'un coup pour les faire tomber.
Mais vous le différez ce grand coup favorable
Qui doit remettre au trône un Prince misérable;
Mais vous le différez ce grand coup que j'attens;
Et vous donnez relâche à ces nouveaux Titans.
Forçons, forçons enfin ces superbes murailles.
Qu'un assaut glorieux m'épargne cent batailles.
Pour rendre la victoire et ses plaisirs tout purs,
Il faut voir le rebelle enterré sous ses murs.

PORSENNE.

S'il suffit, pour dompter cette ville mutine,
Que nous lui fassions voir l'instant de sa ruine;
Si l'on peut obliger ces ennemis des Rois
De venir, repentans, se soumettre à vos loix,
Pourquoi, par un assaut où préside la rage,
Irez-vous ruiner votre propre héritage?
Pourquoi, par les rigueurs qu'inspire le courroux,
Irez-vous renverser des murs qui sont à vous?
Que peut rendre un assaut à votre ame outragée,
Que les restes affreux de Rome saccagée?
Mais seroit-ce reprendre un Etat mutiné,
Que de n'en recouvrer qu'un reste ruiné?
Attendez un moment ce que le ciel destine.
Lorsqu'à punir son peuple un Monarque s'obstine,
Cette guerre, féconde en funestes effets,
Est fatale au Monarque aussi-bien qu'aux sujets.
Jamais dessus les siens, un Roi qui veut la gloire,
Ne gagna par la force une heureuse victoire;
Et la sévérité qu'il exerce sur eux
Est d'une autre révolte un germe malheureux.
Que si des révoltés l'insolence félonne
Abuse du relâche et du tems qu'on lui donne,
Alors faisons agir la colere des loix,
Alors armons nos mains de la foudre des Rois;
Et si jusques ici le sort qui vous opprime,
De Rome et des Romains favorisa le crime,
Gravons-y par le fer, que des peuples mutins

N'ont jamais pour long-tems la faveur des destins.

TARQUIN.

Eh quoi ! si votre peuple, eh quoi ! si l'Etrurie
Exerçoit contre vous une même furie;
Si, par un coup mortel des plus noirs attentats,
Il vous avoit chassé de vos propres Etats;
S'il vous avoit contraint d'aller dans les Provinces
Mendier, l'œil en pleurs, l'assistance des Princes,
Pourriez-vous en faveur d'un peuple mutiné,
Recevoir le conseil que vous m'avez donné?
Certes, un Roi qui tient ce paisible langage,
Ne sait pas ce que pese un si mortel outrage.
Certes, il n'a jamais le tourment ressenti
D'avoir eu place au trône, et d'en être sorti.
Non, non, pour châtier cette forcenerie,
La plus cruelle guerre a trop peu de furie;
Et, quand il faut soumettre un peuple conjuré!
Le plus sanglant triomphe est le plus assuré.
Il faut, par le malheur de mes peuples rebelles,
Apprendre à vos sujets à demeurer fidelles.
Vous-même, en me donnant des conseils rigoureux
Et propres à venger un Prince malheureux,
Vous-même, vous devez, hors de toute contrainte,
Instruire vos sujets, leur enseigner la crainte,
Et leur montrer enfin, par vos sévérités,
Ce que vous en feriez s'ils s'étoient révoltés.
Rendez donc à mon sort sa splendeur ancienne;
Fondez votre puissance en me rendant la mienne.

Présenter le pardon qu'on ne demande pas,
C'est donner de l'audace à des esprits ingrats ;
C'est faire croire à Rome, après sa résistance,
Que contr'elle deux Rois ont manqué de puissance,
Et que pour la gagner et pour se maintenir,
On veut lui pardonner, ne pouvant la punir.
S'il faut lui pardonner, il faut, il faut attendre
Qu'on tienne le flambeau, pour la réduire en cendre ;
Il faut avoir son peuple ; il faut qu'il soit aux fers,
Et qu'il se voie enfin sur le bord des enfers.
Alors un beau pardon nous comblera de gloire,
Si nous le prononçons sur un char de victoire ;
S'il n'est pas un effet de la nécessité,
Mais d'un beau mouvement de générosité.

PORSENNE.

Puisque pour terminer de si longues alarmes,
Vous avez moins aimé mes raisons que mes armes,
Je ne conteste plus.

TARQUIN.

Ainsi donc présumant
Que vous donneriez tout à mon contentement,
Et voyant dans les miens cette ardeur de courage
Qui des succès heureux est souvent le présage,
J'ai contenté leurs vœux ; et je leur ai permis
D'attaquer aujourd'hui le pont des ennemis.

PORSENNE.

Si, comme votre honneur, votre repos consiste
A dompter des sujets dont l'orgueil vous résiste,
Quoique le sort destine au reste de vos jours,
Je rencontre ma gloire à vous donner secours.

SCENE II.

PORSENNE, TARQUIN, MARCILE, *suite de* PORSENNE.

TARQUIN.

Voici quelque nouvelle. Eh bien, eh bien, Marcile?
Enfin, qu'avons-nous fait?

MARCILE.

Peut-être pris la ville.

TARQUIN.

Pris la ville!

MARCILE.

Et je viens, envoyé tout exprès,
De nos premiers efforts vous dire le progrès.

TARQUIN.

Enfin tu connoîtras, peuple infâme et rebelle,
Que de nos intérêts les dieux font leur querelle!
Mais enfin achevez, Marcile; dites-nous
Et l'état de la ville et l'effet de vos coups.

MARCILE.

Dans le même moment que deux de nos cohortes
Ont marché vers le pont et menacé ses portes,
Les Romains, animés d'un reste de vertu,
Ont fait une sortie, et l'on a combattu.
Ainsi les deux partis ont fait même entreprise,
Ainsi les deux partis ont fait une surprise.
Mais une ardeur si vive échauffoit les esprits,

Qu'aucun des deux partis ne s'est montré surpris.
On a des deux côtes fait paroître un courage
Qui sembloit à tous deux promettre l'avantage,
Et la victoire entr'eux ne sait où se porter,
Parce que tous les deux semblent la mériter.

TARQUIN.

Mais enfin...

MARCILE.

Mais enfin cette victoire auguste
Regarde de bon œil le parti le plus juste.
Les Romains affoiblis par le nombre des morts,
Ont cédé lentement à nos derniers efforts.

SCENE III.

TARQUIN, PORSENNE, MARCILE, ARONS, *suite de* PORSENNE.

MARCILE, *montrant* ARONS.

MAIS...

TARQUIN *à* ARONS.

Rome est donc à nous?

ARONS.

Non, non.

TARQUIN.

Eh quoi, Marcile!...

ARONS.

Oui, l'on a cru long-tems avoir gagné la ville.

La fuite des Romains nous rendoit glorieux ;
Nous étions sur le pont, déja victorieux ;
Et déja Rome esclave, avant qu'elle succombe,
Croyoit être des siens le bûcher ou la tombe ;
Mais aussi-tôt le sort s'est comme repenti
D'avoir favorisé le plus juste parti.

TARQUIN.

O Ciel qui me trahis, es-tu donc équitable,
D'abandonner un Roi pour un peuple coupable ?
Mérites-tu nos vœux ?

PORSENNE.

Ce succès me surprend.
Dis le reste, mon fils.

ARONS.

Certes, le reste est grand.
Lorsque des ennemis la défaite et la fuite
Sembloient nous donner Rome, à l'extrême réduite ;
Horace, qui menoit le reste des Romains,
Se retourne vers eux, leur fait signe des mains,
Leur parle fortement, les conjure, les pique
D'appuyer en tombant la fortune publique.
Mais le bien du public est une foible loi,
Que l'on respecte peu quand chacun craint pour soi.
Horace veut en vain retenir ces Rebelles ;
La frayeur les emporte et leur prête ses aîles.
On fuit, on l'abandonne ; il ne voit plus d'appui ;
Bref, il demeure seul, et pour Rome et pour lui.
Toutefois il tient ferme et nous montre visage.
On diroit que le ciel seconde son courage,

Ou que le sort de Rome ait en lui ramassé
Et la force et les bras de ceux qui l'ont laissé.

TARQUIN.

Quoi ! tout seul contre nous, et sans autre assistance,
Ce chef de révoltés vous a fait résistance !

ARONS.

Il a resisté seul, assisté de son bras,
Sur le pont chancelant qu'on rompoit sous ses pas :
Car durant le combat, il crioit à la ville,
« Rompez, rompez le pont, mon bras est mon asyle. »
De-là, jettant sur nous des regards furieux,
Il provoque au combat nos gens victorieux,
Leur reproche en héros un honteux esclavage,
Vante la liberté, fait voir son avantage,
Et par les faux appas qu'il veut faire goûter,
Tâche à corrompre ceux qu'il ne peut surmonter.
Enfin, d'un si beau feu son audace animée
A, comme un grand prodige, étonné notre armée ;
Et cet étonnement que sent chaque Soldat,
A fait comme une treve au milieu du combat.
Ainsi, pour un moment, nos meilleurs Capitaines,
Pour admirer Horace, ont oublié leurs haines ;
Se regardent l'un l'autre, et demeurent honteux
D'attaquer un seul homme opposé devant eux.
Mais enfin, plus honteux qu'un homme les arrête,
De mille traits ensemble ils attaquent sa tête.
Son bouclier les reçoit. Horace les fait voir,
Et nous donne l'horreur qu'il devoit recevoir.
Par-tout où de nos gens le courage s'adresse,
On rencontre par-tout sa force ou son adresse.

A peine en ai-je cru le rapport de mes yeux,
On court de toutes parts, mais il est en tous lieux.
Enfin, Horace seul est par-tout où l'on donne,
Et remplit tout le pont de sa seule personne.
Certes, cet ennemi m'a surpris à mon tour;
Certes, cet ennemi m'a donné de l'amour.
Au moins j'ai regretté qu'une audace si belle
Et si digne d'amour, fût au cœur d'un rebelle.

TARQUIN.

Quoi, l'on n'a pu l'abattre?

ARONS.

En vain de toutes parts
Nos gens poussoient sur lui des orages de dards;
Il sembloit que les Dieux, aveugles pour les autres,
Détournoient tous les traits que lui poussoient les nôtres;
Et que pour faire honneur à chacun de ses coups,
Ils conduisoient les traits qu'il poussoit contre nous.
Mais si ce grand combat d'un seul contre dix mille,
Est un prodige illustre en prodiges fertile,
La fin de ce combat et si grand et si beau,
Est en faveur de Rome un miracle nouveau.
Comme enfin tous nos gens, confus de tant d'audace,
Alloient faire un effort pour renverser Horace,
Le pont s'est entr'ouvert avec un grand fracas,
Et dans les eaux du Tybre est tombé sous ses pas.
L'air en a retenti. Notre poursuite cesse;
Et Rome en a jetté des grands cris d'allégresse.
Horace en même tems jette l'œil dessus l'eau,
Et comme préparé d'y faire son tombeau,
« Dieu du Tybre (a-t-il dit) seconde l'entreprise,

» Et

» Et reçois un soldat qui défend ta franchise ».
Il se jette en parlant.

TARQUIN.

Et le Tybre irrité
N'auroit pas englouti ce fameux révolté ?

ARONS.

Non, Seigneur; mais les Dieux ravis de son courage
L'ont porté sans péril jusqu'à l'autre rivage,
Et malgré tous nos traits dont il est combattu,
Ont fait de son salut le prix de sa vertu :
Ayant osé tout seul un acte magnanime,
A qui l'on donnera moins de foi que d'estime.
On eût dit à le voir balancé dessus l'eau,
Que même son bouclier lui servoit de vaisseau;
Et qu'en poussant nos traits, tout notre effort n'excite
Qu'un favorable vent qui le pousse plus vîte.
On eût dit, qu'en tombant, le Dieu même des flots,
Comme un autre dauphin le reçut sur son dos;
Et que l'eau secondant une si belle audace,
Fût un char de cristal où triomphoit Horace.
Ainsi le pont brisé, tombant pour son secours,
A de notre victoire interrompu le cours.
Ainsi nous pouvons dire, et même à notre gloire,
Que dessus les Romains nous gagnons la victoire;
Mais qu'Horace arrêtant nos pas et nos desseins,
A vaincu les vainqueurs de Rome et des Romains.

TARQUIN *à Porsenne.*

Donc le crime de Rome à sa perte penchante,
Des forces de deux Rois la rendra triomphante!
Devez-vous le souffrir ? Et ce fameux affront

Ne se répand-il pas jusques sur votre front ?
Non, non, ne laissons pas à cette ville ingrate
La gloire de jouir du succès qui la flate.
Forçons ces révoltés ; et ne me dites pas
Que c'est mon propre bien que je renverse à bas.
En l'état misérable où le ciel m'abandonne,
Je cherche la vengeance autant que la couronne.

PORSENNE.

Encore un coup, sachons si le peuple Romain,
Comme on nous en assure, est pressé de la faim.

SCENE IV.

PORSENNE, TARQUIN, ARONS, MARCILE, LICINE, *suite de Porsenne.*

PORSENNE, *à Licine.*

Que veut-on ?

LICINE.

L'on a pris une dame romaine.

PORSENNE, *à Tarquin.*

Il faut la voir, Seigneur. Licine, qu'on l'amene ;
Peut-être que la peur aura bien le pouvoir
De tirer de son cœur ce que l'on veut savoir.

SCENE V.

PORSENNE, TARQUIN, ARONS, JUNIE, FULVIE, MARCILE, LICINE, *suite de Porsenne.*

TARQUIN, *à part.*

QUE vois-je! Ah! ma fureur, te peux-tu bien contraindre!

PORSENNE.

Dieux! la fille de Brute! Approche sans rien craindre.

JUNIE.

Je t'obéis, Porsenne, et te rends ce devoir
Parce que le destin me met en ton pouvoir;
Mais ne présume pas qu'une honteuse crainte
Dans la fille de Brute imprime quelque atteinte;
Si ce n'est que l'honneur qui voit ses assassins,
Doive craindre par-tout où l'on voit les Tarquins.

TARQUIN, *à Junie.*

Superbe!

JUNIE, *à Tarquin.*

C'est un nom que le crime te donne.

PORSENNE, *à Junie.*

Garde ici le respect qu'on doit à la couronne.

JUNIE, *à Porsenne.*

J'en ai pour toi, Seigneur, autant que je le dois.

TARQUIN.

Je t'apprendrai, rebelle, à respecter ton Roi.

JUNIE.

Frappe, j'attends le coup ; je t'offrirai ma tête
Plutôt que pour frapper ta main ne sera prête.
Au moins, cette action, si célebre de soi,
Confirmera par-tout ce que l'on croit de toi.
Au moins, cette action justifîra la haine
Que porte à son tyran la nation romaine.

PORSENNE.

On n'a pas résolu de te persécuter.
Ta prison sera douce : on t'y veut bien traiter.
Parmi tes ennemis tu trouves ton asyle.
Mais montre-nous l'état où tu laisses la ville.

JUNIE.

Je n'étois pas à Rome, et venois d'en partir,
Lorsque vos légions la vinrent investir.
Depuis, loin des Romains, à moi seule soumise,
Comme un bien paternel conservant ma franchise,
Je fus prise en un temple où je faisois des vœux,
Je ne le cache point, contre vous et pour eux.

PORSENNE.

Ainsi les justes Dieux, qui se vengent des crimes,
Punissent sur le champ les vœux illégitimes.

JUNIE.

Ainsi les justes Dieux ont mes vœux exaucés,
Puisqu'Horace est vainqueur et vous a repoussés.
Mais enfin, apprenez que Rome est indomptable ;
Que pour elle la faim n'a rien d'épouvantable ;
Et que les alimens ne lui manqueront pas,
Tandis que les Romains conserveront leurs bras.

Ce peuple pour sa gloire, ennemi de la vôtre,
Se nourrira d'un bras, et combattra de l'autre.

PORSENNE.

Tu nous montres leur crime en pensant les louer.

JUNIE.

Ils sont prêts de sortir, afin de m'avouer.

TARQUIN.

C'est trop perdre de tems en paroles stériles.
Il faut avoir recours à des effets utiles.

(*Il se retire*).

SCENE VI.

PORSENNE, ARONS, JUNIE, FULVIE, MARCILE, LICINE, *suite de Porsenne.*

JUNIE.

Donc ma seule présence a chassé ce grand Roi !
Ainsi de Brute mort la vertu vit en moi.
Tarquin, & vous, Porsenne, armez tout contre Rome ;
Pour se sauver de tout elle ne veut qu'un homme.
Si mon pere a montré par des actes si grands,
Qu'il ne faut qu'un Romain pour chasser cent tyrans,
Que vient de faire Horace ? il vient de vous instruire
Qu'il ne faut qu'un Romain pour défendre un Empire.

PORSENNE.

Au moins il t'est permis, malgré notre pouvoir,
De flatter ton pays par un si noble espoir.

JUNIE.

Mais, Seigneur, cependant accorde à ma priere
Ce que l'honnêteté doit à ta prisonniere ;
Et confirme en mon cœur ce renom glorieux,
Qui même à nos Romains t'a rendu précieux.
Je suis ta prisonniere, il est vrai, je l'avoue ;
Mais par de nobles soins mérite qu'on te loue.
Je ne demande point un traitement si bon,
Qu'il me fasse douter si je suis en prison.
Fais-nous un traitement qui ressemble à des gênes ;
Pour mieux nous arrêter, charge-nous de cent chaînes.
Nous ne voulons de toi qu'une captivité,
Où soit, comme le corps, l'honneur en sûreté.

PORSENNE.

Cette demande est belle et digne que l'on t'aime ;
Et ne pas t'écouter, c'est haïr l'honneur même.
Ainsi, pour mettre en paix ton esprit combattu,
Je laisse ton honneur en garde à ta vertu ;
Et pour te faire un bien dont l'excès te console,
Je te laisse toi-même en garde à ta parole.
Est-ce une sûre garde ?

JUNIE.

Oui, Seigneur, et ma foi
Me gardera bien mieux que les forces d'un Roi.

PORSENNE.

Mon fils, ayez-en soin ; et parmi ses miseres,
Faites-lui, malgré Rome, aimer ses adversaires.

ARONS.

De ce commandement je fais tous mes plaisirs.

SCENE VII.

ARONS, JUNIE, FULVIE.

ARONS.

Ainsi, j'ai la moitié de mes plus beaux desirs.
J'avois chez les Romains deux personnes si cheres,
Que je craignois pour eux nos fortunes prosperes.
Vous, Junie, autrefois la cause de mes feux,
Et maintenant encor le sujet de mes vœux,
Vous, pour qui j'ai brûlé d'une secrette flamme.

JUNIE.

Seigneur, ne faites rien qui tourne à votre blâme.
C'est trop de cet amour que vous me destinés.
Votre pitié suffit pour des infortunés.
Mais, quel est l'autre objet qui vous rend pitoyable
Au destin des Romains?

ARONS.

Un ami véritable,
Un ami généreux, de qui l'heureux secours
Me tira du péril qui menacoit mes jours.
Je l'ai vu quelque tems, plein d'une noble audace,
Combattre avec les gens que conduisoit Horace;
Mais, hélas! tout d'un coup, après ces beaux efforts,
Je l'ai vu trébucher, peut-être chez les morts.

JUNIE.

Que dites-vous, Seigneur? Seroit-ce donc Scévole?

ARONS.

C'est lui-même, Junie. Eh quoi ! cette parole
Vous trouble !

JUNIE.

Hélas, Seigneur ! ne pleurerois-je pas
Un appui des Romains, que le sort jette à bas ;
Mais enfin, donnez-nous le secours salutaire
Que notre affliction obtient de votre pere.

ARONS.

Ne vous affligez point. Votre captivité
N'aura pas moins d'appas qu'en a la liberté.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JUNIE, *seule.*

AMOUR de la patrie, ô belle et forte chaîne,
Qui dois seule enchaîner le cœur d'une Romaine !
Amour de la patrie, enfin, pardonne-moi,
Si l'amour de Scévole y regne avecque toi.
O mere des Romains ! Rome presque asservie,
Hélas ! quand tes enfans te vont rendre leur vie,
Au moins tu dois souffrir, pour le prix de leur foi,
Qu'on pleure avecque toi ceux qui meurent pour toi.
Si tu ne peux souffrir, proche de tant de gouffres,
Qu'on plaigne d'autres maux que les maux que tu souffres;
Si tu ne peux souffrir que mon ressentiment
Fasse couler mes pleurs à la mort d'un amant;
Au moins tu souffriras qu'en sa perte commune,
Je pleure un défenseur que t'ôte la fortune.
O Scévole ! ô grand cœur où regne la vertu !
Si j'ai, par mes froideurs, ton amour combattu;
Si jamais cet amour qu'emporte ta belle ame,
Ne tira de ma bouche un aveu de ma flamme,
Je crois te satisfaire, après tant de douleurs,
Lorsqu'entre Rome et toi je partage mes pleurs.

SCENE II.

FULVIE, JUNIE.

FULVIE.

Madame !

JUNIE.

Quoi, Fulvie ? Et d'où vient cette joie ?

FULVIE.

De celle qui vous touche, et qu'un Dieu vous envoie.

JUNIE.

La déplorable Rome est-elle en liberté ?
Ou l'illustre Scévole est-il ressuscité !

FULVIE.

Au moins il est au camp.

JUNIE.

Dans le camp de Porsenne !
Il est donc prisonnier ?

FULVIE.

Il est libre, et sans peine.

JUNIE.

Tu penses l'avoir vu : tes yeux étoient voilés.

FULVIE.

Madame, je l'ai vu ; nous nous sommes parlés.
Mais comme il vous croyoit dans le sein d'un asyle,
A l'abri des malheurs qui menacent la ville ;
Ayant par mon discours appris votre malheur,
J'ai presque aussi-tôt vu sa mort que sa douleur.

JUNIE.

Mais où l'as-tu trouvé ?

FULVIE.

Sur un chemin, qui mene
D'un rivage du Tybre au quartier de Porsenne.

JUNIE.

Et quel est le discours que Scévole a tenu ?

FULVIE.

Ayant su le malheur qui vous est avenu,
« Dieux (s'est-il écrié) dont j'attens un miracle,
» Devez-vous à ma course opposer cet obstacle ? »

JUNIE.

Explique ce discours, qui semble le choquer.

FULVIE.

Si je ne l'entens pas, pourrois-je l'expliquer ?
Au reste, il est armé, non pas à la romaine,
Mais comme sont armés les soldats de Porsenne.

JUNIE.

Et pourquoi ?

FULVIE.

Sa réponse est contre sa vertu.
« Pour nous sauver, Fulvie, » a-t-il dit.

JUNIE.

Que dis-tu ?

FULVIE.

Ce que je ne crois pas.

JUNIE.

Pour se sauver, Fulvie !
Pour dérober à Rome et son sang et sa vie !

Ote, ôte-moi du cœur ces sentimens douteux.
Acheve, ou ne dis rien, si le reste est honteux.

FULVIE.

Quelques gens, apperçus sur le même passage,
Nous ont ôté le tems de parler davantage.
Nous nous sommes quittés, tous deux pleins de souci.
Mais son chemin, je crois, s'adresse par ici.

JUNIE.

Pour se sauver, dis-tu? Tu n'as point vu Scévole:
Son courage dément cette lâche parole.
Scévole se seroit déguisé lâchement!
Il se voudroit devoir à ce déguisement!
Il se voudroit cacher, lui que l'honneur éclaire,
A l'ombre du bouclier de son propre adversaire!
Tu n'as vu qu'un démon de sa forme vêtu,
Qui tâche, après sa mort, d'étouffer sa vertu.
O vertu de Scévole, aux Romains si connue,
Viens, comme un beau Soleil, dissiper cette nue.
Reviens, reviens, Scévole! ou si quelque démon
Te fait servir toi-même à diffamer ton nom,
Rentre dans le cercueil où je viens de te croire.
Il vaut mieux te pleurer que de pleurer ta gloire.
Aussi-bien es-tu mort et pour Rome et pour moi,
Si quelque lâcheté te fait vivre pour toi.
Aussi-bien désormais....

SCENE III.

SCENE III.

FULVIE, JUNIE, SCÉVOLE.

FULVIE.

Mais le voici, Madame.

JUNIE.

Vous trompez-vous, mes yeux? vous trompez-vous, mon ame?

SCÉVOLE.

Est-ce-vous que je vois?

JUNIE.

Mais plutôt, est-ce toi;
Ou quelque illusion qui se présente à moi?
Je ne te connois point sous ces honteuses armes,
Qui, loin de m'assurer, me donnent des alarmes.

SCÉVOLE.

O Dieux! qui m'inspirez un si puissant effort,
Falloit-il m'opposer un obstacle si fort?

JUNIE.

Crains-tu que je t'arrête?

SCÉVOLE.

Oui, je crains ta présence.

JUNIE.

Dieux! vient-il confirmer une indigne croyance

SCÉVOLE.

Que dites-vous, Junie? et sur quels fondemens
Pourriez-vous appuyer d'indignes sentimens?

JUNIE.

Que direz-vous, Scévole ? et quelle noble excuse
Pourra justifiér ces armes que j'accuse ?

SCÉVOLE.

Une illustre action, qui mérite un autel ;
Qui rendra Rome libre, et Scévole immortel.
Je marche maintenant sur les pas de ton pere :
Son courage est par-tout le flambeau qui m'éclaire.
Mais sa fille est ici comme l'empêchement
Qui semble retarder un grand événement.

JUNIE.

Moi ! moi, l'empêchement d'une noble aventure ?
Tu me blesses, Scévole, et me fais une injure.
Vas-tu dans le péril ? j'y conduirai tes pas.
Vas-tu faire un grand coup ? je pousserai ton bras.
Mais enfin, m'aimes-tu ? Veux-tu le faire croire ?
Fais-moi part d'un danger qui conduit à la gloire.

SCÉVOLE.

Hélas ! je tente un coup qui me signalera.
Mais peut-être ton sang, ton sang le paiera.

JUNIE.

Eh bien ? me plaindrois-tu de payer de ma vie
Un acte digne ensemble et de gloire et d'envie ?
Quoi ! le sang d'une fille est, à ton jugement,
D'une illustre action un trop beau paiement !
Si de ce sentiment ton esprit est capable,
Tu ne sais pas le prix d'un acte mémorable.
Parle donc.

SCÉVOLE.

Mais, Fulvie, allez voir si ces lieux

N'ont pas, pour nous surprendre, ou d'oreilles ou d'yeux.

JUNIE, *à Fulvie.*

Allez.

SCENE IV.

JUNIE, SCÉVOLE.

JUNIE.

Mais cependant, ne crains point de surprise :
On respecte ce lieu comme un lieu de franchise.
Il n'est point d'yeux au camp qui veillent dessus moi.
Je suis libre en prison, et ma garde est ma foi.
C'est l'adoucissement qui se trouve en ma peine ;
Et c'est une faveur que je dois à Porsenne.

SCÉVOLE.

A Porsenne !

JUNIE.

A ce Roi, l'honneur des Souverains,
Qui mérite, en un mot, d'être ami des Romains.
Quoi ! Scévole s'étonne ! et trouve-t-il étrange
Qu'un louable ennemi reçoive une louange ?

SCÉVOLE.

Si tu peux le louer ainsi que ton appui,
Souffriras-tu le bras qui s'arme contre lui ?
Je viens enfin creuser le tombeau de Porsenne,
Comme le fondement de la grandeur Romaine.
Juge si ce grand coup doit te mettre en danger ?

JUNIE.

Il m'étonne, Scévole, et tu dois le juger.
Non pas que j'appréhende une mort effroyable,
Si celle de Porsenne à Rome est profitable.
Mais je veux que ton bras acheve tes desseins :
Crois-tu que cette mort soit utile aux Romains?
Et ne juges-tu pas qu'au lieu de les défendre,
Mille vengeurs d'un Roi renaîtront de sa cendre.

SCÉVOLE.

S'il renaît de son sang mille monstres fameux,
Rome reproduira mille Hercules contr'eux.

JUNIE.

Rome est-elle réduite à ce malheur extrême,
Qu'il lui faille tenter un remede de même?

SCÉVOLE.

Il faut, ou que demain soit la fin de ses jours,
Ou bien qu'elle reçoive aujourd'hui du secours.
Tarquin ne combat plus pour une ville entiere,
Il combat seulement pour un grand cimetiere :
Tant le destin de Rome est triste et malheureux !
La famine y produit tout ce qu'elle a d'affreux.
Il n'est rien de funeste en toute la nature,
Que la nécessité n'y change en nourriture.
Bref, le peuple de Rome emploie à se nourrir
Tout ce qui peut aider à le faire mourir.
Aussi voit-on par-tout des images tragiques,
Et de malheurs publics, et de maux domestiques.
Là, le fils, chancelant de foiblesse et d'ennui,
Mettant son pere en terre, y tombe avecque lui ;
Ici, l'enfant se meurt d'une mort triste et lente,

Sur le sein épuisé de sa mere mourante ;
Et la mere, qui voit ce spectacle inhumain,
Se meurt en même-tems de douleur et de faim.
Enfin, l'on voit par-tout la mort, ou son image ;
Chacun la porte au cœur, ou dessus son visage ;
Et telle est la patrie en cette extrémité,
Qu'elle semble un séjour de spectres habité.
Mais cette extrémité, féconde en tant de peine,
Est encore au-dessous de la vertu romaine. ;
Même le peuple souffre avecque fermeté,
Et veut le monument, ou bien la liberté.
Chacun, sollicité d'une noble colere,
Semble avoir hérité des vertus de ton pere,
Et veut montrer que Rome, au défaut d'autres biens,
N'a pas moins de héros qu'elle a de citoyens.
On a vu des vieillards languissans et débiles,
Et que l'âge a rendus à la guerre inutiles ;
On les a vus, poussés d'un vif ressentiment,
Aux plus jeunes guerriers s'offrir pour aliment :
Comme s'ils espéroient, changés en leur substance,
Etre encore de Rome et l'ame et la défense.

JUNIE.

O grands cœurs ! Mais, hélas ! sans espoir d'aucun bien,
Tu te mets en danger, et tu n'avances rien.

SCÉVOLE.

Mais nous en tirerons tous deux de l'avantage,
Moi, de mourir pour Rome en homme de courage,
Et toi, de ne voir plus un amant obstiné,
Que cent fois à la mort tes yeux ont condamné.
Si je n'ai pu gagner ton amour poursuivie,

Par les plus beaux travaux qui signalent ma vie,
Laisse-moi, comme en proie à des maux inouis,
Mériter par ma mort l'amour de mon pays.

JUNIE.

Hélas!

SCÉVOLE.

Plains-tu Porsenne?

JUNIE.

Ah, Scévole! Ah, Junie!
L'as-tu donc retrouvé, s'il va perdre la vie!

SCÉVOLE.

Quoi! la fille de Brute oubliera sa vertu!
Et pour notre adversaire elle aura combattu!
Si Porsenne autrefois témoigna que son ame
Brûloit en ta faveur d'une amoureuse flamme,
Réponds à mes soupçons: croirai-je qu'aujourd'hui,
Pour garder son amour, tu me combats pour lui?
Veux-tu donc l'épargner pour gagner la couronne,
Par qui sa passion marchande ta personne,
Et que ton cœur illustre, en ses nobles rigueurs,
Rejetta, comme un bien qui corrompt les grands cœurs?
Depuis quand préférer ce vain titre de Reine,
Aux titres adorés de libre et de Romaine?
Un ennemi régnant aura donc des appas,
Que Rome, que les tiens, que ton pays n'a pas!

JUNIE.

Enfin, par ce discours justement offensée,
Je croirois que l'ardeur dont ton ame est poussée,
Et que ce grand dessein pour toi si dangereux,
Sort d'un esprit jaloux, plutôt que généreux.

Mais s'il a du succès, n'importe à la patrie
Qu'il soit de ton courage, ou bien de ta furie.

SCÉVOLE.

Oui, je t'aime, il est vrai. Mais ne présume pas
Qu'un caprice d'amour conduise ici mes pas.
Sache donc que voyant la ville menacée,
Et dedans et dehors également pressée,
Je conçus dans mon cœur, pour Rome inquiété,
Le dessein de ma mort, ou de sa liberté.
Mais afin d'empêcher que la haine ou l'envie
N'obscurcît de ses traits la splendeur de ma vie,
Je vais droit au Sénat, que je trouve assemblé
Pour soulager les maux dont le peuple est troublé.
Je demande à parler ; je dis mon entreprise.
On l'écoute, elle plaît, le Sénat l'autorise.
Et pour trouver moyen, sur l'heure et sur le champ,
Et de sortir de Rome et d'entrer dans ce camp,
On résout la sortie, où le fameux Horace
Vient d'effacer l'éclat des héros de sa race.
Ainsi favorisé de ce déguisement,
Parmi les ennemis j'ai passé sûrement ;
Et j'emprunte leur forme, afin d'aller sans peine,
Et sans être connu, jusqu'au cœur de Porsenne.
Est-ce donc à ton gré marcher en furieux,
Que de suivre la loi d'un Sénat glorieux ?
Si tu veux condamner cette grande entreprise,
Ne condamnes-tu pas Rome qui l'autorise.

JUNIE.

Mais enfin, réponds-moi, quel est ici ton but ?

SCÉVOLE.

Je cherche des Romains la gloire et le salut.

JUNIE.

Si l'on peut obtenir un si grand avantage,
Sans que notre bonheur cause un si grand carnage,
Le Sénat auroit-il tant d'inhumanité,
Qu'un laurier lui déplût s'il n'est ensanglanté ?
Et toi-même, Scévole, es-tu si sanguinaire,
Que tu veuilles, sans fruit, le sang d'un adversaire ?

SCÉVOLE.

Non; Junie, et mon sang couleroit par mes mains,
Si mon sang suffisoit pour sauver les Romains.

JUNIE.

Laisse donc devant toi combattre ma parole,
Contre un Roi si puissant, pour Rome, pour Scévole.
Tu mérites du moins, par un dessein si grand,
Qu'on tâche à te sauver du péril qui t'attend :
Et le bon traitement que je dois à Porsenne,
Veut qu'au moins d'un moment je recule sa peine.
Lorsque j'aurai tâché de détourner sa mort,
Au moins, pour m'acquiter, j'aurai fait un effort.
Bref, si de mes conseils ce Prince ne profite,
Il ne tiendra qu'à lui que je n'aie été quitte :
Et ton bras, que conduit la gloire et le hasard,
N'en aura triomphé que d'un moment plus tard.

SCÉVOLE.

Te laisses-tu charmer par de vaines caresses ?
Redoute un ennemi qui te fait des largesses.
Ce qu'on doit au pays nous acquitte de tout ?
Et Rome tombera si Porsenne est debout.

JUNIE.

Mais je la soutiendrai peut-être par lui-même.
Si ce Prince m'aima, s'il témoigne qu'il m'aime,
Pourquoi, pour le pays, ne souffrirai-je pas
Cet amour qu'il reçût de mes foibles appas?
Si j'ai quelques attraits, réponds-moi, je te prie:
Peuvent-ils mieux servir qu'à sauver la patrie?
Differe donc l'effet qu'on attend de tes coups;
Ou je te crois barbare, ou je te crois jaloux,
Ou je prends ta vertu pour une frénésie,
Qu'inspire à ton esprit la seule jalousie.

SCÉVOLE.

Quoi! tu veux retarder ma gloire!

JUNIE.

Je le veux.

SCÉVOLE.

Que ce mot est puissant sur un cœur amoureux!
Eh bien, pour t'obéir, j'exposerai ma gloire.
Mais, quoi? que feras-tu?

JUNIE.

J'obtiendrai la victoire.

FULVIE.

On vient; retirez-vous.

JUNIE.

Va, détourne tes pas.
Je tâche à le sauver. Dieux! n'y résistez pas.

SCENE V.

PORSENNE, TARQUIN, *suite de Porsenne.*

TARQUIN.

Quoi ! vous vous étonnez ?

PORSENNE.

Oui certes, je m'étonne
Des présages affreux que la victime donne.
On ne perd pas les noms de grand, de glorieux,
Pour prendre l'épouvante aux menaces des Dieux.

TARQUIN.

Quoi ! vous vous étonnez ? Cette ame grande et forte
Craint un présage vain, craint une bête morte ?

PORSENNE.

Quoi ! vous ne craignez pas ? et toutefois c'est vous
Que menacent du ciel la haine et le courroux.
Jamais un sacrifice effroyable et funeste,
Ne représenta mieux la colere céleste ;
Et malgré ces avis qui vous viennent d'en haut,
Vous voulez, sans raison, hasarder un assaut ?

TARQUIN.

Que les Dieux à leur gré gouvernent le tonnerre ;
Et qu'ils laissent aux Rois à gouverner la terre.
La vaillance, la force, un esprit généreux
Change un triste présage en un présage heureux.
Donc, vous vous figurez qu'une bête assommée
Tienne notre fortune en son ventre enfermée ;

Et que des animaux les sales intestins
Sojent un temple adorable où parlent les destins?
Ces superstitions et tout ce grand mystere
Sont propres seulement à tromper le vulgaire.
C'est par-là qu'on le pousse, ou qu'on retient ses pas,
Selon qu'il est utile au bien des Potentats.
Mais les Rois, méprisant ces pleurs et ces bassesses,
Doivent être au-dessus de toutes ces foiblesses.
Ils ont des bons succès les présages en eux,
Selon qu'ils sont puissans, ou qu'ils sont courageux.

PORSENNE.

Ah! Tarquin, ce discours fait aux Dieux un outrage;
Et des maux que je crains c'est un second présage.

TARQUIN.

Si ces Dieux que l'on craint, aident des révoltés,
Sont-ils nos protecteurs et des Divinités?
Quand leurs présages vains favorisent les crimes,
Quand ils jettent à bas des trônes légitimes:
Ces idoles, ces Dieux, ces abus des mortels,
Ne nous montrent-ils pas à rompre leurs autels?

PORSENNE.

C'est trop, c'est trop, Tarquin.

TARQUIN.

Si c'étoit trop, Porsenne,
Peut-être que déja j'en souffrirois la peine.

PORSENNE.

Et peut-être, aujourd'hui, que vos calamités
Montrent à l'Univers que vous la ressentez.

TARQUIN.

Vous êtes trop pieux pour un Roi magnanime;

PORSENNE.

Et vous, l'êtes, trop peu pour un Roi qu'on opprime.

TARQUIN.

Quoi qu'ordonnent ces Dieux, le destin ou le sort,
Il est tems de trouver ou le trône ou la mort.
C'est trop sacrifier. Pour gagner des conquêtes,
Il faut du sang humain, et non celui des bêtes.
Enfin, de tous ces Dieux que se font les mortels,
A la victoire seule un Roi doit des autels.
Mais, pour favoriser nos sueurs et nos peines,
Elle exige de nous des victimes humaines;
Et l'autel qu'elle veut des Princes fortunés,
C'est des champs de bataille, et des murs ruinés.
Allons donc noblement achever un ouvrage,
Dont la fin ne dépend que d'un peu de courage.

PORSENNE.

J'attends l'occasion qui doit tout avancer.

TARQUIN.

Attendez-vous qu'un Dieu vous la vienne annoncer?
Eh quoi! n'est-il pas tems, pour vaincre en assurance,
D'attaquer l'ennemi quand il est sans défense.

PORSENNE.

Non, non, il n'est pas tems de donner des combats,
Quand les Dieux opposés nous retiennent le bras.

TARQUIN.

Quoi donc, toujours les Dieux! Ces Dieux que l'on m'oppose,
Sont de belles couleurs qui cachent autre chose.
Junie est dans votre ame, on ne l'en peut chasser:
Et c'est l'unique Dieu que l'on craint d'offenser.

PORSENNE.

PORSENNE.

Je ne m'étonne pas, en l'état où nous sommes,
Qu'ayant choqué les Dieux, vous attaquiez les hommes.

TARQUIN.

Je ne m'étonne pas qu'un véritable amant
Immole son honneur à son contentement.
En faveur d'une fille à ses yeux adorable,
Il peut bien délivrer tout un peuple coupable.
Mais je m'étonne enfin qu'un Prince glorieux
Fasse aux dépens d'autrui des dons si précieux.

PORSENNE.

Vous reconnoissez mal nos travaux et nos peines.

TARQUIN.

Je ne dois rien encore à des faveurs si vaines.

PORSENNE.

Et, par ce sentiment, vous nous faites bien voir
Que votre cœur, trop grand, ne veut rien nous devoir.
Certes, vous faites bien. Quoi que l'on se propose,
C'est une honte aux Rois de devoir quelque chose.
Et pour vous l'épargner, Seigneur, nous voulons bien
Vous laisser en état de ne nous devoir rien.

(Il sort).

SCENE VI.

TARQUIN, *seul.*

CONFESSE donc ainsi que Rome te surmonte :
Si j'en souffre la perte, emportes-en la honte :
Et malgré ce lien, qui doit unir les Rois,
Quand la rebellion veut usurper leurs droits,
Fais cette injure extrême à la grandeur royale,
Que de favoriser un coup qui la ravale.
Si je perds un Etat, c'est perdre plus que moi,
Que de se déclarer indigne d'être Roi.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARONS, MARCILE.

ARONS.

OUI, Marcile, il est vrai : j'aime cette colere,
Qui doit priver Tarquin du secours de mon pere.
Les Romains sont pour moi des peuples précieux.
Scévole, vif ou mort, me fait craindre pour eux.
Scévole, vif ou mort, et que mon ame embrasse,
Pour mes jours conservés, me demande leur grace,
Et veut que pour payer ce qu'il a fait pour moi,
Je donne à son pays le bien que je lui doi.

MARCILE.

Quoi ! pour un homme seul épargner une ville,
De la rebellion le refuge et l'asyle !
Certes, c'est un grand prix.

ARONS.

Le bienfait est plus grand.
Me conseillerois-tu ce que l'honneur défend ?
Voudrois-tu secourir un Prince sacrilége,
Qui se rend le tyran d'un Roi qui le protege ?

MARCILE.

Non, Seigneur ; mais il faut . . .

ARONS.

Voilà le Roi qui sort.

SCENE II.

PORSENNE, ARONS, MARCILE.

PORSENNE.

JAMAIS Roi montra-t-il un plus lâche transport ?
Voyez s'il veut périr et causer son naufrage.
Nous lui rendons sa gloire, et l'ingrat nous outrage.
Le superbe est chassé de ses propres Etats ;
Il vient me demander le secours de mon bras :
Et l'on diroit, à voir l'orgueil qui l'environne,
Que c'est moi qui demande, et que c'est lui qui donne.

ARONS.

Eh ! Sire, abandonnez ce Prince injurieux,
Qui nous traite en vassaux, et vous brave à vos yeux.
Prenez l'occasion maintenant favorable,
D'ôter à votre Etat un voisin formidable.
Qu'on ne me dise point, qu'il est de votre honneur
De relever encor son trône et son bonheur :
Vous avez assez fait pour vôtre propre gloire,
D'avoir pu dans ses mains enchaîner la victoire.
Vous avez assez fait, de montrer aux Romains
Que leurs murs tomberoient si vous leviez les mains.

Quelle loi maintenannt, quel honneur vous engage
A rétablir un Roi qui vous fait un outrage ?
Et quel illustre excès de générosité
Peut inspirer l'oubli de cette indignité ?
Un Roi peut oublier, sans offenser sa gloire,
D'un sujet criminel la faute la plus noire;
Mais lorsque par les Rois les Rois sont outragés,
Ils doivent tout tenter afin d'être vengés;
Ou si de leurs pareils ils souffrent quelque offense,
Ils se font soupçonner de crainte, ou d'impuissance,
Et plus que le malheur de cent tristes exploits,
L'impuissance et la peur déshonorent les Rois.
Montrez donc que, sans vous, la fortune ennemie,
Pour l'injuste Tarquin n'a que de l'infamie.
Qu'il tombe, qu'il périsse avec tous ses desseins.
Pour vous venger de lui, délivrez les Romains;
Et que Rome aujourd'hui vous doive la franchise
Que de sa vertu seule elle s'étoit promise.
Si les maux de Tarquin, si ses impiétés
Chassent de son parti tous les Dieux irrités,
Son orgueil criminel et digne du tonnerre,
En doit aussi chasser tous les Rois de la terre.

MARCILE.

Certes, ce sentiment est noble et généreux :
Mais l'effet, ce me semble, en paroît dangereux.
Si vous épargnez Rome, et que votre indulgence
Veuille en sa liberté borner votre vengeance.
Par cent et cent chemins Tarquin ne peut-il pas,
Avec Rome d'accord, rentrer dans ses Etats ?
Et pensez-vous qu'alors sa force ou sa furie,

Par vous-même allumée, épargne l'Etrurie ?
Sire, pardonnez-moi : l'on sait mal se venger,
Quand, après la vengeance, on demeure en danger.
Rome n'attend plus rien des forces de la terre :
Chaque coup qu'on lui donne est un coup de tonnerre,
Et dans ce triste état, il faut que les Romains
Ou nous tendent la gorge, ou nous tendent les mains.
Mais après leurs efforts, après leur résistance,
Qui passe les effets de l'humaine vaillance,
Peut-on quitter les murs qui nous séparent d'eux,
Qu'on ne semble lever un siege si fameux ?
Se retirer ainsi, c'est céder la victoire,
Et moins abandonner Tarquin que votre gloire.
Sire, il faut se venger, mais par de plus grands coups.
Vous devez prendre Rome, et la prendre pour vous.
Il faut la retenir, et tout ce qu'elle enserre,
Comme un gage assuré des frais de cette guerre;
La flatter cependant des douceurs de la paix,
Et gagner le Romain à force de bienfaits.
Il déteste Tarquin, il nous le fait paroître,
Et croira s'en venger s'il peut changer de maître.
Mais pour mieux vous gagner et Rome et les Romains,
Vous aimâtes Junie, achevez vos desseins.
Que l'illustre lien d'un pompeux hyménée
Attache une Romaine à votre destinée.

ARONS.

Ce conseil est étrange et peu juste.

MARCILE.

Je croi
Qu'il est juste, Seigneur, s'il est utile au Roi.

ARONS.

L'utilité d'un Roi sera donc sa justice ?

MARCILE.

Oui, son bien est la loi qu'il faut qu'il accomplisse ;
Et quand on ôte un sceptre à qui n'a su régner,
Il appartient à ceux qui le savent gagner.

PORSENNE.

Certes, je hais Tarquin avec sa tyrannie ;
Et de vos deux conseils... Mais que nous veut Junie ?

SCENE III.

JUNIE, PORSENNE, ARONS.

JUNIE.

Roi couronné deux fois ; une fois par ton sang,
L'autre par ta vertu, qui vaut mieux que ton rang ;
Ta générosité me donne ici l'audace
De venir demander une seconde grace.

PORSENNE.

Demande librement tout ce que tu voudras ;
Demande aussi nos cœurs, et tu les obtiendras.

JUNIE.

Je ne demande rien qui ne soit pour ta gloire,
Et qui ne te signale autant qu'une victoire.
Tu veux vaincre, Porsenne ; et, suivant tes desseins,
Je viens te demander la perte des Romains ;
Je viens te demander leur honte et leur supplice,

Si leur parti n'est pas celui de la justice.
Regarde donc ici d'un œil plus curieux,
Pour qui s'arme aujourd'hui ton bras officieux.
Si c'est pour le secours d'un Prince légitime,
Les Romains ont failli : que ton bras les opprime.
Mais si pour un tyran tu désoles nos champs,
Vois s'il est glorieux d'assister des tyrans.
Veux-tu voir si Tarquin aima la tyrannie ?
Fais-moi taire, Seigneur, et fais parler sa vie.
Tu verras qu'un grand Roi par ses coups massacré,
Du trône qu'il usurpe est le premier degré ;
Et qu'avec les raisons qu'il eût de le défendre,
Il assassine un Roi qui l'avoit fait son gendre.
Là, pour monter plutôt sur un trône charmant,
Mais du sang de son pere encor tout fumant,
Tu verras de Tarquin la femme sanguinaire,
Faire passer son char sur le corps de son pere ;
Bien qu'à ce triste aspect, ses chevaux pleins d'effroi ;
Semblassent respecter le cadavre d'un Roi.
Encore, si d'un regne acquis par violence,
La suite eût excusé la tragique naissance.
Mais toujours sur un trône injuste et profané,
Le crime avec Tarquin demeura couronné.
S'il a donc par le crime une couronne acquise,
S'il en usa plus mal qu'il ne l'avoit conquise :
Quand Rome l'a chassé, quand Rome l'a banni,
N'est-ce pas un tyran que sa haine a puni ?
Ainsi Rome a donné de glorieuses marques
De ce juste respect qu'elle a pour les Monarques.
Peut-elle mieux montrer qu'elle honore les Rois,

Qu'en punissant celui qui dérobe leurs droits,
Et dont l'ame de sang, injuste et déloyale,
Souille avec tant d'horreur la majesté royale ?
Cette ville invincible en vient de mériter
Que les forces du ciel la vinssent assister.
Jette l'œil sur Horace et sur son aventure :
A-t-elle quelques traits qui soient de la nature ?
Avoir seul combattu mille et mille soldats,
Avoir seul arrêté leur fureur et leurs pas,
Avoir seul, tout couvert de splendeur et de gloire,
Aux forces de deux Rois dérobé la victoire :
C'est sans doute un effet que l'homme audacieux
Ne peut s'attribuer sans le ravir aux Dieux :
C'est sans doute un effet qui doit assez t'instruire,
Que tous les Dieux en lui soutiennent notre Empire.
Cependant, ô prodige ! un Roi si glorieux
Combat pour un tyran contre Rome et les Dieux !
Il cherche pour le crime une infâme victoire,
Et met tout l'Univers en doute de sa gloire.
Cherche, cherche des noms et plus beaux et plus grands,
Que de restaurateurs du crime des tyrans
Pour moi, qui te souhaite une palme honorable ;
Pour moi, que tes bontés rendent ta redevable,
J'ai cru, pour m'acquitter, te devoir ce discours,
Qui doit sauver ta gloire, et peut-être tes jours.

PORSENNE.

Si j'ai de quelque grace honoré ton mérite,
Le bien que tu me veux me paie, et te rend quitte.
Mais enfin, il est tems que nous te fassions voir
Combien dessus nos cœurs tes yeux ont de pouvoir.

Quoi, tu voudras dans Rome établir les enfers!
Quoi, tu la couvriras et de sang et de fers!
Sont-ce là les appas dont le sage Porsenne
Croit attirer à soi le cœur d'une Romaine?
Aimerois-tu ton fils, s'il aimoit le vainqueur
Dont la sanglante main te perceroit le cœur?
Et voyant ma patrie à mes yeux combattue,
Dois-je joindre ma main à la main qui la tue?
Non, non, Seigneur.

PORSENNE.

Adieu. Tu m'écouteras mieux,
Quand nos justes desseins paroîtront à tes yeux.
Mais, Marcile, est-on prêt pour faire la revue?

MARCILE.

Oui, Sire, et tous vos chefs ont cette loi reçue.

PORSENNE.

Allons donc. Cependant, ma fille, songe à toi:
Considère les biens que te présente un Roi.
Lorsque pour sa patrie on manque de puissance,
On peut songer sans crime à sa propre défense.

JUNIE, *seule.*

Alors il faut périr; mais dans le même tems,
Il faut sous sa ruine accabler ses tyrans.
O Scévole! ô patrie! ô mourantes merveilles!
Comme j'ai pour vous deux des tendresses pareilles,
A tous deux équitable, hélas! j'ai fait des vœux,
Et même des efforts pour vous sauver tous deux.
Mais soit que le destin s'offre ici pour obstacle,
Soit que pour sauver Rome il réserve un miracle,

Hélas!

Hélas ! de deux objets que j'aime également,
Dont l'un est ma patrie, et l'autre est mon amant,
Il faut exposer l'un, et n'être pas certaine
Que sa perte et sa mort tire l'autre de peine.

SCENE IV.

SCÉVOLE, JUNIE.

SCÉVOLE.

Eh bien, qu'avez-vous fait ?

JUNIE.

Je t'ai mis en état
D'obéir justement aux ordres du Sénat ;
Et par quelques grands coups que ta fureur éclate,
Je me suis mise au point de n'être plus ingrate.
J'ai tâché de sauver ce déplorable Roi,
Pour payer noblement le bien que je lui doi.
Mais enfin, je suis quitte avecque sa puissance,
Puisqu'il a refusé notre reconnoissance,
Et bien qu'il ait un cœur grand, généreux et fort,
Puisqu'il aide un tyran, il est digne de mort.
Va donc, va... mais, hélas !

SCÉVOLE.

Quoi, la fille de Brute,
Entre Rome et Porsenne est encore en dispute ?
Elle craint...

JUNIE.

Oui, je crains ; mais, hélas ! c'est pour toi.
Le danger qui te suit me donne de l'effroi ;

Et ta vertu, qui court où le péril l'appelle,
Mérite pour le moins que l'on craigne pour elle.
S'il n'est point de Romain qui ne te doive un prix,
Pour cet acte fameux qu'a ton bras entrepris,
Hélas! ne pouvant rien où je suis si contrainte,
Pour le moins, pour ton prix je te donne ma crainte.

SCÉVOLE.

Si le danger est grand, et tel que je le croi,
Excite-moi plutôt que de craindre pour moi;
Ou, si tu veux me faire une ample récompense,
Dis que d'un peu d'amour ta crainte a pris naissance.
Je suis hors de danger, je suis déja vainqueur,
Si je puis en partant me laisser dans ton cœur.

JUNIE.

Quoi! lorsque ton courage et ta noble furie
Veut briser par tes mains les fers de ma patrie,
Faut-il nous demander la fin de nos rigueurs,
Faut-il nous demander notre amour et nos cœurs?
Ne dois-tu pas juger par des vertus si grandes,
Qu'on t'a déja donné ce que tu nous demandes?

SCÉVOLE.

Quoi! ton amour, Junie! ô trop charmant discours!

JUNIE.

Bref, tu portes mon cœur au danger où tu cours.

SCÉVOLE.

Vous m'aimez!

JUNIE.

Mais enfin, que cela te convie,
Non-pas à différer de hasarder ta vie,
Mais à me faire voir par une belle mort,

Que je devois plutôt t'avouer ce transport.
Car enfin, ou vainqueur, ou vaincu de Porsenne,
Je le dis en pleurant, ta ruine est certaine.
Peux-tu frapper un Roi de sa force assisté,
Où peux-tu le manquer avec impunité?

SCÉVOLE.

Aussi n'appartient-il qu'à la vertu romaine
De courir à la mort et visible et certaine.
Mon trépas sera beau, superbe et renommé,
Si je péris pour Rome, et si je meurs aimé.
J'avois cru que l'honneur, j'avois cru que la gloire
Pouvoit seule payer ma mort, ou ma victoire;
Mais enfin, ton amour m'apprend à cette fois,
Que l'amour peut payer les plus nobles exploits.
Soit que pour m'exciter tu feignes cette flamme,
Soit qu'un feu véritable échauffe ta belle ame,
Je vais d'un même pas et d'un pareil effort,
Chercher dans le péril la victoire ou la mort.
Si tu feins de m'aimer, ô fille incomparable!
Je m'en vais mériter un amour véritable;
Ou si d'un pur amour ton cœur est enflammé,
Je vais en mériter d'être encor plus aimé.

JUNIE.

Moi, moi, pour t'exciter, feindre ici que je t'aime!
Oui, Scévole, il est vrai, mon amour est extrême;
Mais lorsque la patrie a besoin de ton bras,
S'il falloit t'exciter, je ne t'aimerois pas.
Car enfin la vertu ruine son mérite,
Et n'est jamais vertu quand il faut qu'on l'excite.

Je t'aime, et je te vois d'un œil presqu'envieux;
Tenter pour le pays un péril glorieux.
Ce n'est pas que mon ame à la tristesse ouverte,
Ne ressente déja les douleurs de ta perte.
Déja mon cœur privé de l'espoir de tout bien,
Est traversé des traits qui vont percer le tien;
Et peu s'en faut, Scévole, en pareille aventure,
Que contre ta vertu mon amour ne murmure.
Mais à quelque péril qu'elle t'aille jetter,
Loin de me plaindre d'elle, il la faut imiter.
Tu t'exposes, Scévole, en illustre, en grand homme;
Et si je ne puis rien pour le salut de Rome,
J'y veux contribuer par le consentement
Que je donne au dessein qui m'enleve un amant.
Ainsi pour le pays je ferai quelque chose,
Au moins en consentant que Scévole s'expose.

SCÉVOLE.

O d'un cœur généreux digne consentement!
Sans lui j'eusse à regret exposé ton amant;
Et par lui ta belle ame aura part à la gloire,
Ou bien de mon trépas, ou bien de ma victoire.
Quoi! tu pleures, Junie?

JUNIE.

Et Rome doit pleurer,
Quand tu cours à la mort afin de l'en tirer.

SCÉVOLE.

Adieu, je crains tes pleurs.

JUNIE.

Quoi que les Dieux t'apprêtent,
Ma main te poussera, si mes larmes t'arrêtent.
Va, tu ne peux mourir d'un plus noble trépas.
Mais l'amour peut-il perdre, et ne soupirer pas?

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JUNIE, FULVIE.

JUNIE.

Porsenne est mort, dis-tu? le sais-tu bien, Fulvie?

FULVIE.

Le bruit en est trop grand : il a perdu la vie.

JUNIE.

Sais-tu si l'on a pris celui qui l'a frappé?

FULVIE.

Sanglant de ce grand meurtre, on le croit échappé.

JUNIE.

On le croit échappé! bons Dieux! est-il possible?

FULVIE.

D'où vient qu'à son salut vous êtes si sensible!
Savez-vous de quel bras vient ce coup furieux?

JUNIE.

Il ne sauroit venir que d'un bras glorieux.
Et l'on doit prendre part aux intérêts d'un homme,
Qui d'un tel ennemi vient de délivrer Rome.

FULVIE.

Et cependant on dit que l'infâme Tarquin,
Contre Porsenne même a poussé l'assassin.

JUNIE.

Sur quoi fonder ce bruit?

FULVIE.

Ayant cru que Porsenne
Vouloit favoriser la liberté romaine,
On dit qu'il aima mieux, ce tyran inhumain,
Faire choir son appui, que d'en être incertain.

JUNIE.

Tant mieux, s'il a fait choir l'appui qui le supporte,
L'ennemi des Romains rend leur cause plus forte.
Au moins il a fait voir. . .

FULVIE.

Mais j'entends quelque bruit.

JUNIE.

O Dieux! Qu'ai-je apperçu? C'est Scévole qu'on suit.
Il se défend en vain; et le nombre l'accable.

SCENE II.

MARCILE, SCÉVOLE, JUNIE.

MARCILE.

Tu fuis, tu fuis en vain, parricide exécrable.

SCEVOLE.

Non, non, je ne fuis pas; je retourne aux Romains,
Pour leur rendre raison de ce qu'ont fait mes mains.

MARCILE

Tu n'iras pas si loin.

SCEVOLE.

C'est assez pour ma gloire,
Que je pousse chez eux le bruit de ma victoire.

SCENE III.

ARONS, MARCILE, SCÉVOLE, JUNIE.

ARONS.

Est-il pris?

MARCILE.

Le voilà, ce butin des enfers.

SCÉVOLE.

Le voilà, le fléau des tyrans que tu sers.

ARONS.

O Dieux! qu'ai-je apperçu? Scévole!...

SCÉVOLE.

C'est lui-même.

ARONS.

Scévole, à qui je dois plus que le diadême,
Dont le bras obligeant a combattu pour moi,
Dont le bras outrageux s'arme contre mon Roi,
Libérateur du fils, mais assassin du pere,
Parmi tant de sujets d'amour et de colere,
Comment t'appellerai-je?

SCÉVOLE.

Ami de volonté,
Ennemi seulement pour la nécessité.

Je t'aime, cher Arons ; et si quelque tempête
Encore, à ton malheur, penchoit dessus ta tête,
Tu me verrois encore, armé pour ton secours,
Prodiguer tout mon sang pour conserver tes jours.
Mais si, comme ton pere, abusant de tes armes,
A notre liberté tu donnois des alarmes ;
Si tu faisois servir ta puissance et tes droits
A remettre un tyran dans le trône des Rois ;
Moi-même, transporté d'une noble colere,
Je confondrois ton sang dans celui de ton pere.
J'ai prolongé tes jours, j'en chercherois la fin,
Et qui fût ton ami seroit ton assassin.
De quelque puissant nœud dont l'amitié nous lie,
L'amitié ne peut vivre avec la tyrannie.
Enfin, si des Tarquins tu te rends le soutien,
Un ami des tyrans ne peut être le mien.
Que si ton cœur plus juste abandonne et déteste
A tous les Potentats un parti si funeste :
Même quand ta fureur résoudra mon trépas,
Je t'aimerai toujours, je ne me plaindrai pas :
Car enfin, il est juste et comme nécessaire
Que tu venges sur moi le meurtre de ton pere.

ARONS.

L'effet a démenti ce dessein malheureux,
Qui te déclare injuste, et non pas généreux :
Et ton cœur, où l'enfer a sa rage attisée,
Est bien plus criminel que ta main abusée.
Porsenne vit.

SCÉVOLE.

Les Dieux contre lui conjurés,

Conduisent mieux les coups qu'ils nous ont inspirés.
Ton pere est mort, Arons, et mon bras t'en assure.

ARONS.

Il est vivant, Scévole, et mon œil te le jure :
Et quelque coup mortel que ton bras ait poussé,
Porsenne triomphant n'est pas même blessé.

SCÉVOLE.

Porsenne n'est pas mort !

ARONS.

Loin de ce mal extrême,
Il aura le plaisir de se venger lui-même.

JUNIE.

Comment as-tu manqué ce coup que j'attendois ?

SCÉVOLE.

Pour n'avoir pas connu celui que j'attaquois :
Pour n'avoir pas osé me le faire connoître,
De crainte qu'en parlant je me fisse paroître,
Et que sur un soupçon je fusse retenu,
En montrant que le Roi me seroit inconnu.
J'ai donc frappé celui qu'une apparence vaine
M'a fait considérer et prendre pour Porsenne.

ARONS.

» Ta vie est en péril, tu m'as sauvé la mienne,
» Et me réduis au point de poursuivre la tienne.
O toi, qui vis ma mort, et la sus détourner,
Puis-je sans être ingrat, puis-je t'abandonner ?
O toi, qui de mon pere a attaqué la vie,
Puis-je te secourir sans me montrer impie.

SCÉVOLE.

Non, non, je suis plus juste, et je ne voudrois pas

Par une impiété me sauver du trépas.
Fais le devoir d'un fils : et dans cette aventure
Sois sourd à l'amitié pour ouir la nature.
Prends le parti d'un pere : et pour venger ses droits,
Je t'aquitte aujourd'hui de ce que tu me dois.
Je suis coupable, Arons : mais quoi qu'on délibere,
Mon crime est seulement d'avoir manqué ton pere.
O Rome, ô mon pays ! pardonne cette erreur.
La faute est de mon bras, et non pas de mon cœur.
La faute est de mon bras, non pas de mon courage,
Qui peut de cent tyrans exciter le naufrage :
Ou plutôt, si Porsenne évite le trépas,
La faute est du hasard, et non pas de mon bras.
Je confesse pourtant, généreuse Romaine,
Que ce grand coup manqué doit m'attirer ta haine :
Puisque, quand il s'agit de faire de grands coups,
Les fautes du hasard sont des crimes pour nous.

JUNIE.

Il suffit que ton bras ait fait voir à Porsenne
Ce qu'il doit redouter de la vertu romaine.
Il a vu ton courage, et le redoutera,
Quand même sa fureur te persécutera.
Pour moi, si ta vertu tant de fois témoignée,
Comme un prix qui t'est dû ne m'avoit pas gagnée,
Tu me conquêterois par ce fameux dessein,
Qui te rend vénérable à l'Empire Romain :
N'ayant pu te montrer plus grand, ni plus aimable,
Que par ce haut projet sous qui le sort t'accable.

ARONS.

Dissimule du moins ce cruel sentiment,
Et demeure innocente au moins apparemment.

JUNIE.

Apprends à me connoître, et crois que mon estime
Consiste à seconder un si célebre crime.
J'ai part au grand dessein que Scévole en a fait.
Sache que je voudrois avoir part à l'effet.
Je te plains toutefois d'être sorti d'un pere,
Dont le meurtre est un coup que la vertu suggere.

ARONS.

N'augmente pas le mal.

MARCILE.

Seigneur, permettez-moi
D'accomplir les desirs et les ordres du Roi.

ARONS.

Quels ordres ?

MARCILE.

De mener devant lui le coupable.

ARONS.

Pere, ami, que vos droits me rendent misérable !

SCÉVOLE.

Adieu. C'est trop payer ce que j'ai fait pour toi,
Que de te partager entre ton pere et moi.
Et toi, dont le grand cœur veut être mon complice,
Aime, aime ton pays sans briguer mon supplice ;
Et si pour toi le ciel se rendant plus humain,
Te reconduit un jour chez le peuple Romain,
Dis-lui que je suis mort, non par l'injuste peine
Que me va préparer la fureur de Porsenne,
Mais par le seul regret, pire que cent trépas,

D'avoir

D'avoir pour le pays mal employé mon bras.
Voilà, voilà mon crime. Allons donc au supplice.
J'ai manqué d'aider Rome; il faut qu'on m'en punisse.

JUNIE.

Au moins tu mourras digne, en ce celebre jour,
D'être gendre de Brute, et d'avoir mon amour.

ARONS.

Son amour ! Qu'ai-je oui? quoi ! mon rival, Scévole!
Demeure un peu, Junie. Encore une parole.

JUNIE.

J'en ai trop dit, Arons.

ARONS.

O sort prodigieux !
O dieux ! que ferons-nous ?

JUNIE.

Consulte-tu les Dieux ?
Les Dieux te répondront que pour les satisfaire,
Un fils doit souhaiter la perte de son pere,
Plutôt que de souffrir que pour des maux plus grands,
Il devienne tyran en servant des tyrans.
Adieu, fais ton devoir.

ARONS.

Quoi que je puisse faire,
Si je fais mon devoir, je me serai contraire.

SCENE IV.

TARQUIN, PORSENNE.

TARQUIN.

Sur un bruit qui m'outrage, et que quelque démon
Seme de tous côtés pour noircir mon renom,
Je viens me présenter moi-même comme ôtage,
Et pour votre assurance et pour votre avantage.
Quoi ! l'on m'accusera, sans respect de mon rang,
D'avoir cherché des mains pour verser votre sang !
Non, non, si contre vous quelque raison m'anime,
Je sais bien me venger sans le secours d'un crime ;
Et lorsqu'on a blessé ma gloire ou mes Etats,
Je sais faire la guerre, et non des attentats.
Je viens donc maintenant, ou pour vous satisfaire
Si je suis convaincu de ce coup sanguinaire,
Ou pour être par vous moi-même satisfait,
Si l'on m'accuse à tort d'un si lâche forfait.

PORSENNE.

On poursuit maintenant l'auteur de l'entreprise ;
Et nous serons tous deux satisfaits par sa prise.

TARQUIN.

Il ne faut point douter que ce coup inhumain
Ne soit un attentat du rebelle Romain.
Il croit qu'ayant aux Rois la couronne ravie,
L'ouvrage est imparfait s'il n'attente à leur vie.
Mais comment s'est commis cet horrible forfait ?

PORSENNE.

J'ai vu plutôt du sang que le bras qui l'a fait,
J'écoutois les raisons de quelques gens de guerre,
Quand j'ai vu luire un fer, et Stace choir à terre.

TARQUIN.

Qui vous fait donc juger qu'on s'adressoit à vous?

PORSENNE.

Ce qu'a dit l'assassin en lui portant ses coups.
« Meurs, Porsenne, » a-t-il dit. Chacun a pu l'entendre.
Il frappe, et fuit soudain.

TARQUIN.

Et l'on n'a pu le prendre?

SCENE V.

PORSENNE, MARCILE, TARQUIN, SCEVOLE.

PORSENNE.

Eh bien?

MARCILE.

Sire, il est pris.

PORSENNE.

Qu'on le fasse venir.
Il faut que mon aspect commence à le punir.
Il faut.... Mais le voici plein d'orgueil et d'audace.
Si sa main n'est armée, au moins son front menace;
Et l'on diroit qu'il vienne, avec même dessein,
Achever par ses yeux ce que tenta sa main.
Quel es-tu, malheureux?

SCÉVOLE.

Je suis Romain, Porsenne;
Et tu vois sur mon front la liberté Romaine.
J'ai, d'un bras que l'honneur a toujours affermi,
Tâché, comme ennemi, de perdre l'ennemi;
Et maintenant qu'un sort plein d'horreur et de blâme,
M'expose à la fureur que j'allume en ton ame,
Je n'ai pas moins de cœur pour souffrir, pour mourir,
Que j'en ai témoigné pour te faire périr.
J'avois conclu ta mort. Ordonnes-tu la mienne?
J'y cours d'un même pas que j'allois à la tienne.
Enfin, je suis Romain, et de quelques horreurs
Que tu puisses sur moi signaler tes fureurs,
Le propre des Romains, en tous lieux invincibles,
C'est de faire et souffrir les choses impossibles.
Frappe, voilà mon cœur; mais ne présume pas
Par mon sang répandu, te sauver du trépas.
D'autres cœurs que le mien forment la même envie,
D'autres bras que le mien s'arment contre ta vie;
Et mille, transportés d'un courage aussi fort,
Recherchent comme moi la gloire de ta mort.
Résous-toi donc, Porsenne, à ce péril extrême,
De donner chaque instant des combats pour toi-même:
Et d'avoir l'ennemi, tôt ou tard ton vainqueur,
Toujours dans ton palais et proche de ton cœur.
La Jeunesse Romaine, à la foudre semblable;
Te déclare par moi cette guerre effroyable
Ne forme des desseins que contre ton salut,
Et de ton cœur sanglant fait sa gloire et son but.
Ne redoutes donc plus nos puissantes armées,

A ta confusion si souvent animées;
Mais que chaque Romain t'inspire de la peur,
Puisque chaque Romain ne butte qu'à ton cœur.
Si ma main ne t'a pas la lumiere ravie,
Ce n'est pas que les Dieux prennent soin de ta vie;
C'est qu'ils veulent, ces Dieux qui combattent pour nous,
Que tu sentes la crainte auparavant les coups.

PORSENNE.

Jamais un assassin montra-t-il plus d'audace?
C'est lui qui doit trembler, et c'est lui qui menace.

SCÉVOLE.

C'est à faire aux tyrans de craindre et de trembler,
Aux Romains de les vaincre et de les accabler.

PORSENNE.

Quelle rage, bon Dieu!

SCÉVOLE.

Ce n'est point une rage
Qui pousse contre toi ma main et mon courage.
Celui qui te paroît un monstre furieux.
Est bien plutôt semblable aux ministres des Dieux,
Qui, pour le bien public, constans et magnanimes,
Sans haine et sans fureur égorgent les victimes.

TARQUIN.

Traître, si ta fureur, qui s'attaque à mon rang,
Pour le bien des Romains devoit verser du sang,
N'étoit-ce pas le mien que tu devois répandre,
Puisque c'est mon courroux qui réduit Rome en cendre?

SCÉVOLE.

Penses-tu que ton sang, qu'a négligé ma main,
Soit digne d'occuper un courage Romain?

On t'a laissé la vie, après ton injustice,
Afin que sa longueur puisse être ton supplice:
Et l'on n'a pas à Rome ordonné ton trépas,
Parce que dans ses maux Rome ne te craint pas.
Mais si nous conspirons la mort de ce grand homme,
C'est un signe évident qu'on l'estime dans Rome.
Oui, Porsenne, mon bras, infidele pour moi,
Veut marquer par ton sang l'état qu'on fait de toi.
On regarde Tarquin sans crainte et sans envie,
Comme un corps sans vigueur, et privé de la vie;
Mais on te considere, avec tes grands efforts,
Comme l'ame qui meut ce détestable corps.
On croit pour t'honorer, que le fameux Porsenne
Peut retarder d'un jour la liberté romaine;
Et c'est trop pour un peuple illustre mille fois,
Et qui pour ses sujets aura bientôt des Rois.

PORSENNE.

Que le peuple Romain est grand et magnanime;
Qu'il est avantageux que Rome nous estime:
Puisqu'elle veut juger les princes couronnés
Dignes d'être aujourd'hui par elle assassinés!
Sont-ce là des effets de cette ville auguste,
Qui fuit comme la honte une victoire injuste,
Et qui refuseroit la gloire et le bonheur,
S'ils n'étoient pas offerts par les mains de l'honneur!

SCÉVOLE.

Oui, ce sont des effets de cette ville auguste,
Qui croit que d'un tyran la mort est toujours juste,
Mais qui voudroit combattre, ainsi que pour ses droits,
Pour le juste respect que l'on doit aux vrais Rois.

Rome leur doit son être, et Rome les révere,
Comme un enfant bien né doit révérer son pere.
Toi donc jadis, grand roi, par nous-même loué,
N'usurpe plus ce nom : tu l'as désavoué ;
Enfin, tu l'as perdu, puisqu'en ce rang suprême,
Quiconque aide un tyran, est un tyran lui-même.
Ne t'étonnes donc pas qu'après tes beaux exploits,
On ne te traite pas comme on traite des Rois.
Ne t'étonnes donc pas, que sans vouloir combattre,
Rome laisse à mon bras la gloire de t'abattre.
Chacun également, les petits et les grands,
Ont un droit naturel de punir les tyrans ;
Et détruire avec eux celui qui les seconde,
C'est faire un sacrifice utile à tout le monde.

TARQUIN.

Souffrirez-vous encor que cet audacieux
Méprise notre force, et nous brave à vos yeux ?

PORSENNE.

Au moins, pour t'épagner mille et mille supplices,
Découvre, scélérat, découvre tes complices.

SCÉVOLE.

Ne les demande point ; ils ne se cachent pas ;
Ils se vont découvrir par ton proche trépas.

TARQUIN.

Et vous différerez la mort de cet infâme ?

SCÉVOLE.

Il a trop différé : moi-même je l'en blâme.

PORSENNE, *aux Gardes.*

Qu'on allume des feux, qu'on me l'aille immoler.
Les gênes le vaincront, et le feront parler.

SCÉVOLE.

Ajoutez-y les maux que l'enfer nous peut faire;
Quiconque sait mourir, sait bien aussi se taire.

PORSENNE.

Donc à cet inhumain montrez-vous inhumains.
Vous, amenez Junie : elle sait ses desseins.
Ses discours, animés d'orgueil et d'insolence,
En donnent trop de jour, et trop de connoissance.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARONS, *seul.*

MAIS tu dois la lumiere à son bras généreux...
Mais il est ton rival... Mais faut-il, malheureux,
Que le nom de rival excite ta colere,
Plus que le nom affreux d'assassin de ton pere ?
Quoi ! je puis excuser ce cœur audacieux,
Qui vient de s'attaquer à l'image des Dieux ;
Quoi ! je puis l'excuser, quand je le considere
Ainsi que l'ennemi du destin de mon pere ;
Et je ne puis le voir sans haine et sans effroi,
Lorsque comme rival il se présente à moi !
L'outrage est-il plus grand d'aimer celle que j'aime,
Que d'avoir attenté contre mon pere même ?
Ah ! s'il est aussi grand dans un cœur généreux,
Il est aussi sensible à l'esprit amoureux.
O raison que je blesse ! ô nature offensée !
Corrige cette erreur de mon ame insensée.
Laissons choir sur un chef coupable mille fois,
Et la foudre des Dieux, et la foudre des Rois.
Peut-être que le ciel qui demande sa peine,
L'a rendu mon rival pour exciter ma haine.

Mais le ciel voudroit-il que mes soins dépravés
Armassent contre lui les jours qu'il m'a sauvés !
Il m'a conservé l'ame, et cette ame inhumaine
Médite tout ensemble et sa perte et sa peine !
Meurs plutôt, mon amour, puisque c'est par tes feux
Que mon libérateur me devient odieux.
Mais pour vaincre une amour si puissante et si chere,
Scévole en est-il moins l'assassin de mon pere ?
A-t-il moins offensé ? . . . Mais. . . .

SCENE II.

JUNIE, ARONS, GARDES.

ARONS, *aux Gardes*

Ou la menez vous ?

JUNIE.

On mene une victime à ton pere en courroux.

ARONS.

Ne crains point. Mon amour te répond de ta vie.

JUNIE.

Je n'en suis pas en peine, et j'en ai peu d'envie.
Tu détruis ma patrie, et tu me défendras !

ARONS.

Réponds à mon amour, et tu la sauveras.
Je sais bien que Scévole occupe ta mémoire.
Et qu'il fait de ton cœur et son prix et sa gloire,
Mais si pour son pays Scévole a de l'amour,

S'il veut y voir les biens et la paix de retour,
Tu ne peux pas douter que, comme un grand remede,
A son propre rival lui-même il ne te cede.

JUNIE.

Je sais bien que Scévole est assez généreux
Pour servir son pays aux dépens de ses feux;
Et suivant cette loi, qu'il me feroit lui-même,
Sans consulter ici, je quitte ce que j'aime;
Je renonce en aveugle à mes propres desirs;
Je forcerai mon cœur, sans jetter de soupirs.
Triompher de l'amour sans efforts et sans peine,
C'est la moindre vertu que Rome nous apprenne.
Je m'immolerai donc à ton ressentiment.

ARONS.

O discours plein de charme et de ravissement!

JUNIE.

Mais si le grand Scévole a conservé ta vie,
Quand des traits de la mort elle étoit poursuivie,
Je ne veux pas douter que ce service heureux
Ne t'ait charmé le cœur, puisqu'il est généreux;
Et que l'illustre Arons, condamnant ma parole,
Si je me donne à lui, ne me rende à Scévole.

ARONS.

Oui, je te céderois à cet ami parfait,
S'il étoit en état de jouir d'un bienfait.

JUNIE.

Veux-tu montrer une ame et généreuse et belle,
Et digne que Scévole ait combattu pour elle?
Tire du précipice un ami si parfait,
Et le mets en état de jouir d'un bienfait.

ARONS.

Mais puis-je avec honneur, et pour te satisfaire,
Embrasser le parti de l'assassin d'un pere ?

JUNIE.

Doncques avec honneur tu pourras au besoin,
De ton libérateur abandonner le soin ?
Apprends, apprends, Arons, qu'une ame généreuse,
Dans les extrémités est plus ingénieuse
Et que pour contenter ses illustres transports,
Sur l'impossible même elle fait des efforts.
C'est sans doute un dessein qui n'est pas ordinaire,
Que de solliciter pour l'assassin d'un pere.
Mais par quelle action témoignerois-tu mieux
Que ton libérateur t'est cher et précieux ?
Au reste, ne crois pas que proche du naufrage,
L'intérêt de Scévole à ce discours m'engage.
Son intérêt consiste à mourir glorieux,
Et sa mort va le mettre au rang des demi-Dieux.
Si donc tu dois tes jours à sa seule vaillance,
Si je te sollicite à la reconnoissance,
C'est pour t'apprendre au moins, par quelque grand effet,
A mériter le bien que Scévole t'a fait.

ARONS.

Ah ! que ne peux-tu voir mon ame à la torture ;
Ce qu'y fait l'amitié, l'amour et la nature !
Tu verrois plus de maux, tu verrois plus de fers,
Qu'on n'en peut figurer lorsqu'on peint les enfers.
Tu verrois là-dedans que parmi cet orage,
Ceux que j'aime le plus, me peinent davantage.
J'ai peine de souffrir que ton objet vainqueur

Y combatte Scévole, et l'ôte de mon cœur.
J'ai peine de souffrir que mon pere en colere
Y combatte Scévole, et Scévole et mon pere.
Je ne puis toutefois ces combats empêcher,
Et ne sais quel parti me sera le plus cher.

JUNIE.

Prends celui de l'honneur. (*Elle sort.*)

ARONS.

Mais. . . .

SCENE III.

ARONS, MARCILE.

ARONS.

Que peut-on, Marcille ?
Lui pouvons-nous donner une assistance utile ?
Parlerons-nous au Roi ?

MARCILE.

Par vos commandemens,
J'ai tâché d'observer ses secrets sentimens ;
Mais je n'ai remarqué que fureur et que haine.
Scévole voit déja l'appareil de sa peine ;
Les feux sont allumés, il est prêt de périr ;
Et si l'on veut l'aider, il est tems de courir.

ARONS.

Faisons donc un effort.

SCENE IV.

PORSENNE, ARONS, JUNIE.

PORSENNE.

O PRODIGE ! ô merveille,
Sans le rapport des yeux, incroyable à l'oreille !
Ah, mon fils ! ah, mon fils !

ARONS.

N'êtes-vous pas vengé ?
Quelque Dieu contre vous l'auroit-il protégé ?

PORSENNE.

Oui, mon fils ; sa vertu qui brave ma couronne,
Est le Dieu qui le garde, et le Dieu qui m'étonne.

ARONS.

Vous puis-je demander ce grand événement,
Qui me fait prendre part à votre étonnement ?

PORSENNE.

Déja tout étoit prêt, les feux et les supplices,
Pour forcer ce Romain de montrer ses complices.
Certes, je ne saurois t'en tracer le portrait,
Sans frémir des discours, ainsi que de l'effet.
Parle, parle, lui dis-je, en lui montrant les flammes ;
Dis-nous les compagnons de tes maudites trames ;
Ou ces feux et ces fers que tu vois préparés,
T'arracheront du cœur les noms des conjurés.
Il rit à ce discours, et loin de me répondre,
Lorsque par les tourmens je pense le confondre :

Veux-tu savoir, dit-il, combien les hommes forts,
Au regard de la gloire, estiment peu leur corps?
Contemple avec effroi le fameux témoignage
Qu'en vont rendre à tes yeux ma main et mon courage.
Alors, comme voulant se venger de sa main,
D'avoir manqué le coup qu'il portoit dans mon sein,
Il porte dans le feu cette main criminelle.
La flamme l'enveloppe, il résiste contr'elle;
Bref, il la voit brûler d'un œil plus affermi,
Que s'il eût vu brûler celle d'un ennemi.
Chacun tremble et frémit à ce spectacle horrible,
Et celui qui pâtit paroît seul insensible.
Moi-même, que sa mort doit, ce semble, assurer,
Je suspends ma colere afin de l'admirer.
Je ne sai quoi contraint mon ame combattue,
D'élever la vertu de celui qui me tue;
Et par un sentiment ou d'horreur ou d'effroi,
Pour ce noble ennemi plus touché que pour moi,
Je l'ai fait arracher de ce supplice étrange,
Qui le rend glorieux plutôt qu'il ne me venge.
Ainsi, quand on saura cette grande action,
Et comment il souffrit cette punition,
Sans doute, et je le crois, on dira que Porsenne
L'arracha de la gloire, et non pas de la peine.

JUNIE.

Juge par ce grand coup et par ces grands desseins,
Combien te doit coûter la haine des Romains.

PORSENNE.

Quoi! par-tout de l'audace!

JUNIE.

Et par-tout des exemples
De grandeur, de vertu, dignes même des temples.

PORSENNE.

Mais dignes des enfers et d'un sort plein d'horreurs,
Si je laissois agir mes trop justes fureurs.
Certes, par tes discours tu m'as bien fait paroître
Que tu n'ignorois pas l'attentat de ce traître,
Ingrate : et dans l'instant que tes vœux et son bras,
Cruels également, poursuivoient mon trépas,
Je voulois noblement réparer tes ruines,
Et te donner un sceptre, à toi qui m'assassines!

JUNIE.

Oui, tu m'as présenté ces biens et cette honneur,
Où l'ambition même établit son bonheur ;
Mais sache qu'en mon cœur la qualité de Reine
Est beaucoup au-dessous de celle de Romaine.
Si tu m'as fait un bien, c'est par la liberté
Dont tu caches l'horreur de ma captivité.
Mais de quelques rayons que cette grace éclate,
Ne t'imagines pas que je t'en sois ingrate.
J'ai voulu te payer. Mais ton aveuglement
T'en a fait refuser le noble paiement ;
Et quiconque refuse une reconnoissance,
N'en doit plus demander : son refus en dispense.
Pourquoi, par un discours inspiré par les cieux,
Tais-je représenté les Tarquins odieux ?
Pourquoi t'ais-je voulu, favorable ennemie,
Arracher d'un parti fertile en infamie,
Et qui ne méritant que des maux éternels,

Fait de ses partisans autant de criminels ?
Ainsi, pour te payer d'une ombre de franchise
Dont tu couvres les fers où la guerre m'a mise,
Je voulois, pour ton prix, te donner un secours
Qui sauvât tout ensemble et ta gloire et tes jours :
Car je l'avois appris ce dessein magnanime,
Qui devoit de nos Dieux te rendre la victime.
Mais enfin, connoissant que tes mauvais destins
T'attachoient, pour te perdre, au crime des Tarquins,
Moi-même secondant leur haine découverte,
J'ai poussé le grand cœur qui couroit à ta perte.
Je n'ai plus retenu son bras, trop malheureux
D'avoir manqué de faire un acte généreux !
Je n'ai plus empêché son illustre colere
D'exécuter un coup si grand, si salutaire :
Car j'appelle les coups salutaires et grands,
Qui poussent aux enfers les amis des tyrans.

PORSENNE.

Ingrate à mes faveurs, tu diras les complices,
Si ce n'est par douceur, au moins par les supplices.

JUNIE.

Contente tes fureurs et tes ressentimens.
Ma vertu veut paroître : invente des tourmens.
Ce Romain a brûlé sa dextre triomphante ;
S'il n'en frappe ton cœur, au moins il l'épouvante ;
Et moi, pour enchérir par-dessus ses efforts,
Je verrai mettre en cendre et ma main et mon corps.

PORSENNE.

Tu veux donc me forcer ?

JUNIE.

Tu veux donc me contraindre ?

PORSENNE.

Songe que je le puis, et que tu dois le craindre.

JUNIE.

Je ne crains point les maux, les fers et la rigueur
Qui peuvent faire voir la force de mon cœur.

PORSENNE.

Faisons donc succéder, contre notre espérance,
A l'injuste pitié la juste violence.
Haïssons la douceur qui me met en danger ;
Aimons la cruauté qui m'en peut dégager.
Va, mon fils, fais gêner ce Romain détestable ;
A sa fausse vertu parois impitoyable ;
Laisse aller ton esprit jusques aux cruautés,
Et garde en cet endroit d'imiter mes bontés.

ARONS.

Souffrez que quatre mots précedent son supplice,
Et que je fasse enfin un acte de justice.
Vous souvient-il du tems que mon mauvais destin
Me conduisit dans Rome à la cour de Tarquin ?
Là, Sire, vous savez qu'on attaqua ma vie ;
Que jusques au cercueil elle fut poursuivie ;
Et que par des complots, bien plus noirs que la nuit,
Où l'on crut lâchement en recueillir le fruit,
Tous les miens, écartés par la crainte et dans l'ombre,
Me laisserent en proie à des lâches sans nombre.

PORSENNE.

Quoi donc, mon meurtrier est-il aussi le tien ?

ARONS.

Si la vie est un bien, c'est l'appui de mon bien.
Vous lui devez un fils, qui, malgré nos tempêtes,
Vous a depuis gagné conquêtes sur conquêtes.
Enfin, sans ce Romain armé pour mon secours,
Votre œil auroit pleuré la perte de mes jours.
Ordonnez maintenant ce que ma main doit faire;
Si mon libérateur doit sentir ma colere;
Si j'oublîrai le bien qu'il me donne en effet,
Afin de le punir d'un mal qu'il n'a pas fait.
Car enfin, triomphant de ce péril extrême,
Malgré lui vous vivez, et je vis par lui-même.

PORSENNE.

Doncques mon assassin, donc mon persécuteur
Est en toi mon secours et mon libérateur!
O Scévole! ô mon fils! ô Dieux! que dois-je faire
D'un si cher défenseur, d'un si grand adversaire?
Mais puis-je maintenant, sans agir contre moi,
Consulter en faveur de l'assassin d'un Roi?
Non, non, il faut qu'il meure; et les plus pitoyables
Doivent être cruels pour de pareils coupables.
Eussent-ils conservé nos droits et nos enfans,
Nous eussent ils rendus mille fois triomphans;
Les moindres attentats qui touchent nos personnes,
Effacent cent bienfaits rendus à nos couronnes.
Mais quoi!.. Mais il n'importe. Otons-nous de souci.
Il faut, il faut enfin... Mais qu'on l'amene ici.

SCENE V.

TARQUIN, PORSENNE, ARONS, JUNIE, SCÉVOLE.

TARQUIN.

LE traître vit encore ! Et vous le laissez vivre,
Pour redoubler le coup dont le ciel vous délivre !
Donc, de fausses vertus désarment votre main.
A l'instant qu'elle doit défendre votre sein ?
Certes, c'est mériter le mal qu'on nous destine,
Que de laisser debout celui qui nous ruine.
Le voici, ce cruel, comme victorieux
D'avoir pu faire craindre un Roi si glorieux.

SCÉVOLE.

Oui, Tarquin, tu le vois; et son cœur en colere
Fait au moins l'action que sa main n'a pu faire.
Juge si je craindrois la fureur d'un bourreau;
Vois si je me repens d'un attentat si beau,
Moi qui viens de punir cette main criminelle,
D'avoir manqué le coup que Rome attendoit d'elle.
Toi, Prince que j'estime, et que ma seule erreur
Garantit aujourd'hui des coups de ma fureur,
Délivre ton esprit d'une éternelle alarme.
Il me reste une main, gardé qu'elle ne s'arme.
Mais avec tous tes soins, tremble, frémis, et croi
Que Rome a des enfans qui valent mieux que moi.

PORSENNE.

Retire-toi, Scévole, et reprends ton épée,
Autrefois pour mon fils noblement occupée.
Certes je te loûrois, et loûrois ta vertu;
Si pour mon diadême elle avoit combattu.
Considere pourtant combien j'en fais d'estime,
Puisque pour l'honorer je lui remets ton crime;
A toi, plus inhumain que cruel envers moi,
Tu me sembles, Scévole, assez puni pour toi.
Va donc; et de chez nous, par une grace extrême,
N'emporte que le mal que tu t'est fait toi-même;
Et va, par ton salut, témoigner aux Romains
Que Porsenne ne craint ni Rome ni tes mains.

SCÉVOLE.

Certes, tu ne pouvois, magnanime Porsenne,
Me vaincre et me forcer par la peur de la peine;
Mais il faut avouer que tu m'as surmonté
Par cet acte fameux de générosité.
Ainsi je te dirai, par amour, et sans feinte,
Ce que tu n'aurois pas obtenu par contrainte;
Je te découvrirai ce funeste détroit,
Dont je te sauverois si Rome le souffroit.
Sache que des Romains la plus belle jeunesse,
Dans ton camp répandue, attend ce que je laisse,
Et que trois cents Héros, brûlant de t'attaquer,
S'y préparent au coup que je viens de manquer.
Le sort tombé sur moi m'a concédé la gloire
De tenter le premier cette grande victoire.
Les autres à leur tour marcheront sur mes pas,
Comme pour réparer la faute de mon bras;

Et si de tant de mains qu'arme la même envie,
Tu peux être vainqueur et garantir ta vie,
Alors je publîrai que les Dieux sont pour toi,
Et que Rome en danger doit craindre un si grand Roi.

PORSENNE.

Va, retourne dans Rome, et jouis de ma grace.
Je reçois ton avis, sans craindre ta menace.
Plus fort que le fardeau qui semble m'accabler,
Mon salut apprendra que Rome doit trembler.

TARQUIN.

Quoi, Porsenne, vous-même, à vous-même perfide,
Vous récompenserez un meurtre, un parricide !
Vous, son fils, que ce coup menace également,
Serez-vous sans colere et sans ressentiment ?
Défendez votre pere, en ce moment horrible
Qu'il se rend à lui-même et funeste et nuisible.

ARONS.

C'est se rendre à mon gré coupable mille fois,
Que d'empêcher d'agir la clémence des Rois.

TARQUIN.

Pere et fils aveuglés, je vous rendrai justice.
Scévole est mon sujet; je veux qu'on le punisse.

JUNIE.

Porsenne, ton honneur t'oblige désormais
D'empêcher qu'un tyran ne perde tes bienfaits.

SCÉVOLE.

Mais pour te faire voir, Monarque magnanime,
Que Rome est équitable, et qu'elle hait le crime,
Autrefois elle offroit aux Tarquins tes parens,
De s'en remettre à toi de tous ses différens;

Et maintenant encore elle veut s'y remettre,
Si Tarquin y consent, si tu le veux permettre.

TARQUIN.

Moi, traiter autrement avec des révoltés,
Que par les châtimens qui leur sont apprêtés!
Non, non, après leur crime et de telles alarmes,
Mes arbitres seront mes fureurs et mes armes.

PORSENNE.

Vous pourriez toutefois....

TARQUIN.

Je pourrois me trahir!
A mes propres sujets je pourrois obéir!
Non, non, pour conserver votre gloire et la nôtre,
Je ne veux point de juge, et moins vous que tout autre,
Vous qui m'ayant de l'aide et tant de biens promis,
Favorisez pourtant mes propres ennemis.

PORSENNE.

Vous m'estimerez donc injuste et sacrilége?
Oui, Tarquin, je le suis lorsque je vous protége.

TARQUIN,

Donc, pour vous rendre juste, aidez des révoltés.

PORSENNE.

Je suivrai la raison dont vous vous écartés.

TARQUIN.

» Dont je m'écarte! Eh quoi, contre un Roi légitime
» Pouvez-vous? . . .

PORSENNE.

Vous servir, Tarquin, seroit mon crime.

TARQUIN.

Que ne commandez-vous qu'on enchaîne mes mains,

Et que l'on m'abandonne aux fureurs des Romains;
Après avoir trahi la grandeur souveraine,
C'est ce qui reste à faire au généreux Porsenne.

PORSENNE.

Je le devrois, ingrat.

TARQUIN, *en se retirant.*

Je crains peu ce danger,
Et nous vivrons au moins afin de nous venger.

SCENE VI.

PORSENNE, JUNIE, SCÉVOLE, ARONS.

JUNIE.

Vois si quelque justice accompagne une cause
Dont le chef craint les loix que l'équité propose.

PORSENNE.

Le sort en est jetté, je change de desseins:
Je veux donner la vie et la paix aux Romains.
Que l'ingrat se signale avec son arrogance;
La liberté de Rome est enfin ma vengeance.
Ce sera son supplice, et ce sera ton prix,
Pour avoir su défendre et conserver mon fils.

ARONS.

Mais, Sire, permettez qu'à cette récompense
Je joigne de ma part une reconnoissance.

PORSENNE.

Que pourrois-tu donner à qui tu dois le jour?

ARONS.

ARONS.

Lui céder devant vous l'objet de son amour.

PORSENNE.

Aime-t-il donc Junie? Est-il donc aimé d'elle?

ARONS.

Oui, Seigneur.

PORSENNE.

Brûlez donc d'une flamme immortelle.
Je ne romprai jamais le lien amoureux,
Qui joint si noblement des cœurs si généreux;
Et puisqu'ils ont tous deux obtenu la victoire,
L'un doit être de l'autre et le prix et la gloire.
Rome doit cet hymen à tes justes souhaits;
Et pour le célébrer je lui donne la paix.

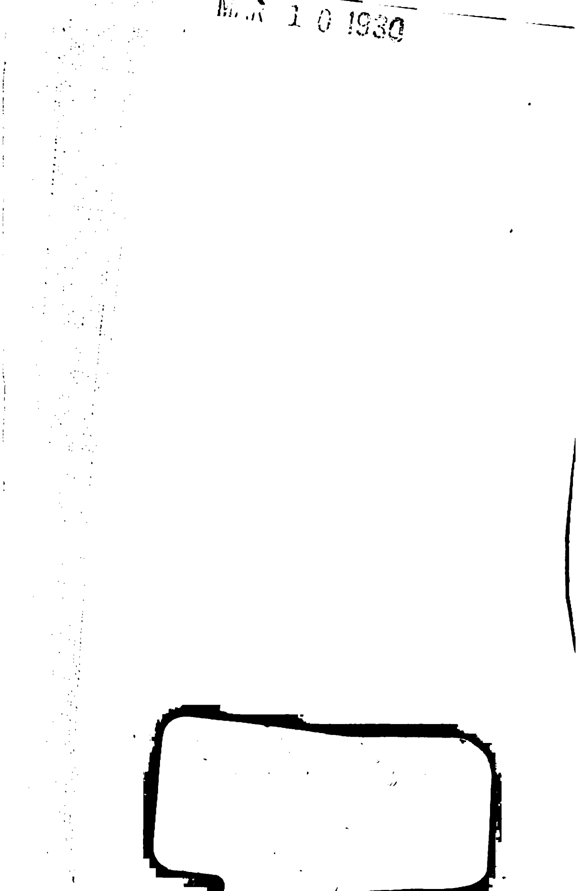
SCÉVOLE.

Rome, jamais ingratte aux soins qu'on a pour elle,
Te rendra pour ces biens une gloire immortelle.

PORSENNE.

Ainsi par ta vertu Rome triomphera;
Ainsi par mon amour Rome subsistera:
Et je veux qu'elle compte, à la fin de sa peine,
Entre ses fondateurs, et Scévole et Porsenne.

FIN.


1 0 1930